



OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME SOIXANTE-DIX-NEUVIEME.

AUX DEUX-PONTS,
Chez SANSON et COMPAGNIE.

1792.



RECUEIL
DES LETTRES
DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIERE.
A MADAME
LA MARQUISE DE MIMEURE.

1715

J'AI vu, Madame, votre petite chienne, votre petit chat, et mademoiselle *Aubert*. Tout cela se porte bien, à la réserve de mademoiselle *Aubert* qui a été malade, et qui, si elle n'y prend garde, n'aura point de gorge pour Fontainebleau. A mon gré, c'est la seule chose qui lui manquera, et je voudrais de tout mon cœur que sa gorge fût aussi belle et aussi pleine que sa voix.

Puisque j'ai commencé par vous parler de comédiennes, je vous dirai que la *Duclos* ne joue presque point, et qu'elle prend tous les matins quelques prises de séné et de casse, et le soir plusieurs prises du comte d'*Uzès*. *N**** adore toujours la dégoûtante *Lavoye*; et le maigre *N**** a besoin de recourir aux femmes, car les hommes l'ont abandonné.

Au reste, on ne nous donne plus que de très-mauvaises pièces jouées par de très-mauvais acteurs. En récompense, mademoiselle de *Montbrun* récite très-joliment des pièces comiques.

1715. Je l'ai entendue déclamer des rôles du Misanthrope avec beaucoup d'art et beaucoup de naturel. Je ne vous dis rien de l'Important (1), car je vous écris avant la représentation, et je veux me réserver une occasion de vous écrire une seconde fois.

On joue à l'opéra Zéphire et Flore (2). On imprime l'Anti-Homère de *Terrasson*, et les vers héroïques, moraux, chrétiens et galans de l'abbé *du Jari*. Jugez, Madame, si on peut en conscience m'interdire la satire; permettez-moi donc d'être un peu malin.

J'ai pourtant une plus grande grâce à vous demander. C'est la permission d'aller rendre mes devoirs à M. de *Mimeure* et à vous, dans l'un de vos châteaux où peut-être vous ennuyez-vous quelquefois. Je sais bien que je perdrais auprès de vous tout le fiel dont je me nourris à Paris; mais afin de ne me pas gâter tout-à-fait, je ne resterais que huit ou dix jours avec vous. Je vous apporterais ce que j'ai fait d'Oedipe. Je vous demanderais vos conseils sur ce qui est déjà fait, et sur ce qui n'est pas travaillé; et j'aurais à M. de *Mimeure* et à vous, l'obligation de faire une bonne pièce.

Je n'ose pas vous parler des occupations auxquelles vous avez dit que vous vous destiniez pendant votre solitude. Je me flatte pourtant

(1) On ne connaît qu'une comédie de ce nom, par *Brueys*, jouée pour la première fois, en 1693.

(2) Tragédie-opéra de *Duboulay*, musique des fils de *Lulli*, représentée en 1688, et reprise en 1715.

que vous voudrez bien m'en faire la confidence toute entière ; — 1715

> Car nous favons que Vénus et Minerve
> De leurs tréfors vous comblent fans réferve.
> Les Grâces même et la troupe des Ris,
> Quoiqu'ils foient tous citoyens de Paris,
> Et qu'en ces lieux ils fe plaifent à vivre,
> Jufqu'en province ont bien voulu vous fuivre.

Ayez donc la bonté de m'envoyer, Madame, fignée de votre main, la permiffion de venir vous voir. Je n'écris point à M. de *Mimeure*, parce que je compte que c'eft lui écrire en vous écrivant. Permettez-moi feulement, Madame, de l'affurer de mon refpect et de l'envie extrême que j'ai de le voir.

LETTRE II.

A MADAME LA MARQUISE DE MIMEURE.

On ne peut vaincre fa deftinée : je comptais, Madame, ne quitter la folitude délicieufe où je fuis que pour aller à Sulli ; mais M. le duc et madame la ducheffe de *Sulli* vont à Villars, et me voilà, malgré moi, dans la néceffité de les y aller trouver. On a fu me déterrer dans mon hermitage pour me prier d'aller à Villars ; mais on ne m'y fera point perdre mon repos (3). Je porte à préfent un manteau de philofophe dont je ne me déferai pour rien au monde. — 1716

(3) M. de *Voltaire* avait eu une paffion très-violente pour madame la maréchale de *Villars* ; il difait dans la fuite que c'était la feule qui l'eût emporté fur l'amour du travail, et qui lui eût fait perdre du temps.

1716. Vous ne me reverrez de long-temps, madame la Marquise; mais je me flatte que vous vous souviendrez un peu de moi, et que vous serez toujours sensible à la tendre et véritable amitié que vous savez que j'ai pour vous. Faites-moi l'honneur de m'écrire quelquefois des nouvelles de votre santé et de vos affaires; vous ne trouverez jamais personne qui s'y intéresse autant que moi.

Je vous prie de m'envoyer le petit emplâtre que vous m'avez promis pour le bouton qui m'est venu sur l'œil. Sur-tout ne croyez point que ce soit coquetterie, et que je veuille paraître à Villars avec un désagrément de moins. Mes yeux commencent à ne me plus intéresser qu'autant que je m'en sers pour lire et pour vous écrire. Je ne crains plus même les yeux de personne; et le poëme d'*Henri IV* et mon amitié pour vous sont les deux seuls sentimens vifs que je me connaisse.

LETTRE III.

A MADAME

LA MARQUISE DE MIMEURE.

Je vais demain à Villars: je regrette infiniment la campagne que je quitte, et ne crains guère celle où je vais.

Vous vous moquez de ma présomption, Madame, et vous me croyez d'autant plus faible que je me crois raisonnable. Nous verrons qui aura raison de nous deux. Je vous réponds par

avance que si je remporte la victoire, je n'en ferai pas fort énorgueilli.

Je vous remercie beaucoup de ce que vous m'avez envoyé pour mon œil; c'est actuellement le seul remède dont j'aye besoin, car soyez bien sûre que je suis guéri pour jamais du mal que vous craignez pour moi: vous me faites sentir que l'amitié est d'un prix plus estimable mille fois que l'amour. Il me semble même que je ne suis point du tout fait pour les passions. Je trouve qu'il y a en moi du ridicule à aimer, et j'en trouverais encore davantage dans celles qui m'aimeraient. Voilà qui est fait; j'y renonce pour la vie.

Je suis sensiblement affligé de voir que votre colique ne vous quitte point; j'aurais dû commencer ma lettre par là. Mais ma guérison, dont je me flatte, m'avait fait oublier vos maux pour un petit moment.

S'il y a quelques nouvelles, mandez-les-moi à Villars, je vous en prie. Conservez, si vous pouvez, votre santé et votre fortune. Je n'ai rien de si à cœur que de trouver l'une et l'autre rétablies à mon retour. Ecrivez-moi au plutôt comment vous vous portez.

LETTRE IV.

A M. L'ABBÉ DE CHAULIEU.

A Sulli, 20 juin.

MONSIEUR,

1717. Vous avez beau vous défendre d'être mon maître, vous le ferez quoi que vous en difiez. Je fens trop le befoin que j'ai de vos confeils; d'ailleurs les maîtres ont toujours aimé leurs difciples, et ce n'eft pas là une des moindres raifons qui m'engagent à être le vôtre. Je fens qu'on ne peut guère réuffir dans les grands ouvrages fans un peu de confeils et beaucoup de docilité. Je me fouviens bien des critiques que monfieur le grand-prieur et vous, me fîtes dans un certain fouper chez M. l'abbé de *Buffi*. Ce fouper-là fit beaucoup de bien à ma tragédie; et je crois qu'il me fuffirait pour faire un bon ouvrage de boire quatre ou cinq fois avec vous. *Socrate* donnait fes leçons au lit, et vous les donnez à table; cela fait que vos leçons font fans doute plus gaies que les fiennes.

Je vous remercie infiniment de celles que vous m'avez données fur mon épître à M. le Régent; et quoique vous me confeillez de louer, je ne laifferai pas de vous obéir.

Malgré le penchant de mon cœur,
A vos confeils je m'abandonne.
Quoi! je vais devenir flatteur!
Et c'eft Chaulieu qui me l'ordonne! (*)

Je fuis, etc.

(*) Voyez le Volume d'Epîtres, et les Lettres en vers. L'abbé de *Chaulieu* mourut en philofophe en 1720, à l'âge de 81 ans.



1719.

Vous méritiez assurément une autre fortune que celle que vous avez, mais encore faut-il que vous en jouissiez tranquillement, et qu'on ne vous l'écorne pas. Quelque chose qui arrive, on ne vous ôtera point les agrémens de l'esprit. Mais si on y va toujours du même train, on pourra bien ne vous laisser que cela; et franchement, ce n'est pas assez pour vivre commodément, et pour avoir une maison de campagne où je puisse avoir l'honneur de passer quelque temps avec vous.

Notre poëme (*) n'avance guère. Il faut s'en prendre un peu au biribi où je perds mon bonnet. Le petit *Génonville* m'a écrit une lettre en vers qui est très-jolie : je lui ai fait réponse, mais non pas si bien. Je souhaite quelquefois que vous ne le connaissiez point, car vous ne pourriez plus me souffrir.

Si vous m'écrivez, ayez la bonté de vous y prendre incessamment : je ne resterai pas si longtemps à Villars, et je pourrai bien venir vous faire ma cour à Paris dans quelques jours.

Adieu, madame la marquise; écrivez-moi un petit mot, et comptez que je suis toujours pénétré de respect et d'amitié pour vous.

(*) La Henriade.

LETTRE VI.

A M. THIRIOT. (*)

1720.

Je suis encore incertain de ma destinée. J'attends M. le duc de *Sulli* pour régler ma marche. Comptez que je n'ai d'autre envie que de passer avec vous beaucoup de ces jours tranquilles dont nous nous trouvions si bien dans notre solitude.

Je viens d'écrire une lettre à M. de *Fontenelle*, à l'occasion d'un phénomène qui a paru dans le soleil, hier jour de la Pentecôte. Vous voyez que je suis poëte et physicien. J'ai une grande impatience de vous voir pour vous montrer ce petit ouvrage dont vous grossirez votre recueil.

Avez-vous toujours, mon cher ami, la bonté de faire, en ma faveur, ce qu'*Esdras* fit pour l'Ecriture sainte, c'est-à-dire, d'écrire de mémoire mes pauvres ouvrages ? S'il y a quelque nouvelle à Paris faites-m'en part. J'espère de vous y revoir bientôt dans cette bonne santé dont vous me parlez. Comme la ressemblance de nos tempéramens est parfaite, je me porte aussi bien que vous ; je crois cependant que vous avez eu hier mal à l'estomac, car j'ai eu une indigestion.

Adieu ; je vous embrasse de tout mon cœur.

(*) M. de *Voltaire* avait connu M. *Thiriot* en 1714, chez un procureur, où leurs parens qui les destinaient au barreau, les avaient placés. L'aversion pour la chicane, et le goût des vers et des spectacles, sentimens communs aux deux jeunes gens, les rendirent bientôt amis. Leur liaison dura jusqu'à la mort de M. *Thiriot*, en 1772 ; il était alors à Paris, l'agent littéraire du roi de Prusse.

LETTRE VII.

A M. THIRIOT.

A Blois, 2 janvier.

1722.

Il faut que je vous fasse part de l'enchantement où je suis du voyage que j'ai fait à la Source, chez milord *Bolingbroke* et chez madame de *Villette*. J'ai trouvé dans cet illustre anglais toute l'érudition de son pays, et toute la politesse du nôtre. Je n'ai jamais entendu parler notre langue avec plus d'énergie et de justesse. Cet homme, qui a été toute sa vie plongé dans les plaisirs et dans les affaires, a trouvé pourtant le moyen de tout apprendre et de tout retenir. Il sait l'histoire des anciens Egyptiens comme celle d'Angleterre. Il possède *Virgile* comme *Milton*; il aime la poésie anglaise, la française et l'italienne; mais il les aime différemment, parce qu'il discerne parfaitement leurs différens génies.

Après le portrait que je vous fais de milord *Bolingbroke*, il me siéra peut-être mal de vous dire que madame de *Villette* et lui ont été infiniment satisfaits de mon poëme. Dans l'enthousiasme de l'approbation, ils le mettaient au-dessus de tous les ouvrages de poésie qui ont paru en France; mais je sais ce que je dois rabattre de ces louanges outrées. Je vais passer trois mois à en mériter une partie. Il me paraît qu'à force de corriger, l'ouvrage prend enfin une forme raisonnable. Je vous le montrerai à mon retour, et nous l'examinerons à loisir. A l'heure qu'il est M. de *Canillac*

le lit et me juge. Je vous écris en attendant le jugement. Je ferai demain à Uffé où je compte trouver une épître de vous. Je fuis très malade, mais je me fuis accoutumé aux maux du corps et à ceux de l'ame : je commence à les fouffrir avec patience, et je trouve dans votre amitié et dans ma philofophie des reffources contre bien des chofes. Adieu.

1722.

LETTRE VIII.

A M. J. B. ROUSSEAU.

23 janvier.

Monsieur le baron de *Breteuil* m'a appris, Monfieur, que vous vous intéreffiez encore un peu à moi, et que le poëme d'*Henri IV* ne vous eft pas indifférent ; j'ai reçu ces marques de votre fouvenir avec la joie d'un difciple tendrement attaché à fon maître. Mon eftime pour vous, et le befoin que j'ai des confeils d'un homme feul capable d'en donner de bons en poéfie, m'ont déterminé à vous envoyer un plan, que je viens de faire à la hâte, de mon ouvrage : vous y trouverez, je crois, les régles du poëme épique obfervées.

Le poëme commence au fiége de Paris, et finit à fa prife ; les prédictions faites à *Henri IV* dans le premier chant s'accompliffent dans tous les autres ; l'hiftoire n'eft point altérée dans les principaux faits, les fictions y font toutes allégoriques ; nos paffions, nos vertus et nos vices y font perfonnifiés ; le héros n'a de faibleffe que pour faire

1722. valoir davantage ses vertus. Si tout cela est soutenu de cette force et de cette beauté continue de la diction, dont l'usage était perdu en France sans vous, je me flatte que vous ne me désavouerez point pour votre disciple. Je ne vous ai fait qu'un plan fort abrégé de mon poëme, mais vous devez m'entendre à demi-mot, votre imagination suppléera aux choses que j'ai omises. Les lettres que vous écrivez à M. le baron de *Breteuil* me font espérer que vous ne me refuserez pas les conseils que j'ose dire que vous me devez. Je ne me suis point caché de l'envie que j'ai d'aller moi-même consulter mon oracle. On allait autrefois de plus loin au temple d'*Apollon*, et surement on n'en revenait point si content que je le serai de votre commerce. Je vous donne ma parole que si vous allez jamais aux Pays-Bas, j'y viendrai passer quelque temps avec vous. Si même l'état de ma fortune présente me permettait de faire un aussi long voyage que celui de Vienne, je vous assure que je partirais de bon cœur, pour voir deux hommes aussi extraordinaires dans leurs genres que M. le prince *Eugène* et vous. Je me ferais un véritable plaisir de quitter Paris pour vous réciter mon poëme devant lui à ses heures de loisir. Tout ce que j'entends dire ici de ce prince à tous ceux qui ont eu l'honneur de le voir, me le fait comparer aux grands-hommes de l'antiquité. Je lui ai rendu dans mon sixième chant un hommage qui, je crois, doit d'autant moins lui déplaire, qu'il est moins suspect de flatterie, et que c'est à la seule vertu que je le rends. Vous verrez par l'argument

de chaque livre de mon ouvrage, que le sixième est une imitation du sixième de *Virgile*. S[t] *Louis* y fait voir à *Henri IV* les héros français qui doivent naître après lui; je n'ai point oublié parmi eux M. le maréchal de *Villars*; voici ce qu'en dit S[t] *Louis*.

Regardez dans Denain l'audacieux Villars
Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars,
Arbitre de la paix que la victoire amène,
Digne appui de son roi, digne rival d'Eugène.

C'était là effectivement la louange la plus grande qu'on pouvait donner à M. le maréchal de *Villars*; et il a été lui-même flatté de la comparaison. Vous voyez que je n'ai point suivi les leçons de *la Motte*, qui, dans une assez mauvaise ode à M. le duc de *Vendôme*, crut ne pouvoir le louer qu'aux dépens de M. le prince *Eugène* et de la vérité.

Comme je vous écris tout ceci, madame la duchesse de *Sulli* m'apprend que vous avez mandé à M. le commandeur de *Comminges* que vous irez cet été aux Pays-Bas. Si le voisinage de la France pouvait vous rendre un peu de goût pour elle, et que vous puissiez ne vous souvenir que de l'estime qu'on y a pour vous, vous guéririez nos français de la contagion du faux bel esprit qui fait plus de progrès que jamais. Du moins si on ne peut espérer de vous revoir à Paris, vous êtes bien sûr que j'irai chercher à Bruxelles le véritable antidote contre le poison des *la Motte*. Je vous supplie, Monsieur, de compter toute votre vie sur moi, comme sur le plus zélé de vos admirateurs.

Je suis, etc.

1722.

LETTRE IX.

A MADAME LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A Forges, juillet.

La mort malheureuſe de M. le duc de *Melun* vient de changer toutes nos réſolutions; M. le duc de *Richelieu* qui l'aimait tendrement en a été dans une douleur qui a fait connaître la bonté de ſon cœur, mais qui a dérangé ſa ſanté. Il a été obligé de diſcontinuer ſes eaux, et il va recommencer dans quelques jours ſur nouveaux frais. Je reſterai avec lui encore une quinzaine, ainſi ne comptez plus ſur nous pour vendredi prochain; pour moi je commence à craindre que les eaux ne me faſſent du mal après m'avoir fait aſſez de bien. Si j'ai de la ſanté je reviendrai à la Rivière gaiement; ſi je n'en ai point, j'irai triſtement à Paris; car en vérité, je ſuis honteux de ne me préſenter devant mes amis qu'avec un eſtomac faible et un eſprit chagrin. Je ne veux vous donner que mes beaux jours et ne ſouffrir qu'incognito.

Si vous ne ſavez rien du détail de la mort de M. de *Melun*, en voici quelques particularités :

Samedi dernier, il courait le cerf avec M. le Duc; ils en avaient déjà pris un, et en couraient un ſecond; M. le Duc et M. de *Melun* trouvèrent dans une voie étroite le cerf qui venait droit à eux; M. le Duc eut le temps de ſe ranger. M. de *Melun* crut qu'il aurait le temps de croiſer le cerf, et

pouſſa

poussa son cheval. Dans le moment le cerf l'atteignit d'un coup d'andouiller si furieux que le cheval, l'homme et le cerf en tombèrent tous trois. M. de *Melun* avait la rate coupée, le diaphragme percé et la poitrine refoulée; M. le Duc qui était seul auprès de lui banda sa plaie avec son mouchoir, et y tint la main pendant trois quarts d'heure; le blessé vécut jusqu'au lundi suivant, qu'il expira à six heures et demie du matin, entre les bras de M. le Duc, et à la vue de toute la cour, qui était consternée et attendrie d'un spectacle si tragique; mais qui l'oubliera bientôt. Dès qu'il fut mort, le roi partit pour Versailles, et donna au comte de *Melun* le régiment du défunt. Il est plus regretté qu'il n'était aimé, c'était un homme qui avait peu d'agrémens, mais beaucoup de vertu, et qu'on était forcé d'estimer.

1722.

On nous mande de Paris que madame de *Villette* a gagné son procès en Angleterre, et a déclaré son mariage (4). Voilà toutes les nouvelles que je sais. La plume me tombe des mains. Je vous prie de dire à *Thiriot* que, dès que j'aurai la tête nette, je lui écrirai des volumes.

(4) Avec Milord *Bolingbroke*.

1722.

LETTRE IX.

A MADAME
LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A Forges, juillet.

LA mort malheureuſe de M. le duc de *Melun* vient de changer toutes nos réſolutions ; M. le duc de *Richelieu* qui l'aimait tendrement en a été dans une douleur qui a fait connaître la bonté de ſon cœur, mais qui a dérangé ſa ſanté. Il a été obligé de diſcontinuer ſes eaux, et il va recommencer dans quelques jours ſur nouveaux frais. Je reſterai avec lui encore une quinzaine, ainſi ne comptez plus ſur nous pour vendredi prochain ; pour moi je commence à craindre que les eaux ne me faſſent du mal après m'avoir fait aſſez de bien. Si j'ai de la ſanté je reviendrai à la Rivière gaiement ; ſi je n'en ai point, j'irai triſtement à Paris ; car en vérité, je ſuis honteux de ne me préſenter devant mes amis qu'avec un eſtomac faible et un eſprit chagrin. Je ne veux vous donner que mes beaux jours et ne ſouffrir qu'incognito.

Si vous ne ſavez rien du détail de la mort de M. de *Melun*, en voici quelques particularités :

Samedi dernier, il courait le cerf avec M. le Duc ; ils en avaient déjà pris un, et en couraient un ſecond ; M. le Duc et M. de *Melun* trouvèrent dans une voie étroite le cerf qui venait droit à eux ; M. le Duc eut le temps de ſe ranger. M. de *Melun* crut qu'il aurait le temps de croiſer le cerf, et

pouſſa

poussa son cheval. Dans le moment le cerf l'atteignit d'un coup d'andouiller si furieux que le cheval, l'homme et le cerf en tombèrent tous trois. M. de *Melun* avait la rate coupée, le diaphragme percé et la poitrine refoulée; M. le Duc qui était seul auprès de lui banda sa plaie avec son mouchoir, et y tint la main pendant trois quarts d'heure; le blessé vécut jusqu'au lundi suivant, qu'il expira à six heures et demie du matin, entre les bras de M. le Duc, et à la vue de toute la cour, qui était consternée et attendrie d'un spectacle si tragique; mais qui l'oubliera bientôt. Dès qu'il fut mort, le roi partit pour Versailles, et donna au comte de *Melun* le régiment du défunt. Il est plus regretté qu'il n'était aimé, c'était un homme qui avait peu d'agrémens, mais beaucoup de vertu, et qu'on était forcé d'estimer.

1722.

On nous mande de Paris que madame de *Villette* a gagné son procès en Angleterre, et a déclaré son mariage (4). Voilà toutes les nouvelles que je sais. La plume me tombe des mains. Je vous prie de dire à *Thiriot* que, dès que j'aurai la tête nette, je lui écrirai des volumes.

(4) Avec Milord *Bolingbroke*.

1722.

LETTRE X.

A MADAME LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

20 juillet.

Je voudrais bien que vous ne fussiez rien de la nouvelle d'Espagne, j'aurais le plaisir de vous apprendre que le roi d'Espagne vient de faire enfermer madame son épouse, fille de feu M. le duc d'*Orléans*, laquelle, malgré son nez pointu et son visage long, ne laissait pas de suivre les grands exemples de mesdames ses sœurs. On m'a assuré qu'elle prenait quelquefois le divertissement de se mettre toute nue avec ses filles d'honneur les plus jolies, et en cet équipage, de faire entrer chez elle les gentilshommes les mieux faits du royaume. On a cassé toute sa maison, et on n'a laissé auprès d'elle, dans le château où elle est enfermée, qu'une vieille bégueule d'honneur. On assure que quand la pauvre reine s'est trouvée renfermée avec cette duegne, elle a pris la résolution courageuse de la jeter par la fenêtre, et qu'elle en serait venue à bout si on n'était pas venu au secours. Je crois que cette aventure pourra bien servir à faire renvoyer plutôt notre petite infante. Vous voyez que je deviens politique avec les ambassadeurs. Jusqu'à présent j'ai borné toute ma politique à ne point aller à Vienne, et à m'arranger pour vous revoir à la Rivière. Les eaux me font un bien auquel je ne m'attendais pas. Je commence à respirer et à

connaître la santé ; je n'avais jusqu'à présent vécu qu'à demi. Dieu veuille que ce petit rayon d'espérance ne s'éteigne pas bientôt. Il me semble que j'en aimerai bien mieux mes amis quand je ne souffrirai plus. Je ne serai plus occupé que de leur plaire, au lieu qu'auparavant je ne songeais qu'à mes maux.

Mandez-moi si on a commencé à planter votre bois, et à creuser vos canaux. Je m'intéresse à la Rivière comme à ma patrie.

LETTRE XI.

A MADAME
LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

Paris, septembre.

J'ARRIVAI hier à Paris, et logeai chez le baigneur où je suis encore ; mais je compte profiter demain de la bonté que vous avez de me prêter votre appartement ; le mien ne sera prêt que dans huit à dix jours au plutôt. Je suis obligé de passer ma journée avec des ouvriers qui sont aussi trompeurs que des courtisans ; c'est ce qui fait que j'irai très-volontiers à Fontainebleau, et que j'aimerais tout autant être trompé par des ministres et par des femmes, que par mon doreur et par mon ébeniste. Puisque vous savez mes fredaines de Forges, il faut bien vous avouer que j'ai perdu près de cent louis au pharaon, selon ma louable coutume de faire tous les ans quelque lessive au jeu.

LETTRE XII.

1722.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A la Haie, 7 octobre.

VOTRE lettre a mis un nouvel agrément dans la vie que je mène à la Haie. De tous les plaisirs du monde, je n'en connais point de plus flatteur que de pouvoir compter sur votre amitié. Je resterai encore quelques jours à la Haie pour y prendre toutes les mesures nécessaires sur l'impression de mon poëme, et je partirai lorsque les beaux jours finiront. Il n'y a rien de plus agréable que la Haie quand le soleil daigne s'y montrer. On ne voit ici que des prairies, des canaux et des arbres verts; c'est un paradis terrestre depuis la Haie jusqu'à Amsterdam. J'ai vu avec respect cette ville, qui est le magasin de l'univers. Il y avait plus de mille vaisseaux dans le port. De cinq cents mille hommes qui habitent Amsterdam, il n'y en a pas un d'oisif, pas un pauvre, pas un petit-maître, pas un insolent. Nous rencontrâmes le Pensionnaire à pied, sans laquais, au milieu de la populace. On ne voit là personne qui ait de cour à faire. On ne se met point en haie pour voir passer un prince. On ne connaît que le travail et la modestie. Il y a à la Haie plus de magnificence et plus de société par le concours des ambassadeurs. J'y passe ma vie entre le travail et le plaisir, et je vis ainsi à la hollandaise et à la française. Nous avons ici un opéra détestable; mais en revanche je vois des

ministres calvinistes, des arméniens, des sociniens, des rabbins, des anabaptistes, qui parlent tous à merveille, et qui en vérité ont tous raison. Je m'accoutume tout-à-fait à me passer de Paris, mais non pas à me passer de vous. Je vous réitère encore mon engagement de venir vous trouver à la Rivière, si vous y êtes encore au mois de novembre. N'y restez pas pour moi, mais souffrez seulement que je vous y tienne compagnie, si votre goût vous fixe à la campagne pour quelque temps. Permettez-moi de présenter mes respects à M. de *Bernières* et à tout ce qui est chez vous.

1722.

Je suis toujours avec un dévouement très-respectueux, etc.

LETTRE XIII.

A MADAME LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A la Rivière-Bourdet, près de Rouen.

1723.

DEPUIS que je ne vous ai écrit, j'ai gardé le lit presque toujours. Je suis dans un état mille fois pire qu'après ma petite vérole. J'avais besoin assurément d'être consolé par les assurances touchantes que vous me donnez de votre amitié dans vos deux dernières lettres. Puisque vous avez le courage de m'aimer dans l'état où je suis, je vous jure de ne passer qu'avec vous le reste de ma vie. Si j'ai de la santé, ne craignez point que j'en use comme les gens qui, ayant fait fortune, oublient ceux qui les ont assistés dans la pauvreté. Mes amis ne

1723.

m'ont point abandonné; j'ai eu toujours un peu de compagnie; mais quelle différence de voir des gens qui, quoique amis, ne sont pourtant que des étrangers, ou d'être auprès de vous et de *Thiriot*, que je regarde comme ma famille. Il n'y a que vous pour qui j'aye de la confiance, et dont je sois sûr d'être véritablement aimé. Mes souffrances ont augmenté par la douleur que j'ai eue d'apprendre la maladie de *Thiriot*. A présent qu'il est rétabli, revenez avec lui au plus vîte, je vous en conjure; vous me trouverez avec une gale horrible, qui me couvre tout le corps. Jugez de l'envie que j'ai de vous voir puisque j'ose vous en prier dans le bel état où me voilà. Où en serais-je si je n'avais voulu avoir auprès de vous que le mérite d'une peau douce? Je suis bien réduit à ne faire plus de cas que des belles qualités de l'ame. Heureusement je vous connais assez de vertu et d'amitié pour souffrir encore un pauvre lépreux comme moi. Nous ne nous embrasserons point à votre retour; mais nos cœurs se parleront. Il me semble que j'ai de quoi vous parler pendant tout l'hiver. Si vous aimez les vers, je vous montrerai cet essai d'un nouveau chant, dont M. d'*Argenson* vous a parlé. Vous verrez encore une nouvelle Mariamne. Je crois que c'est cette misérable qui m'a tué, et que je suis frappé de la lèpre pour avoir trop maltraité les Juifs. Adieu ma chère et généreuse amie, c'est trop badiner pour un moribond; mais le plaisir de m'entretenir avec vous suspend pour un moment

ous mes maux. Revenez, je vous en conjure, e sera une belle action.

1723.

LETTRE XIV.

A MADAME LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

28 novembre.

Je vous écris d'une main lépreuse aussi hardiment que si j'avais votre peau douce et unie; votre lettre et celle de notre ami m'ont donné du courage; puisque vous voulez bien supporter ma gale, je la supporterai bien aussi. Je voudrais bien n'avoir à exercer ma constance que contre cette maladie; mais je suis, au fumier près, dans l'état où était le bon homme *Job*; fesant tout ce que je peux pour être aussi patient que lui, et n'en pouvant venir à bout. Je crois que le pauvre diable aurait perdu patience comme moi, si la présidente de *Bernières* de ce temps-là avait été jusqu'au 28 novembre sans le venir voir.

On a préparé aujourd'hui votre appartement, venez donc l'occuper au plutôt: mais si vos arrêts sont irrévocables, et qu'on ne puisse pas vous faire revenir un jour plutôt que vous l'avez décidé, du moins accordez-moi une autre grâce que je vous demande avec la dernière instance. Je me trouve, je ne sais comment, chargé de trois domestiques que je n'ai pas le pouvoir de garder, et que je n'ai pas la force de renvoyer. L'un de ces trois messieurs est ce pauvre *la Brie* que vous

avez vu anciennement à moi. Il eſt trop vieux
1723. pour être laquais, incapable d'être valet de chambre, et fort propre à être portier.

Vous avez un ſuiſſe qui ne s'eſt pas attaché à votre ſervice pour vous plaire, mais pour vendre à votre porte de mauvais vin à tous les porteurs d'eau qui viennent ici tous les jours faire de votre maiſon un méchant cabaret; ſi l'envie d'avoir à votre porte un animal avec un baudrier, que vous payez chèrement toute l'année, pour vous mal ſervir pendant trois mois, et pour vendre de mauvais vin pendant douze; ſi, dis-je, l'envie d'avoir votre porte décorée de cet ornement ne vous tient pas fort au cœur, je vous demande en grâce de donner la charge de portier à mon pauvre *la Brie*. Vous m'obligerez ſenſiblement; j'ai preſque autant d'envie de le voir à votre porte que de vous voir arriver dans votre maiſon; cela fera ſon petit établiſſement; il vous coûtera bien moins qu'un ſuiſſe, et vous ſervira beaucoup mieux. Si avec cela le plaiſir de m'obliger peut entrer pour quelque choſe dans les arrangemens de votre maiſon, je me flatte que vous ne refuſerez pas cette grâce que je vous demande avec inſtance. J'attends votre réponſe pour réformer mon petit domeſtique. La poſte va partir; je n'ai ni le temps ni la force d'écrire davantage. *Thiriot* n'aura pas de lettre de moi cette fois-ci; mais il ſait bien que mon cœur n'en eſt pas moins à lui.

LETTRE

LETTRE XV.

1723.

A MADAME LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

20 décembre.

Je reçus votre dernière lettre hier 19, et je me hâte de vous répondre, ne trouvant point de plus grand plaisir que de vous parler des obligations que je vous ai. Vous qui n'avez point d'enfans, vous ne ſavez pas ce que c'eſt que la tendreſſe paternelle, et vous n'imaginez point quel effet font ſur moi les bontés que vous avez pour mon petit *Henri*. Cependant l'amour que j'ai pour lui ne m'aveugle pas au point de prétendre qu'il vienne à Paris dans un char traîné par ſix chevaux; un ou deux bidets, avec des bâts et des paniers, ſuffiſent pour mon fils; mais apparemment que votre fourgon vous apporte des meubles, et que *Henri* ſera confondu dans votre équipage. En ce cas, je conſens qu'il profite de cette voiture; mais je ne veux point du tout qu'on faſſe ces frais uniquement pour ce marmouſet. Je vous recommande inſtamment de le faire partir avec plus de modeſtie et moins de dépenſe; *Martel* eſt ſur-tout inutile pour conduire ce petit garçon. Je vous ai déjà mandé que vous euſſiez la bonté d'empêcher qu'on ne lui fit ſes deux mille habits; ainſi il ſera prêt à partir avec vous, et il pourra vous ſuivre dans votre marche avec deux chevaux de bât, qui marcheront derrière votre carroſſe, et qui vous quitteront à Boulogne, où il faudra que mon bâtard s'arrête.

1723. Le jour de votre départ s'avance, et je crois que vous ne le reculerez pas. Je n'aurai jamais en ma vie de si bonnes étrennes que celles que me prépare votre arrivée pour le jour de l'an.

LETTRE XVI.

A M. LE BARON DE BRETEUIL,

Janvier.

1724. Je vais vous obéir, Monsieur, en vous rendant un compte fidelle de la petite vérole dont je sors, de la manière étonnante dont j'ai été traité, et enfin de l'accident de Maisons, qui m'empêchera long-temps de regarder mon retour à la vie comme un bonheur.

M. le président de *Maisons* et moi, nous fûmes indisposés le 4 novembre dernier, mais heureusement tout le danger tomba sur moi. Nous nous fîmes saigner le même jour ; il s'en porta bien, et j'eus la petite vérole. Cette maladie parut après deux jours de fièvre, et s'annonça par une légère éruption. Je me fis saigner une seconde fois de mon autorité, malgré le préjugé vulgaire. M. de *Maisons* eut la bonté de m'envoyer le lendemain M. de *Gervasi*, médecin de M. le cardinal de *Rohan*, qui ne vint qu'avec répugnance. Il craignait de s'engager inutilement à traiter dans un corps délicat et faible, une petite vérole déjà parvenue au second jour de l'éruption, et dont les suites n'avaient été prévenues que par deux saignées op légères, sans aucun purgatif.

Il vint cependant, et me trouva avec une fièvre maligne. Il eut d'abord une fort mauvaiſe opinion de ma maladie : les domeſtiques qui étaient auprès de moi s'en aperçurent, et ne me la laiſſèrent pas ignorer. On m'annonça dans le même temps que le curé de Maiſons, qui s'intéreſſait à ma ſanté, et qui ne craignait point la petite vérole, demandait s'il pouvait me voir ſans m'incommoder : je le fis entrer auſſitôt, je me confeſſai et je fis mon teſtament, qui, comme vous croyez bien, ne fut pas long. Après cela j'attendis la mort avec aſſez de tranquillité, non toutefois ſans regretter de n'avoir pas mis la dernière main à mon poëme et à Mariamne, ni ſans être un peu fâché de quitter mes amis de ſi bonne heure. Cependant M. de *Gervaſi* ne m'abandonnait pas d'un moment ; il étudiait en moi avec attention tous les mouvemens de la nature ; il ne me donnait rien à prendre ſans m'en dire la raiſon ; il me laiſſait entrevoir le danger, et il me montrait clairement le remède ; ſes raiſonnemens portaient la conviction et la confiance dans mon eſprit : méthode bien néceſſaire à un médecin auprès de ſon malade, puiſque l'eſpérance de guérir eſt déjà la moitié de la guériſon. Il fut obligé de me faire prendre huit fois l'émétique, et au lieu des cordiaux qu'on donne ordinairement dans cette maladie, il me fit boire deux cents pintes de limonade. Cette conduite, qui vous ſemblera extraordinaire, était la ſeule qui pouvait me ſauver la vie ; toute autre route me conduiſait à une mort infaillible, et je ſuis perſuadé que la plupart de ceux qui ſont morts de cette redoutable

1724. maladie, vivraient encore, s'ils avaient été traités comme moi.

Le préjugé populaire abhorre dans la petite vérole la saignée et les médecines; on ne veut que des cordiaux, on donne du vin au malade, on lui fait même manger des petites soupes, et l'erreur triomphe de ce que plusieurs personnes guérissent avec ce régime. On ne songe pas que les seules petites véroles que l'on traite ainsi avec succès, sont celles qu'aucun accident funeste n'accompagne, et qui ne sont nullement dangereuses.

La petite vérole par elle-même, dépouillée de toute circonstance étrangère, n'est qu'une dépuration du sang, favorable à la nature, et qui, en nettoyant le corps de ce qu'il a d'impur, lui prépare une santé vigoureuse. Qu'une telle petite vérole soit traitée ou non avec des cordiaux, qu'on purge ou qu'on ne purge point, on en guérit surement.

Les plus grandes plaies, quand aucune partie essentielle n'est offensée, se referment aisément, soit qu'on les suce, soit qu'on les fomente avec du vin et de l'huile, soit qu'on se serve de l'eau de *Rabel*, soit qu'on y applique des emplâtres ordinaires, soit enfin qu'on n'y mette rien du tout; mais lorsque les ressorts de la vie sont attaqués, alors le secours de toutes ces petites recettes devient inutile, et tout l'art des plus habiles chirurgiens suffit à peine: il en est de même de la petite vérole.

Lorsqu'elle est accompagnée d'une fièvre maligne, lorsque le volume du sang augmenté dans les

vaiſſeaux eſt ſur le point de les rompre, que le dépôt eſt prêt à ſe former dans le cerveau, et que le corps eſt rempli de bile et de matières étrangères, dont la fermentation excite dans la machine des ravages mortels, alors la ſeule raiſon doit apprendre que la ſaignee eſt indiſpenſable : elle épurera le ſang, elle détendra les vaiſſeaux, rendra le jeu des reſſorts plus ſouple et plus facile, débarraſſera les glandes de la peau, et favoriſera l'eruption ; enſuite les médecines, par de grandes évacuations, emporteront la ſource du mal, et entraînant avec elles une partie du levain de la petite vérole, laiſſeront au reſte la liberté d'un développement plus complet, et empêcheront la petite vérole d'être confluente ; enfin, on voit que le ſirop de limon, dans une tiſane rafraîchiſſante, adoucit l'acrimonie du ſang, en apaiſe l'ardeur, coule avec lui par les glandes miliaires juſque dans les boutons, s'oppoſe à la corroſion du levain, et prévient même l'impreſſion, que, d'ordinaire, les puſtules font ſur le viſage.

Il y a un ſeul cas où les cordiaux, même les plus puiſſans, ſont indiſpenſablement néceſſaires ; c'eſt lorſqu'un ſang pareſſeux, ralenti encore par le levain qui embarraſſe toutes les fibres, n'a pas la force de pouſſer au dehors le poiſon dont il eſt chargé. Alors, la poudre de la comteſſe de *Kent*, le baume de *Vanſeger*, le remède de M. *Agnan*, etc. briſant les parties de ce ſang preſque figé, le font couler plus rapidement, en ſéparant la matière étrangère, et ouvrent les paſſages de la tranſpiration au venin qui cherche à s'échapper.

Mais dans l'état où j'étais, ces cordiaux m'euſ-

ſent été mortels ; cela fait voir démonſtrativement que tous ces charlatans, dont Paris abonde, et qui donnent le même remède (je ne dis pas pour toutes les maladies, mais toujours pour la même), ſont des empoiſonneurs qu'il faudrait punir.

J'entends faire toujours un raiſonnement bien faux et bien funeſte. Cet homme, dit-on, a guéri par une telle voie; j'ai la même maladie que lui, donc il faut que je prenne le même remède. Combien de gens ſont morts pour avoir raiſonné ainſi. On ne veut pas voir que les maux qui nous affligent ſont auſſi différens que les traits de nos viſages, et comme dit le grand *Corneille*, car vous me permettrez de citer les poëtes,

Que ſouvent l'un ſe perd où l'autre s'eſt ſauvé,
Et par où l'un périt un autre eſt conſervé.

Mais c'eſt trop faire le médecin : je reſſemble aux gens qui, ayant gagné un procès conſidérable par le ſecours d'un habile avocat, conſervent encore pour quelque temps le langage du barreau.

Cependant, Monſieur, ce qui me conſolait le plus dans ma maladie, c'était l'intérêt que vous y preniez, c'était l'attention de mes amis, et les bontés inexprimables dont madame et M. de *Maiſons* m'honoraient. Je jouiſſais d'ailleurs de la douceur d'avoir auprès de moi un ami, je veux dire un homme qu'il faut compter parmi le très-petit nombre d'hommes vertueux qui ſeuls connaiſſent l'amitié dont le reſte du monde ne connaît que le nom ; 'eſt M. *Thiriot*, qui ſur le bruit de ma maladie it venu en poſte de quarante lieues pour me gar-, et qui depuis ne m'a pas quitté un moment.

J'étais le 15 absolument hors de danger, et je fesais des vers le 16, malgré la faiblesse extrême qui me dure encore, causée par le mal et par les remèdes.

J'attendais avec impatience le moment où je pourrais me dérober aux soins qu'on avait de moi à Maisons, et finir l'embarras que j'y causais; plus on avait pour moi de bontés, plus je me hâtais de n'en pas abuser plus long-temps; enfin, je fus en état d'être transporté à Paris le premier décembre. Voici, Monsieur, un moment bien funeste. A peine suis-je à deux cents pas du château, qu'une partie du plancher de la chambre où j'avais été, tombe toute enflammée. Les chambres voisines, les appartemens qui étaient au-dessous, les meubles précieux dont ils étaient ornés, tout fut consumé par le feu : la perte monte à près de cent mille livres; et sans le secours des pompes qu'on envoya chercher à Paris, un des plus beaux édifices du royaume allait être entièrement détruit. On me cacha cette étrange nouvelle à mon arrivée : je la sus à mon réveil; vous n'imaginerez point quel fut mon désespoir; vous savez les soins généreux que M. de *Maisons* avait pris de moi; j'avais été traité chez lui comme son frère, et le prix de tant de bontés était l'incendie de son château. Je ne pouvais concevoir comment le feu avait pu prendre si brusquement dans ma chambre, où je n'avais laissé qu'un tison presque éteint; j'appris que la cause de cet embrasement était une poutre qui passait précisément sous la cheminée. C'est un défaut dont on s'est corrigé dans la structure des bâtimens

1724. d'aujourd'hui; et même les fréquens embrasemens qui en arrivaient, ont obligé d'avoir recours aux lois pour défendre cette façon dangereuse de bâtir. La poutre dont je parle s'était embrasée peu à peu par la chaleur de l'âtre qui portait immédiatement sur elle; et par une destinée singulière, dont assurément je n'ai pas goûté le bonheur, le feu qui couvait depuis deux jours n'éclata qu'un moment après mon départ.

Je n'étais point la cause de cet accident, mais j'en étais l'occasion malheureuse; j'en eus la même douleur que si j'en avais été coupable : la fièvre me reprit aussitôt, et je vous assure que dans ce moment je sus mauvais gré à M. de *Gervasi* de m'avoir conservé la vie.

Madame et M. de *Maisons* reçurent la nouvelle plus tranquillement que moi; leur générosité fut aussi grande que leur perte et que ma douleur. M. de *Maisons* mit le comble à ses bontés, en me prévenant lui-même par des lettres qui font bien voir qu'il excelle par le cœur comme par l'esprit; il s'occupait du soin de me consoler, et il semblait que ce fût moi dont il eût brûlé le château; mais sa générosité ne sert qu'à me faire sentir encore plus vivement la perte que je lui ai causée, et je conserverai toute ma vie ma douleur aussi-bien que mon admiration pour lui.

Je suis, etc.

LETTRE XVII.

1724.

A M. THIRIOT.

26 septembre.

MA ſanté ne me permet pas encore de vous aller trouver ; je ſuis toujours à l'hôtel Bernières, et j'y vis dans la ſolitude et dans la ſouffrance ; mais l'une et l'autre eſt adoucie par un travail modéré qui m'amuſe et qui me conſole. La maladie ne m'a pas rendu moins ſenſible à l'égard de mes amis ni moins attentif à leurs intérêts. J'ai engagé M. le duc de *Richelieu* à vous prendre pour ſon ſecrétaire dans ſon ambaſſade. Il avait envie d'avoir M. *Champot*, frère de M. de *Pouilli* ; *Deſtouches* même voulait faire avec lui le voyage ; mais j'ai enfin déterminé ſon choix pour vous. Je lui ai dit que, ne pouvant le ſuivre ſitôt à Vienne, je lui donnais la moitié de moi-même, et que l'autre ſuivrait bientôt. Si vous êtes ſage, mon cher *Thiriot*, vous accepterez cette place qui, dans l'état où nous ſommes, vous devient auſſi néceſſaire qu'elle eſt honorable. Vous n'êtes pas riche, et c'eſt bien peu de choſe qu'une fortune fondée ſur trois ou quatre actions de la compagnie des Indes. Je ſais bien que ma fortune ſera toujours la vôtre ; mais je vous avertis que nos affaires de la chambre des comptes vont très-mal, et que je cours riſque de n'avoir rien du tout de la ſucceſſion de mon père. Dans ces circonſtances, il ne faut pas que vous négligiez la place que mon amitié vous a ménagée. Quand elle ne vous

1724. servirait qu'à faire sans frais et avec des appointemens le voyage du monde le plus agréable, et à vous faire connaître, à vous rendre capable d'affaire, et à développer vos talens, ne seriez-vous pas trop heureux ? Ce poste peut conduire très-aisément un homme d'esprit, qui est sage, à des emplois et à des places assez avantageuses. M. de *Morville*, qui a de l'amitié pour moi, peut faire quelque chose de vous. Le pis aller de tout cela serait de rester après l'ambassade avec M. de *Richelieu*, ou de revenir dans votre taudis auprès du mien; d'ailleurs, je compte vous aller trouver à Vienne l'automne prochaine; ainsi, au lieu de vous perdre, je ne fais, en vous mettant dans cette place, que m'approcher davantage de vous. Faites vos réflexions sur ce que je vous écris, et soyez prêt à venir vous présenter à M. de *Richelieu* et à M. de *Morville*, quand je vous le manderai. Si votre édition (*) est commencée, achevez-la au plus vîte; si elle ne l'est pas, ne la commencez point. Il vaut mieux songer à votre fortune qu'à tout le reste. Adieu, je vous recommande vos intérêts: ayez-les à cœur autant que moi, et joignez l'étude de l'histoire d'Allemagne à celle de l'histoire universelle. Dites à madame de *Bernières* les choses les plus tendres de ma part. Dès que j'aurai fini le petit lait où je me suis mis, j'irai chez elle. Je fais plus de cas de son amitié que de celle de nos bégueules titrées de la cour auxquelles je renonce de bon cœur pour jamais, par la faiblesse de mon estomac, et par la force de ma raison.

(1) Des œuvres de l'abbé de *Chaulieu*.

LETTRE XVIII.

1724.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES,

A Paris.

Est-il possible que vous n'ayez pas reçu la lettre que je vous écrivis deux jours après le départ de *Pignon*. Elle ne contenait rien autre chose que ce que vous connaissez de moi, mes souffrances et mon amitié. Je fais l'anniversaire de ma petite vérole; je n'ai point encore été si mal, mais je suis tranquille, parce que j'ai pris mon parti; et peut-être ma tranquillité pourra me rendre la santé que les agitations et les bouleversemens de mon ame pourraient bien m'avoir ôtée. Il m'est arrivé des malheurs de toute espèce. La fortune ne me traite pas mieux que la nature; je souffre beaucoup de toutes façons; mais j'ai rassemblé toutes mes petites forces pour résister à mes maux. Ce n'est point dans le commerce du monde que j'ai cherché des consolations; ce n'est pas là qu'on les trouve; je ne les ai cherchées que chez moi; je supporte, dans votre maison, la solitude et la maladie, dans l'espérance de passer avec vous des jours tranquilles. Votre amitié me tiendra toujours lieu de tout le reste. Si mon goût décidait de ma conduite, je serais à la Rivière avec vous; mais je suis arrêté à Paris par *Bosleduc*, qui médicamente; par *Caperon*, qui me fait souffrir comme un damné tous les jours avec de l'essence de

1724.

canelle, et enfin par les intérêts de notre cher *Thiriot*, que j'ai plus à cœur que les miens. Il faut qu'il vous dise, et qu'il ne dise qu'à vous seule, qu'il ne tient qu'à lui d'être un des secrétaires de l'ambassade de M. de *Richelieu*. J'ai oublié même de lui dire dans ma lettre qu'il n'aurait personne dans ce poste au-dessus de lui, et que par là sa place en sera infiniment plus agréable. Vous savez sa fortune, elle ne peut pas lui donner de quoi exercer heureusement le talent de l'oisiveté. La mienne prend un tour si diabolique à la chambre des comptes, que je serai peut-être obligé de travailler pour vivre, après avoir vécu pour travailler. Il faut que *Thiriot* me donne cet exemple. Il ne peut rien faire de plus avantageux ni de plus honorable dans la situation où il se trouve, et il faut assurément que je regarde la chose comme un coup de partie, puisque je peux me résoudre à me priver de lui pour quelque temps. Cependant s'il peut s'en passer; s'il aime mieux vivre avec nous, je serai trop heureux pourvu qu'il le soit; je ne cherche que son bonheur; c'est à lui de choisir. J'ai fait en cela ce que mon amitié m'a conseillé. Voilà comment j'en userai toute ma vie avec les personnes que j'aime, et par conséquent avec vous pour qui j'aurai toujours l'attachement le plus sincère et le plus tendre.

LETTRE XIX.

1724.

A M. THIRIOT.

Novembre.

QUAND je vous ai proposé la place de secrétaire dans l'ambassade de M. le duc de *Richelieu*, je vous ai proposé un emploi que je donnerais à mon fils, si j'en avais un, et que je prendrais pour moi si mes occupations et ma santé ne m'en empêchaient pas. J'aurais assurément regardé comme un grand avantage de pouvoir m'instruire des affaires sur le plus beau théâtre et dans la première cour de l'Europe. Cette place même est d'autant plus agréable qu'il n'y a point de secrétaire d'ambassade en chef; que vous auriez eu une relation nécessaire et suivie avec le ministre; et que, pour peu que vous eussiez été touché de l'ambition de vous instruire et de vous élever par votre mérite et par votre assiduité au travail le plus honorable et le plus digne d'un homme d'esprit, vous auriez été plus à portée qu'un autre de prétendre aux postes qui sont d'ordinaire la récompense de ces emplois. M. *Dubourg*, ci-devant secrétaire du comte *du Luc* (et à ses gages) est maintenant chargé à Vienne des affaires de la cour de France, avec huit mille livres d'appointemens. Si vous aviez voulu, j'ose vous répondre qu'une pareille fortune vous était assurée. Quant aux gages qui vous révoltent si fort, et pourtant si mal à propos, vous auriez pu n'en point prendre, et puisque vous pouvez vous passer

1724. de secours dans la maison de M. de *Bernières*, vous l'auriez pu encore plus aisément dans la maison de l'ambassadeur de France, et peut-être n'auriez-vous point rougi de recevoir, de la main de celui qui représente le roi, des présens qui eussent mieux valu que des appointemens.

Vous avez refusé l'emploi le plus honnête et le plus utile qui se présentera jamais pour vous. Je suppose que vous n'avez fait ce refus qu'après y avoir mûrement réfléchi, et que vous êtes sûr de ne vous en point repentir le reste de votre vie. Si c'est madame de *Bernières* qui vous y a porté, elle vous a donné un très-méchant conseil; si vous avez craint effectivement, comme vous le dites, de vous constituer domestique de grand seigneur, cela n'est pas tolérable. Quelle fortune avez-vous donc faite depuis le temps où le comble de vos désirs était d'être ou secrétaire du duc de *Richelieu*, qui n'était point ambassadeur, ou commis des *Pâris?* En bonne foi, y a-t-il aucun de vos frères qui ne regardât comme une très-grande fortune le poste que vous dedaignez?

Ce que je vous écris ici est pour vous faire voir l'énormité de votre tort, et non pour vous faire changer de sentiment. Il fallait sentir l'avantage qu'on vous offrait; il fallait l'accepter avidement, et vous y consacrer tout entier, ou ne le point accepter du tout. Si vous le fesiez avec regret, vous le feriez mal, et au lieu des agrémens infinis que vous y pourriez espérer, vous n'y trouveriez que des dégoûts et point de fortune. N'y pensons donc plus, et préférez la pauvreté et l'oisi-

reté à une fortune très-honnête et à un poste envié de tant de gens de lettres, et que je ne céderais à personne qu'à vous, si je pouvais l'occuper. Un jour viendra bien surement que vous en aurez des regrets, car vos idées se rectifieront, et vous penserez plus solidement que vous ne faites. Toutes les raisons que vous m'avez apportées vous paraîtront un jour bien frivoles, et entre autres ce que vous me dites, qu'il faudrait dépenser en habits et en parures vos appointemens. Vous ignorez que dans toutes les cours un secrétaire est toujours modestement vêtu s'il est sage, et qu'à la cour de l'empereur il ne faut qu'un gros drap rouge, avec des boutonnières noires; que c'est ainsi que l'empereur est habillé, et que d'ailleurs on fait plus avec cent pistoles à Vienne qu'avec quatre cents à Paris. En un mot, je ne vous en parlerai plus; j'ai fait mon devoir comme je le ferai toute ma vie avec mes amis. Ne songeons plus, mon pauvre *Thiriot*, qu'à fournir ensemble tranquillement notre carrière philosophique.

Mandez-moi comment va l'édition de l'abbé de *Chaulieu*, que vous préférez au secrétariat de l'ambassade de Vienne, et n'éloignez pas pourtant de votre esprit toutes les idées d'affaire étrangère, au point de ne me pas faire de réponse sur le nom et la demeure du copiste qui a transcrit Mariamne, et qui ne refusera peut-être pas d'écrire pour M. le duc de *Richelieu*. Enfin, si l'amitié que vous avez pour moi et que je mérite, est une des raisons qui vous font préférer

1724. Paris à Vienne, revenez donc au plutôt retrouver votre ami. Engagez madame de *Bernières* à revenir à la Saint-Martin; vous retrouverez un nouveau chant d'*Henri IV*, que M. de *Maisons* trouve le plus beau de tous, une Mariamne toute changée, et quelques autres ouvrages qui vous attendent. Ma santé ne me permet pas d'aller à la Rivière, sans cela je serais assurément avec vous. Je vous gronderais bien sur l'ambassade de Vienne; mais plus je vous verrais, plus je serais charmé dans le fond de mon cœur de n'être point éloigné d'un ami comme vous.

LETTRE XX.

A M. THIRIOT.

MON amitié, moins prudente peut-être que vous ne dites, mais plus tendre que vous ne pensez, m'engagea, il y a plus de quinze jours, à vous proposer à M. de *Richelieu* pour secrétaire dans son ambassade. Je vous en écrivis sur le champ, et vous me répondites, avec assez de sécheresse, que vous n'étiez pas fait pour être domestique de grand seigneur. Sur cette réponse je ne songeai plus à vous faire une fortune si honteuse, et je ne m'occupai plus que du plaisir de vous voir à Paris, le peu de temps que j'y serai cette année. Je jetai en même-temps les yeux d'un autre côté pour le choix d'un secrétaire dans l'ambassade de M. le duc de *Richelieu*. Plusieurs personnes se sont présentées; l'abbé

Desfontaines

Desfontaines, l'abbé *Makarti* enviaient ce poste, nais ni l'un ni l'autre ne convenaient, pour des aisons qu'ils ont senties eux-mêmes. L'abbé *Desfontaines*, me présenta M. *Davou*, son ami, our cette place : il me répondit de sa probité. *Davou* me parut avoir de l'esprit. Je lui promis a place de la part de M. de *Richelieu* qui m'avait aissé la carte blanche, et je dis à M. de *Richelieu* que vous aviez trop de défiance de vous-même et rop peu de connaissances des affaires pour oser ous charger de cet emploi. Alors je vous écrivis ine assez longue lettre dans laquelle je voulais ne justifier auprès de vous de la proposition que ous aviez trouvée si ridicule, et dans laquelle e vous fesais sentir les avantages que vous mériez. Aujourd'hui je suis bien étonné de recevoir de vous une lettre par laquelle vous acceptez e que vous aviez refusé, et me reprochez de n'être mal expliqué. Je vais donc tâcher de n'expliquer mieux, et vous rendre un compte xact des fonctions de l'emploi que je voulais ottement vous donner, des espérances que vous pouvez avoir, et de mes démarches depuis otre dernière lettre. Il n'y a point de secrétaire l'ambassade en chef. M. l'ambassadeur n'a, pour aider dans son ministère, que l'abbé de *Saint-Remi*, qui est un bœuf, et sur lequel il ne ompte nullement ; un nommé *Guiri* qui n'est u'un valet ; et un nommé *Bussi* qui n'est qu'un etit garçon. Un homme d'esprit qui serait le uatrième secrétaire, aurait sans doute toute a confiance et tout le secret de l'ambassadeur.

1724. Si l'homme qu'on demande veut des appointemens, il en aura; s'il n'en veut point, il aura mieux, et il en sera plus considéré; s'il est habile et sage, il se rendra aisément le maître des affaires sous un ambassadeur jeune, amoureux de son plaisir, inappliqué, et qui se dégoûtera aisément d'un travail journalier. Pour peu que l'ambassadeur fasse un voyage à la cour de France, ce secrétaire restera surement chargé des affaires; en un mot, s'il plaît à l'ambassadeur, et s'il a du mérite, sa fortune est assurée.

Son pis aller sera d'avoir fait un voyage dans lequel il se sera instruit, et dont il reviendra avec de l'argent et de la considération. Voilà quel est le poste que je vous destinais, ne pouvant pas vous croire assez insensé pour refuser ce qui fait l'objet de l'ambition de tant de personnes, et ce que je prendrais pour moi de tout mon cœur.

La première de vos lettres qui m'apprit cet étrange refus, me donna une vraie douleur: la seconde dans laquelle vous me dites que vous êtes prêt d'accepter, m'a mis dans un embarras très-grand; car j'avais déjà proposé M. *Davou*. Voici de quelle manière je me suis conduit. J'ai détaché de votre lettre deux pages qui sont écrites avec beaucoup d'esprit; j'ai pris la liberté d'y rayer quelques lignes, et je les ai lues ce matin à M. le duc de *Richelieu* qui est venu chez moi: il a été charmé de votre style qui est net et simple, et encore plus de la défiance où vous êtes de vous-même, d'autant plus estimable qu'elle est moins fondée. J'ai saisi ce moment pour lui faire

sentir de quelle ressource et de quel agrément vous seriez pour lui à Vienne. Je lui ai inspiré un désir très-vif de vous avoir auprès de lui. Il m'a promis de vous considérer comme vous le méritez, et de faire votre fortune, bien sûr qu'il fera pour moi tout ce qu'il fera pour vous. Il est aussi dans la résolution de prendre M. *Davou*. Je ne sais si ce sera un rival ou un ami que vous aurez. Mandez-moi si vous le connaissez. Je voudrais bien que vous ne partageassiez avec personne la confiance que M. de *Richelieu* vous destine ; mais je voudrais bien aussi ne point manquer à ma parole.

Voilà l'état où sont les choses. Si vous pensez à vos intérêts autant que moi, si vous êtes sage, si vous sentez la conséquence de la situation où vous êtes, en un mot, si vous allez à Vienne, il faut revenir au plutôt à Paris, et vous mettre au fait des traités de paix. M. le duc de *Richelieu* m'a chargé de vous dire qu'il n'était pas plus instruit des affaires que vous, quand il fut nommé ambassadeur ; et je vous réponds qu'en un mois de temps vous en saurez plus que lui. Il est d'ailleurs très-important que vous soyez ici quand M. l'ambassadeur aura ses instructions, de peur que les communiquant à un autre, il ne s'accoutume à porter ailleurs la confiance que je veux qu'il vous donne toute entière. Tout dépend des commencemens. Il faut, outre cela, que vous mettiez ordre à vos affaires ; et si vos intérêts ne passaient pas toujours devant les miens, j'ajouterais que je veux passer quelque temps avec vous puisque je serai huit mois entiers sans vous voir.

1724 Je vous conseille ou de vendre le manuscrit de l'abbé de *Chaulieu*, ou d'abandonner ce projet. Vous savez que les petites affaires sont des victimes qu'il faut toujours sacrifier aux grandes vues.

Enfin, c'est à vous à vous décider. J'ai fait pour vous ce que je ferais pour mon frère, pour mon fils, pour moi-même. Vous m'êtes aussi cher que tout cela. Le chemin de la fortune vous est ouvert; votre pis aller sera de revenir partager mon appartement, ma fortune et mon cœur.

Tout vous est bien clairement expliqué; c'est à vous à prendre votre parti. Voilà le dernier mot que je vous en dirai.

LETTRE XXI.

A M. THIRIOT.

A la Rivière-Bourdet.

Vous m'avez causé un peu d'embarras par vos irrésolutions (5). Vous m'avez fait donner deux ou trois paroles différentes à M. de *Richelieu* qui a cru que je l'ai voulu jouer. Je vous pardonne tout cela de bon cœur, puisque vous demeurez avec nous. Je fesais trop de violence à mes sentimens, lorsque je voulais m'arracher de vous pour faire votre fortune. Votre bonheur m'aurait

(5) M. de *Voltaire* ayant proposé à M. *Thiriot* la place de secrétaire d'ambassade de M. le duc de *Richelieu*, M. *Thiriot* la refusa d'abord, puis l'accepta, et enfin la refusa tout-à-fait pour ne pas se séparer de M. de *Voltaire*.

ioûté le mien, mais je m'y étais résolu malgré noi, parce que je penserai toute ma vie qu'il aut s'oublier soi-même pour songer aux intérêts le ses amis. Si le même principe d'amitié qui ne forçait à vous faire aller à Vienne, vous mpêche d'y aller, et si avec cela vous êtes ontent de votre destinée, je suis assez heureux t je n'ai plus rien à désirer que de la santé. On ne fait espérer qu'après l'anniversaire de ma etite vérole, je me porterai bien; mais en ttendant, je suis plus mal que je n'ai jamais té. Il m'est impossible de sortir de Paris dans état où je suis. Je passe ma vie dans mon petit ppartement; j'y suis presque toujours seul, j'y doucis mes maux par un travail qui m'amuse sans ne fatiguer, et par la patience avec laquelle je ouffre. Je fis l'effort, ces jours passés, d'aller à a comédie du passé, du présent et de l'avenir, 'est *le Grand* qui en est l'auteur. Cela ne vaut as le diable; mais cela réussira, parce qu'il y a es danses et de petits enfans. Jamais la comédie 'a été si à la mode. Le public se divertit autant e la petite troupe qui est restée à Paris, que le oi s'ennuie de la grande qui est à Fontainebleau.

Dites un peu à madame de *Bernières* qu'elle evrait bien m'écrire. Je sais qu'on peut se lasser la fin d'avoir un ami comme moi qu'il faut tou-urs consoler. On se dégoûte insensiblement des alheureux. Je ne serai donc point surpris, quand, la longue, l'amitié de madame de *Bernières* affaiblira pour moi; mais dites-lui que je lui is plus attaché qu'un homme plus sain que

1724. moi ne le peutêtre, et que je lui promets pour cet hiver de la ſanté et de la gaieté.

Il n'y a nulles nouvelles ici; mais à la Saint-Martin, je crois qu'on ſaura de mes nouvelles dans Paris.

LETTRE XXII.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

Octobre.

Vous allez probablement achever votre automne ſans *Thiriot* et ſans moi. Voilà comme une maudite deſtinée dérange les ſociétés les plus heureuſes. Ce n'eſt pas aſſez que je ſois éloigné de vous, il faut encore que je vous enlève mon ſubſtitut. Il ne tiendrait qu'à vous de revenir à la Saint-Martin, mais vos vergers vous font aiſément oublier une créature auſſi chétive que moi; et quand on a des arbres à planter, on ne ſe ſoucie guère d'un ami languiſſant.

Je ſuis très-fâché que vous vous accoutumiez à vous paſſer de moi; je voudrais du moins être votre gazetier dans ce pays-ci, afin de ne vous être pas tout-à-fait inutile; mais malheureuſement j'ai renoncé au monde, comme vous avez renoncé à moi. Tout ce que je ſais, c'eſt que *Dufreſny* eſt mort, et que madame de *Mimeure* s'eſt fait couper le ſein. *Dufreſny* eſt mort comme un poltron, et a ſacrifié à DIEU cinq ou ſix comédies nouvelles, toutes propres à faire bâiller

1724.

;s faints du paradis. Madame de *Mimeure* a
)u tenu l'opération avec un courage d'amazone ;
; n'ai pu m'empêcher de l'aller voir dans cette
ruelle occafion. Je crois qu'elle en reviendra,
ar elle n'eft en rien changée : fon humeur eft
)ute la même. Je pourrai par la même raifon
;venir auffi de ma maladie, car je vous jure que
; ne fuis point changé pour vous, et que vous
tes la feule perfonne pour qui je veuille vivre.

LETTRE XXIII.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES,

A la Rivière, près de Rouen.

De Paris, octobre.

JE viens de recevoir votre lettre dans le temps
ue je me plaignais à *Thiriot* de votre filence. Il
ıut que vous aimiez bien à faire des reproches
our me gronder d'avoir été rendre une vifite à
ne pauvre mourante qui m'en avait fait prier par
;s parens. Vous êtes une mauvaife chrétienne
e ne pas vouloir que les gens fe raccommodent à
agonie. Je vous affure qu'*Etéocle* aurait été voir
'olinice fi on lui avait fait l'opération du cancer.
'ette démarche très-chrétienne ne m'engagera
oint à revivre avec madame de *Mimeure* ; ce
'eft qu'un petit devoir dont je me fuis acquitté
n paffant. Vous prenez encore bien mal votre
;mps pour vous plaindre de mes longues abfen-
es. Si vous faviez l'état où je fuis, affurément

ce ferait moi que vous plaindriez. Je ne fui
1724. Paris que parce que je ne fuis pas en état de
faire tranfporter chez vous à votre campagne.
paffe ma vie dans des fouffrances continuelles,
n'ai ici aucune commodité. Je n'efpère pas mê
la fin de mes maux, et je n'envifage pour le re
de ma vie qu'un tiffu de douleurs qui ne f
adouci que par ma patience à les fupporter,
par votre amitié qui en diminuera toujours l'an
tume. Sans cette amitié que vous m'avez toujo
témoignée, je ne ferais pas à préfent dans vo
maifon; j'aurais renoncé à vous comme à tou
monde, et j'aurais été enfermer les chagrins d
je fuis accablé dans une retraite, qui eft la fe
chofe qui convienne aux malheureux; mais j
été retenu par mon tendre attachement pour vo
J'ai toujours éprouvé que c'eft dans le temps
j'ai fouffert le plus que vous m'avez marqué p
de bonté, et j'ai ofé croire que vous ne vo
lafferiez pas de mes malheurs. Il n'y a perfo
qui ne foit fatigué à la longue du commerce d'
malade. Je fuis bien honteux de n'avoir à vo
offrir que des jours fi triftes, et de n'appo
dans votre fociété que de la douleur et de l'a
tement; mais je vous eftime affez pour ne v
point fuir dans un pareil état, et je compte pa
avec vous le refte de ma vie, parce que
m'imagine que vous aurez la générofité de m
mer avec un mauvais eftomac et un efprit ab
par la maladie, comme fi j'avais encore le do
digérer et de penfer. Je fuis charmé que *Thi*
nous donne la préférence fur l'ambaffade; je
qu

que fon amitié et fon commerce me font néceffaires : c'était avec bien de la douleur que je me féparais de lui ; cependant je ferais très-affligé s'il avait manqué fa fortune. Tout le monde le blâme ici de fon refus ; pour moi je l'en aime davantage, mais j'ai toujours quelques remords de ce qu'il a négligé à ce point fes intérêts. 1724.

Vous favez que M. de *Morville* eft chevalier de la toifon. Il y avait long-temps que le roi d'Efpagne lui avait promis cette faveur. Je viens d'être témoin d'une fortune plus fingulière, quoique dans un genre fort différent. La petite *Livri*, qui avait cinq billets à la loterie des Indes, vient de gagner trois lots qui valent dix-mille livres de rente ; ce qui la rend plus heureufe que tous les chevaliers de la toifon.

La petite *le Couvreur* réuffit à Fontainebleau comme à Paris. Elle fe fouvient de vous dans fa gloire, et me prie de vous affurer de fes refpects. Adieu, je n'ai plus la force d'écrire.

LETTRE XXIV.

A MADAME LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

Me voici donc prifonnier dans le camp ennemi, faute d'avoir de-quoi payer ma rançon pour aller à la Rivière, que j'avais appelée ma patrie. En vérité, je ne m'attendais pas que jamais votre amitié pût fouffrir que l'on mît de pareilles conditions dans le commerce. J'arrive de Maifons 1725.

1725. où j'ai enfin la hardiesse de retourner. Je com
de là aller à la Rivière, et passer le moi
juillet avec vous. Je me fesais un plaisir d'
jouir auprès de vous de la santé qui m'est e
rendue. Vous ne m'avez vu que malade et
guissant. J'étais honteux de ne vous avoir do
jusqu'à présent que des jours si tristes, et je
hâtais de vous aller offrir les prémices de
santé. J'ai retrouvé ma gaieté, et je vous l
portais; vous l'auriez augmentée encore. Je
figurais que j'allais passer des journées délicieu
M. de *Bernières* même pourrait bien ne pas v
à la Rivière sitôt. En vérité je suis plus fait p
vivre avec vous que lui, et sur-tout à la campag
mais la fortune arrange les choses tout de trav
Je ne veux pourtant pas que notre amitié dépe
d'elle : pour moi il me semble que je vous aim
de tout mon cœur, malgré toutes les gueni
qui nous séparent, et malgré vous-même. J'
prends, en arrivant à Paris, que d'*Entrag*
vient de s'enfuir en Hollande; c'est une a
bien singulière et qui fait bien du bruit. On p
de madame de *Prie*, de traitans, de quatc
cents mille francs, de signatures; mais on p
tend qu'on va le faire revenir pour tenir le biri
La reine d'Espagne et madame de *Beaujolais* a
vèrent avant-hier. La reine d'Espagne vit à V
cennes à l'espagnole, et madame de *Beaujo*
vivra au palais royal à la française, et peut-ê
à la d'*Orléans*. Les dames du palais partent le i
voilà les nouvelles publiques. Les particuliè
sont que madame d'*Egmont* partage avec madа

de *Prie* les faveurs du premier ministre, sans partager le ministère. On dit aussi que vous n'avez plus d'amitié pour moi, mais je n'en crois rien. Je me soucie très-peu du reste. Je vous aime de tout mon cœur, et vous prie instamment de m'écrire souvent. Mandez-moi si vous vous portez bien, si la boule de fer vous fait digérer, si vous devenez bien savante ; pour moi j'ai presque fini mon poëme, j'ai achevé la comédie de l'Indiscret, je n'ai plus d'autre affaire que celle de mon plaisir, et par conséquent, je serais à la Rivière si vous étiez encore pour moi ce que vous avez été.

LETTRE XXV.

A M. THIRIOT.

Chez madame de Bernières, à la Rivière-Bourdet, à Rouen.

Paris, 25 juin.

J'ai toujours bien de l'amitié pour vous, grande aversion pour les tracasseries, et beaucoup d'envie d'aller jouir de la tranquillité chez madame de *Bernières* ; mais je n'y veux aller qu'en cas que je sois sûr d'être un peu désiré. Je ferais mille lieues pour aller la voir, si elle a toujours la même amitié pour moi ; mais je ne ferais pas une stade si son amitié est diminuée d'un grain. Je devine que le chevalier *Desalleurs* est à la Rivière, et que vous y passez une vie bien douce. Je ne sais si M. de *Bernières* se dispose à partir : il n'en-

1725. tend pas parler de moi, ni moi de lui. Nous ne nous rencontrons pas plus que s'il demeurait au marais, et moi aux incurables. Je saurai probablement de ses nouvelles par madame de *Bernières*. Mandez-moi comment elle se porte, si elle est bien gourmande, si *Silva* lui a envoyé son ordonnance, si elle est bien enchantée du chevalier *Desalleurs*, si ledit chevalier, toujours bien sain, bien dormant et bien..... se dit toujours malade; enfin, si on veut me souffrir dans l'hermitage. Je ne sais aucune nouvelle, ni ne m'en soucie; j'attends des vôtres et vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE XXVI.

A MADAME LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A Paris, à la comédie, ce 20 auguste.

DEPUIS un mois entier, je suis entouré de procureurs, de charlatans, d'imprimeurs et de comédiens. J'ai voulu tous les jours vous écrire, et n'en ai pas encore trouvé le moment. Je me réfugie actuellement dans une loge de comédienne pour me livrer au plaisir de m'entretenir avec vous, pendant qu'on joue Mariamne, et l'indiscret pour la seconde fois. Cette petite pièce fut représentée avant-hier samedi avec assez de succès; mais il me parut que les loges étaient encore plus contentes que le parterre. *Dancourt* et *le Grand* ont accoutumé le parterre au bas-comique, et aux grossièretés, et insensiblement le public s'est formé le préjugé que de petites pièces en un

acte doivent être des farces pleines d'ordures, et non pas des comédies nobles où les meurs soient respectées. Le peuple n'est pas content quand on ne fait rire que l'esprit : il faut le faire rire tout haut, et il est difficile de le réduire à aimer mieux des plaisanteries fines que des équivoques fades, et à préférer Versailles à la rue Saint-Denis. Mariamne est enfin imprimée de ma façon, après trois éditions subreptices qui en ont paru coup sur coup.

Au reste, ne croyez pas que je me borne dans Paris à faire jouer des tragédies et des comédies. Je sers DIEU et le diable tout à la fois assez passablement. J'ai dans le monde un petit vernis de dévotion que le miracle du faubourg Saint-Antoine m'a donné. La femme au miracle est venue ce matin dans ma chambre. Voyez-vous quel honneur je fais à votre maison, et en quelle odeur de sainteté nous allons être ? M. le cardinal de *Noailles* a fait un beau mandement à l'occasion du miracle, et pour comble ou d'honneur ou de ridicule, je suis cité dans ce mandement. On m'a invité en cérémonie à assister au *Te Deum* qui sera chanté à Notre-Dame en actions de grâce de la guérison de madame *la Fosse*. M. l'abbé *Couet*, grand-vicaire de son éminence, m'a envoyé aujourd'hui le mandement. Je lui ai envoyé une Mariamne avec ces petits vers-ci :

> Vous m'envoyez un mandement,
> Recevez une tragédie,
> Afin que mutuellement
> Nous nous donnions la comédie.

1725. Ah, ma chère présidente, qu'avec tout cela je suis quelquefois de mauvaise humeur de me trouver seul dans ma chambre, et de sentir que vous êtes à trente lieues de moi! Vous devez être dans le pays de Cocagne. M. l'abbé d'*Amfreville*, avec son ventre de prélat et son visage de chérubin, ne ressemble pas mal au roi de Cocagne. Je m'imagine que vous faites des soupers charmans, que l'imagination vive et féconde de madame *du Deffant* et celle de M. l'abbé d'*Amfreville* en donnent à notre ami *Thiriot*, et qu'enfin tous vos momens sont délicieux. M. le chevalier *Desalleurs* est-il encore avec vous? Il m'avait dit qu'il y resterait tant qu'il y trouverait du plaisir: je juge qu'il y demeurera long-temps.

Adieu, je pars incessamment pour Fontainebleau; conservez-moi toujours bien de l'amitié. Adieu, adieu.

LETTRE XXVII.

A MADAME LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A Versailles, septembre.

HIER, à dix heures et demie le roi déclara qu'il épousait la princesse de Pologne, et en parut très-content. Il donna son pied à baiser à M. d'*Epernon*, et son cu à M. de *Maurepas*, et reçut les complimens de toute sa cour qu'il mouille tous les jours à la chasse par la pluie la plus horrible. Il va partir dans le moment pour Ram-

bouillet, et épousera mademoiselle *Leczinska* à Chantilly. Tout le monde fait ici sa cour à madame de *Bezeval* qui est un peu parente de la reine. Cette dame, qui a de l'esprit, reçoit avec beaucoup de modestie les marques de bassesse qu'on lui donne. Je la vis hier chez M. le maréchal de *Villars*. On lui demanda à quel degré elle était parente de la reine; elle répondit que les reines n'avaient point de parens. Les noces de *Louis XV* font tort au pauvre *Voltaire*. On ne parle de payer aucune pension, ni même de les conserver; mais en récompense on va créer un nouvel impôt pour avoir de quoi acheter des dentelles et des étoffes pour la demoiselle *Leczinska*. Ceci ressemble au mariage du soleil qui fesait murmurer les grenouilles. Il n'y a que trois jours que je suis à Versailles, et je voudrais déjà en être dehors. La Rivière-Bourdet me plaira plus que Trianon et Marly, et je ne veux dorénavant d'autre cour que la vôtre. Mandez-moi des nouvelles de votre santé. Digérez-vous bien? allez-vous souvent aux spectacles? avez-vous fait dire à *Dufrêne* et à la *le Couvreur* de jouer Mariamne? l'abbé *Desfontaines* est-il en liberté? *Thiriot* est-il toujours bien semillant? Conservez-moi votre amitié dont je fais plus de cas que d'une pension et de ceux qui la donnent.

1725.

1725.

LETTRE XXVIII.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A Fontainebleau, ce vendredi 7 feptembre.

PENDANT que *Louis XV* et *Marie-Sophie-Félicité* de Pologne font avec toute la cour à la comédie italienne, moi qui n'aime point du tout ces pantalons étrangers et qui vous aime de tout mon cœur, je me renferme dans ma chambre pour vous mander les baliverñes de ce pays-ci que vous avez peut-être quelque curiofité d'apprendre. 1°. M. de *la Vrillière* vient de mourir cette nuit à Fontainebleau, et M. le maréchal de *Grammont* eft mort à Paris à la même heure. Ils ont affurément pris bien mal leur temps tous deux; car au milieu de tout le tintamarre du mariage du roi, leurs morts ne feront pas le moindre petit bruit.

Ces jours paffés le carroffe de M. le prince de *Conti* renverfa en paffant le pauvre *Martinot*, horloger du roi, qui fut écrafé fous les roues, et mourut fur le champ. On ne prendra pas plus garde à la mort de meffieurs de *la Vrillière* et de *Grammont* qu'à celle de *Martinot*, à moins que quelqu'un n'ofe demander, malgré les furvivances, la place de fecrétaire d'Etat et celle de colonel des gardes. Cependant on fait tout ce qu'on peut ici pour réjouir la reine.

Le roi s'y prend très-bien pour cela. Il s'eft vanté de lui avoir donné fept facremens pour la

première nuit, mais je n'en crois rien du tout. Les rois trompent toujours leurs peuples. La reine fait très bonne mine, quoique sa mine ne soit point du tout jolie. Tout le monde est enchanté ici de sa vertu et de sa politesse. La première chose qu'elle a faite, a été de distribuer aux princesses et aux dames du palais toutes les bagatelles magnifiques qu'on appelle sa corbeille : cela consistait en bijoux de toute espèce, hors des diamans. Quand elle vit la cassette où tout cela était arrangé : Voilà, dit-elle, la première fois de ma vie que j'ai pu faire des présens. Elle avait un peu de rouge le jour du mariage, autant qu'il en faut pour ne pas paraître pâle. Elle s'évanouit un petit instant dans la chapelle, mais seulement pour la forme. Il y eut le même jour comédie. J'avais préparé un petit divertissement que M. de *Mortemart* ne voulut point faire exécuter. On donna à la place Amphitryon et le Médecin malgré lui; ce qui ne parut pas trop convenable. Après le souper, il y eut un feu d'artifice avec beaucoup de fusées et très peu d'invention et de variété, après quoi le roi alla se préparer à faire un dauphin. Au reste, c'est ici un bruit, un fracas, une presse, un tumulte épouvantable. Je me garderai bien, dans ces premiers jours de confusion, de me faire présenter à la reine; j'attendrai que la foule soit écoulée et que sa Majesté soit un peu revenue de l'étourdissement que tout ce sabbat doit lui causer; alors je tâcherai de faire jouer Oedipe et Mariamne devant elle; je lui dédierai l'un et l'autre : elle m'a déjà fait dire qu'elle ferait bien

1725.

1725. aiſe que je priſſe cette liberté. Le roi et la reine de Pologne, car nous ne connaiſſons plus ici le roi *Auguſte*, m'ont fait demander le poëme d'*Henri IV*, dont la reine a déjà entendu parler avec quelque éloge; mais il ne faut ici ſe preſſer ſur rien. La reine va être fatiguée inceſſamment des harangues des compagnies ſouveraines; ce ſerait trop que de la proſe et des vers en même temps. J'aime mieux que ſa Majeſté ſoit ennuyée par le parlement et par la chambre des comptes que par moi.

Vous qui êtes reine à la Rivière, mandez-moi, je vous en prie, ſi vous êtes toujours bien contente dans votre royaume. Je vous aſſure que je préfère bien dans mon cœur votre cour à celle-ci, ſur-tout depuis qu'elle eſt ornée de madame *du Deffant* et de M. l'abbé d'*Amfreville*. Je vous aime tendrement et vous embraſſe mille fois. Adieu.

LETTRE XXIX.

A MADAME LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A Fontainebleau, 13 novembre.

LA reine vient de me donner ſur ſa caſſette une penſion de quinze cents livres que je ne demandais pas: c'eſt un acheminement pour obtenir les choſes que je demande. Je ſuis très-bien avec le ſecond premier miniſtre, M. *Duverney*. Je compte ſur l'amitié de madame de *Prie*. Je ne

me plains plus de la vie de la cour ; je commence à avoir des espérances raisonnables d'y pouvoir être quelquefois utile à mes amis ; mais si vous êtes encore gourmande, et si vous avez encore vos maux d'estomac et vos maux d'yeux, je suis bien loin de me trouver un homme heureux. S'il est vrai que vous restiez à votre campagne jusqu'à la fin de décembre, ayez la bonté de m'en assurer et de ne pas donner toutes les chambres de la Rivière. Les agrémens que l'on peut avoir dans le pays de la cour, ne valent pas les plaisirs de l'amitié ; et la Rivière, à tous égards, me sera toujours plus chère que Fontainebleau. Permettez-moi d'adresser ici un petit mot à notre ami *Thiriot*.

1725.

Ne croyez pas, mon cher *Thiriot*, que je sois aussi dégoûté d'*Henri IV* que vous le paraissez de Mariamne. Je viens de mettre en vers, dans le moment, feu M. le duc d'*Orléans* et son systême avec *Law*. Voyez si tout cela vous paraît bien dans son cadre, et si notre sixième chant n'en sera point déparé. Songez qu'il m'a fallu parler noblement de cet excès d'extravagance, et blâmer M. le duc d'*Orléans* sans que mes vers eussent l'air de satire.

Je dis en parlant de ce prince :

. . . .

D'un sujet et d'un maître il a tous les talens ;
Malheureux toutefois dans le cours de sa vie
D'avoir reçu du ciel un si vaste génie.
Philippe, garde-toi des prodiges pompeux
Qu'on offre à ton esprit trop plein du merveilleux.

1725.

Un écossais arrive et promet l'abondance,
Il parle, il fait changer la face de la France.
Des trésors inconnus se forment sous ses mains :
L'or devient méprisable aux avides humains.
Le pauvre qui s'endort au sein de l'indigence
Des rois à son réveil égale l'opulence.
Le riche en un moment voit fuir devant ses yeux
Tous les biens qu'en naissant il eut de ses aïeux.
Qui pourra dissiper ces funestes prestiges, etc.

Je crois que l'on ne pouvait pas parler plus modérément du système, mais je ne sais si j'en ai parlé assez poétiquement ; nous en raisonnerons, à ce que j'espère, à la Rivière. La cour m'a peut-être ôté un peu de feu poétique. Je viendrai le reprendre avec vous. Soyez toujours moins en peine de mon cœur que de mon esprit. Je cesserai plutôt d'être poëte que d'être l'ami de *Thiriot*.

Et vous, mon cher abbé *Desfontaines*, j'ai bien parlé de vous à M. de *Fréjus* ; mais je sais par mon expérience que les premières impressions sont difficiles à effacer. Je n'ai point encore vu votre dernier journal. Je vous suis presque également obligé pour Mariamne et pour le héros de *Gratien*. Je suis fâché que vous soyez brouillé avec les révérends pères ; mais puisque vous l'êtes, il n'est pas mal de s'en faire craindre. Peut-être voudront-ils vous apaiser, et vous feront-ils avoir un bénéfice par le premier traité de paix qu'ils feront avec vous. Je ne sais aucune nouvelle de M. l'abbé *Bignon*. Je serais bien fâché de sa maladie, s'il vous avait fait du bien.

Le pauvre *Saint-Didier* est venu à Fontainebleau

avec Clovis, et tous deux ont été bien bafoués. Il sollicita M. de *Mortemart*, et l'importuna pour avoir une pension. M. de *Mortemart* lui répondit que quand on fesait des vers, il les fallait faire comme moi. Je suis fâché de la réponse. *Saint-Didier* ne me pardonnera point cette injustice de M. de *Mortemart*. Il y a ici des injustices plus véritables qui me font saigner le cœur. Je ne peux pas m'accoutumer à voir l'abbé *Raguet* dans l'opulence et dans la faveur, tandis que vous êtes négligé. Cependant n'aimez-vous pas encore mieux être l'abbé *Desfontaines* que l'abbé *Raguet* ?

1725.

Je présente mes respects au maître de la maison, à M. l'abbé d'*Amfreville*, à *tutti quanti* qui ont le bonheur d'être à la Rivière.

Buvez tous à ma santé : et vous, Madame la Présidente, soyez bien sobre, je vous en prie.

LETTRE XXX.

A M. THIRIOT.

Le 12 d'auguste.

J'AI reçu bien tard, mon cher *Thiriot*, une lettre de vous, du 11 du mois de mai dernier. Vous m'avez vu bien malheureux à Paris. La même destinée m'a poursuivi par-tout. Si le caractère des héros de mon poëme est aussi bien soutenu que celui de ma mauvaise fortune, mon poëme assurément réussira mieux que moi. Vous me donnez par votre lettre des assurances si touchantes de votre amitié, qu'il est juste que j'y réponde par de la

1726.

1726. confiance. Je vous avouerai donc, mon cher *Thiriot*, que j'ai fait un petit voyage à Paris, depuis peu. Puisque je ne vous y ai point vu, vous jugerez aisément que je n'ai vu personne. Je ne cherchais qu'un seul homme que l'instinct de sa poltronnerie a caché de moi (*), comme s'il avait deviné que je fusse à sa piste. Enfin, la crainte d'être découvert m'a fait partir plus précipitamment que je n'étais venu. Voilà qui est fait, mon cher *Thiriot*; il y a grande apparence que je ne vous reverrai plus de ma vie. Je suis encore très-incertain si je me retirerai à Londres. Je sais que c'est un pays où les arts sont tous honorés et récompensés, où il y a de la différence entre les conditions; mais point d'autre entre les hommes que celle du mérite. C'est un pays où on pense librement et noblement, sans être retenu par aucune crainte servile. Si je suivais mon inclination, ce serait là que je me fixerais, dans l'idée seulement d'apprendre à penser. Mais je ne sais si ma petite fortune, très-dérangée par tant de voyages, ma mauvaise santé, plus altérée que jamais, et mon goût pour la plus profonde retraite, me permettront d'aller me jeter au travers du tintamarre de White-hall et de Londres. Je suis très-bien recommandé en ce pays-là, et on m'y attend avec assez de bonté; mais je ne puis pas vous répondre que je fasse le voyage. Je n'ai plus que deux choses à faire dans ma vie l'une de la hasarder avec honneur dès que je le pourrai, et l'autre de la finir dans l'obscurité

(*) Le chevalier de *Rohan*.

d'une retraite qui convient à ma façon de penser, à mes malheurs et à la connaissance que j'ai des hommes.

1726.

J'abandonne de bon cœur mes pensions du roi et de la reine, le seul regret que j'ai est de n'avoir pu réussir à vous le faire partager. Ce serait une consolation pour moi dans ma solitude de penser que j'aurais pu, une fois en ma vie, vous être de quelque utilité; mais je suis destiné à être malheureux de toutes façons. Le plus grand plaisir qu'un honnête homme puisse ressentir, celui de faire plaisir à ses amis, m'est refusé.

Je ne sais comment madame de *Bernières* pense à mon égard.

Prendrait-elle le soin de rassurer mon cœur
Contre la défiance attachée au malheur?

Je respecterai toute ma vie l'amitié qu'elle a eue pour moi, et je conserverai celle que j'ai pour elle. Je lui souhaite une meilleure santé, une fortune rangée, bien du plaisir, et des amis comme vous. Parlez-lui quelquefois de moi. Si j'ai encore quelques amis qui prononcent mon nom devant vous, parlez de moi sobrement avec eux, et entretenez le souvenir qu'ils veulent bien me conserver.

Pour vous, écrivez-moi quelquefois, sans examiner si je fais exactement réponse. Comptez sur mon cœur plus que sur mes lettres.

Adieu, mon cher *Thiriot*; aimez-moi malgré l'absence et la mauvaise fortune.

1726.

LETTRE XXXI.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A Londres, 16 octobre.

Je n'ai reçu qu'hier, Madame, votre lettre du 3 de feptembre dernier. Les maux viennent bien vîte, et les confolations bien tard. C'en eft une pour moi très-touchante que votre fouvenir : la profonde folitude où je fuis retiré ne m'a pas permis de la recevoir plutôt. Je viens à Londres pour un moment ; je profite de cet inftant pour avoir le plaifir de vous écrire, et je m'en retourne fur le champ dans ma retraite.

Je vous fouhaite du fond de ma tanière une vie heureufe et tranquille, des affaires en bon ordre, un petit nombre d'amis, de la fanté, et un profond mépris pour ce qu'on appelle vanité. Je vous pardonne d'avoir été à l'opéra avec le chevalier de *Rohan*, pourvu que vous en ayez fenti quelque confufion.

Réjouiffez-vous le plus que vous pourrez à la campagne et à la ville. Souvenez-vous quelquefois de moi avec vos amis, et mettez la conftance dans l'amitié au nombre de vos vertus. Peut-être que ma deftinée me rapprochera un jour de vous. Laiffez-moi efpérer que l'abfence ne m'aura point entièrement effacé dans votre idée, et que je pourrai retrouver dans votre cœur une pitié pour mes malheurs, qui du moins reffemblera à l'amitié.

La

La plupart des femmes ne connaissent que les passions ou l'indolence, mais je crois vous connaître assez pour espérer de vous de l'amitié.

1726.

Je pourrai bien revenir à Londres incessamment, et m'y fixer. Je ne l'ai encore vu qu'en passant. Si à mon arrivée j'y trouve une lettre de vous, je m'imagine que j'y passerai l'hiver avec plaisir, si pourtant ce mot de plaisir est fait pour être prononcé par un malheureux comme moi. C'était à ma sœur à vivre, et à *moi* à mourir; c'est une méprise de la destinée. Je suis douloureusement affligé de sa perte: vous connaissez mon cœur, vous savez que j'avais de l'amitié pour elle. Je croyais bien que ce serait elle qui porterait le deuil de moi. Hélas! Madame, je suis plus mort qu'elle pour le monde, et peut-être pour vous. Ressouvenez-vous du moins que j'ai vécu avec vous. Oubliez tout de moi, hors les momens où vous m'avez assuré que vous me conserveriez toujours de l'amitié. Mettez ceux où j'ai pu vous mécontenter au nombre de mes malheurs, et aimez-moi par générosité, si vous ne pouvez plus m'aimer par goût.

Mon adresse chez milord *Bolingbroke*, à Londres.

LETTRE XXXII.

A M. ***. (7)

. . . .

1727. Dans ce pays-ci comme ailleurs il y a beaucoup de cette folie humaine qui confifte en contradictions. Je comprends dans ce mot les ufages reçus tout contraires à des lois qu'on révère. Il femble que, chez la plupart des peuples, les lois foient précifément comme ces meubles antiques et précieux que l'on conferve avec foin, mais dont il y aurait du ridicule à fe fervir.

Il n'y a, je crois, nul pays au monde où l'on trouve tant de contradictions qu'en France. Ailleurs les rangs font réglés, et il n'y a point de place honorable fans des fonctions qui lui foient attachées. Mais en France un duc et pair ne fait pas feulement la place qu'il a dans le parlement. Le préfident eft méprifé à la cour, précifément parce qu'il poffède une charge qui fait fa grandeur à la ville. Un évêque prêche l'humilité (fi tant eft qu'il prêche), mais il vous refufe fa porte fi vous ne l'appelez pas *Monfeigneur*. Un Maréchal de France, qui commande cent mille hommes, et qui a peut-être autant de vanité que l'évêque, fe contente du titre de *Monfieur*. Le chancelier n'a pas l'honneur de manger avec le roi, mais il précède tous les pairs du royaume.

(7) Ce fragment femble avoir fait partie d'une lettre écrite d'Angleterre.

Le roi donne des gages aux comédiens, et le curé les excommunie. Le magiſtrat de la police a grand ſoin d'encourager le peuple à célébrer le carnaval; à peine a-t-il ordonné les réjouiſſances qu'on fait des prières publiques, et toutes les religieuſes ſe donnent le fouet pour en demander pardon à DIEU. Il eſt défendu aux bouchers de vendre de la viande les jours maigres, les rôtiſſeurs en vendent tant qu'ils veulent. On peut acheter des eſtampes, le dimanche, mais non des tableaux. Les jours de la Vierge on n'a point de ſpectacles, on les repréſente tous les dimanches.

1727.

On lit dévotement à l'égliſe les chapitres de *Salomon*, où il dit formellement que l'ame eſt mortelle, et qu'il n'y a rien de bon que de boire et de ſe réjouir.

On fait brûler *Vanini*, et on traduit *Lucrèce* pour monſieur le dauphin, et on fait apprendre par cœur aux écoliers, *formoſum paſtor Corydon, etc.* On ſe moque du polythéiſme, et on admet le trithéiſme et les ſaints.

En Angleterre les ducs ſont appelés *princes.* La communion anglicane eſt oppoſée au gouvernement qui la tolère; la liberté, et les matelots enrôlés par force; défenſe d'injurier perſonne, mais permis de mettre la première lettre du nom, etc.

LETTRE XXXIII.

A M. THIRIOT.

A Londres, 4 auguste.

1728.

VOICI qui vous surprendra, mon cher *Thiriot*, c'est une lettre en français. Il me paraît que vous n'aimez pas assez la langue anglaise pour que je continue mon chiffre avec vous. Recevez donc en langue vulgaire les tendres assurances de ma constante amitié. Je suis bien aise d'ailleurs de vous dire intelligiblement que si on a fait en France des recherches de la Henriade chez les libraires, ce n'a été qu'à ma sollicitation. J'écrivis, il y a quelque temps, à M. le garde des sceaux et à M. le lieutenant de Police de Paris, pour les supplier de supprimer les éditions étrangères de mon livre, et sur tout celle où l'on trouverait cette misérable critique dont vous me parlez dans vos lettres. L'auteur est un réfugié connu à Londres, et qui ne se cache point de l'avoir écrite. Il n'y a que Paris au monde où l'on puisse me soupçonner de cette guenille; mais *odi profanum vulgus*, *et arceo*; et les sots jugemens et les folles opinions du vulgaire ne rendront point malheureux un homme qui a appris a supporter des malheurs réels; et qui méprise les grands peut bien mépriser les sots. Je suis dans la résolution de faire incessamment une édition correcte du poëme auquel je travaille toujours dans ma retraite. J'aurais voulu, mon cher *Thiriot*, que vous eussiez pu vous en charger pour votre avantage et pour mon

honneur. Je joindrai à cette édition un Essai sur la poésie épique qui ne sera point la traduction d'un embryon anglais mal formé, mais un ouvrage complet et très-curieux pour ceux qui, quoique nés en France, veulent avoir une idée du goût des autres nations. Vous me mandez que des dévots, gens de mauvaise foi ou de très-peu de sens, ont trouvé à redire que j'aye osé, dans un poëme qui n'est point un colifichet de roman, peindre DIEU comme un être plein de bonté et indulgent aux sottises de l'espèce humaine. Ces faquins-là feront tant qu'il leur plaira de DIEU un tyran; je ne le regarderai pas moins comme aussi bon et aussi sage que ces messieurs sont sots et méchans.

Je me flatte que vous êtes pour le présent avec votre frère. Je ne crois pas que vous suiviez le commerce comme lui; mais si vous le pouviez faire, j'en serais fort aise; car il vaut mieux être maître d'une boutique, que dépendant dans une grande maison. Instruisez-moi un peu de l'état de vos affaires, et écrivez-moi, je vous en prie, plus souvent que je ne vous écris. Je vis dans une retraite dont je n'ai rien à vous mander, au lieu que vous êtes dans Paris où vous voyez tous les jours des folies nouvelles qui peuvent encore réjouir votre pauvre ami, assez malheureux pour n'en plus faire.

Je voudrais bien savoir où est madame de *Bernières*, et ce que fait le chevalier anglais *Desalleurs*: mais sur-tout parlez-moi de vous, à qui je m'intéresserai toute ma vie avec toute la

1728. tendresse d'un homme qui ne trouve rien au monde de si doux que de vous aimer.

LETTRE XXXIV.

A M. DE FORMONT.

Ce jeudi. . . . .

1730. Je serais un homme bien ingrat, Monsieur, si en arrivant à Paris je ne commençais pas par vous remercier de toutes vos bontés. Je regarde *mon* voyage de Rouen comme un des plus heureux événemens de ma vie. Quand nos éditions se noieraient en chemin, quand Eriphyle et Jules-César seraient sifflés, j'aurais bien de quoi me dédommager puisque je vous ai connu. Il ne me reste plus à présent d'autre envie que de revenir vous voir. Le séjour de Paris commence à m'épouvanter. On ne pense point au milieu du tintamarre de cette maudite ville.

Carmina secessum scribentis et otia quærunt.

Je commençais un peu à philosopher avec vous, mais je ne sais si j'aurai pris une assez bonne dose de philosophie pour résister au train de Paris. Puisque vous n'avez plus soin de moi, ayez donc la bonté de donner à *Henri IV* les momens que vous employiez avec l'auteur. J'aurais bien mieux aimé que vous eussiez corrigé mes fautes que celles de *Jore*. Vous êtes un peu plus sévère que M. de *Cideville*, mais vous ne l'êtes pas assez. Dorénavant, quand je ferai quelque chose, je veux que vous me coupiez bras et jambes. Adieu;

e ne vous mande aucune nouvelle, parce que je n'ai pas encore vu et même ne verrai de long-temps aucun de ces fous qu'on appelle le beau monde. Je vous embrasse de tout mon cœur, et ne compte quelque chose de plus que votre très-humble et très-obéissant serviteur ; car je suis votre ami, et vous suis tendrement attaché pour toute ma vie.

LETTRE XXXV.

A MADEMOISELLE GAUSSIN.

Décembre.

PRODIGE, je vous présente une Henriade ; c'est un ouvrage bien sérieux pour votre âge ; mais qui joue *Tullie* est capable de lire, et il est bien juste que j'offre mes ouvrages à celle qui les embellit. J'ai pensé mourir cette nuit, et je suis dans un bien triste état ; sans cela, je serais à vos pieds pour vous remercier de l'honneur que vous me faites aujourd'hui. La pièce est indigne de vous ; mais comptez que vous allez acquérir bien de la gloire en répandant vos grâces sur mon rôle de *Tullie*. Ce sera à vous qu'on aura l'obligation du succès. Mais pour cela souvenez-vous de ne rien précipiter, d'animer tout, de mêler des soupirs à votre déclamation, de mettre de grands temps. Sur-tout jouez avec beaucoup d'ame et de force la fin du couplet de votre premier acte. Mettez de la terreur, des sanglots et de grands temps dans le dernier morceau. Paraissez-y désespérée, et vous allez désespérer vos rivales. Adieu, prodige.

1730. Ne vous découragez pas ; songez que vous avez joué à merveille aux répétitions ; qu'il ne vous a manqué hier que d'être hardie. Votre timidité même vous fait honneur. Il faut prendre demain votre revanche. J'ai vu tomber Mariamne, et je l'ai vue se relever.

Au nom de Dieu, soyez tranquille. Quand même cela n'irait pas bien, qu'importe ? Vous n'avez que quinze ans, et tout ce qu'on pourra dire, c'est que vous n'êtes pas ce que vous serez un jour. Pour moi, je n'ai que des remercîmens à vous faire ; mais si vous n'avez pas quelque sensibilité pour ma tendre et respectueuse amitié, vous ne jouerez jamais le tragique. Commencez par avoir de l'amitié pour moi, qui vous aime en père, et vous jouerez mon rôle d'une manière intéressante.

Adieu ; il ne tient qu'à vous d'être divine demain.

LETTRE XXXVI.

A M. FAVIERES,

TRADUCTEUR D'UN POEME LATIN SUR LE PRINTEMPS.

4 mars.

1731. JE vous suis très-obligé, mon cher *Favières*, des vers latins et français que vous aviez bien voulu m'envoyer. Je ne sais point qui est l'auteur des latins ; mais je le félicite, quel qu'il soit, sur le goût qu'il a, sur son harmonie, et sur le choix de sa bonne latinité, et sur-tout de l'espèce convenable à son sujet. Rien

1731.

Rien n'eſt ſi commun que des vers latins, dans leſquels on mêle le ſtyle de *Virgile* avec celui de *Térence*, ou des épîtres d'*Horace*. Ici il paraît que l'auteur s'eſt toujours ſervi de ces expreſſions tendres et harmonieuſes qu'on trouve dans les églogues de *Virgile*, dans *Tibulle*, dans *Properce*, et même dans quelques endroits de *Pétrone*, qui reſpirent la molleſſe et la volupté.

Je ſuis enchanté de ces vers :

Ridet ager, laſcivit humus, nova naſcitur arbos;
Baſia laſcivæ jungunt repetita columbæ.

Et en parlant de l'Amour,

Vulnere qui certo lædere pectus amat.

Je n'oublierai pas cet endroit où il parle des plaiſirs qui fuient avec la jeuneſſe.

Sic fugit humanæ tempeſtas aurea vitæ,
Arguti fugiunt, agmina blanda, joci.

Je citerais trop de vers, ſi je marquais tout ceux dont j'ai goûté la force et l'énergie.

Mais quoique l'ouvrage ſoit rempli de feu et de nobleſſe, je conſeillerais plutôt à un homme qui aurait du goût et du talent pour la littérature, de les employer à faire des vers français. C'eſt à ceux qui peuvent cultiver les belles lettres avec avantage à faire à notre langue l'honneur qu'elle mérite. Plus on a fait proviſion des richeſſes de l'antiquité, et plus on eſt dans l'obligation de les tranſporter en ſon pays. Ce n'eſt pas à ceux qui mépriſent *Virgile*, mais à ceux qui le poſſèdent, d'écrire en français.

Venons maintenant, mon cher *Favières*, à votre

1731.

traduction du Printemps, ou plutôt à votre imitation libre de cet ouvrage. Vos expressions sont vives et brillantes, vos images bien frappées; et sur-tout je vois que vous êtes fidelle à l'harmonie, sans laquelle il n'y a jamais de poésie.

Il faudrait vous rappeler ici trop de vers, si je voulais marquer tous ceux dont j'ai été frappé. Adieu; je vais dans un pays où le printemps ne ressemble guère à la description que vous en faites l'un et l'autre. Je pars pour l'Angleterre dans quatre ou cinq jours, et suis bien loin assurément de faire des tragédies.

Frange, miser, calamos, vigilataque prælia dele.

J'ai renoncé pour jamais aux vers;

Nunc versus et cætera ludicra pono.

Mais il s'en faut bien que je sois devenu philosophe comme celui dont je vous cite les vers. Adieu; je vous aime en vers et en prose, de tout mon cœur, et vous serai attaché toute ma vie.

LETTRE XXXVII.

A M. THIRIOT.

(Rouen) le 1 mai. (*)

Je vous écris enfin, mon cher *Thiriot*, du fond de ma solitude, où je serais le plus heureux homme du monde, si les circonstances de ma vie ne m'avaient rendu d'ailleurs le plus malheureux. Je compte quitter dans peu ma retraite pour venir

(*) M. de *Voltaire* s'était caché près de Rouen à cette époque, et n'avait confié le secret de sa retraite qu'à messieurs *Thiriot*, *Formont* et *Cideville*. Il avait fait courir le bruit qu'il était allé en Angleterre.

vous retrouver à Paris. En attendant, recevez mes complimens fur les fuccès flatteurs et folides de votre héroïne (8). Je ne faurais plus réfifter à vous envoyer cette pièce que vous m'avez fi fouvent demandée. (9)

1731.

Et dût la troupe des dévots,
Que toujours un pur zèle enflamme,
Entourer mon corps de fagots,
Le tout pour le bien de mon ame:

Je ne puis m'empêcher de laiffer aller ces vers, qui m'ont été dictés par l'indignation, par la tendreffe et par la pitié, et dans lefquels, en pleurant mademoifelle *le Couvreur*, je rends au mérite de mademoifelle *Sallé* la juftice qui lui eft due. Je joins ma faible voix à toutes les voix d'Angleterre pour faire un peu fentir la différence qu'il y a entre leur liberté et notre efclavage, entre leur fage hardieffe et notre folle fuperftition, entre l'encouragement que les arts reçoivent à Londres et l'oppreffion honteufe fous laquelle ils languiffent à Paris.

LETTRE XXXVIII.

A M. THIRIOT.

(Rouen) 1 juin.

Je t'écris d'une main par la fièvre affaiblie,
D'un efprit toujours ferme, et dédaignant la mort,
Libre de préjugés, fans liens, fans patrie,
Sans refpect pour les grands et fans crainte du fort:

(8) Mademoifelle *Sallé*, qui était à Londres.
(9) Voyez les vers fur la mort de mademoifelle *le Couvreur*, vol. de Poëmes.

1731.

Patient dans mes maux et gai dans mes boutades,
Me moquant de tout sot orgueil,
Toujours un pied dans le cercueil,
De l'autre fesant des gambades.

Voilà l'état où je suis, mourant et tranquille. Si quelque chose cependant altère le calme de mon esprit, et peut augmenter les souffrances de mon corps, qui assurément sont bien vives, c'est la nouvelle injustice que l'on dit que j'essuie en France. Vous savez que je vous envoyai, il y a environ un mois, quelques vers sur la mort de mademoiselle *le Couvreur*, remplis de la juste douleur que je ressens encore de sa perte, et d'une indignation peut-être trop vive sur son enterrement, mais indignation pardonnable à un homme qui a été son admirateur, son ami, son amant, et qui de plus est poëte. Je vous suis sensiblement obligé d'avoir eu la sage discrétion de n'en point donner de copies. Mais on dit que vous avez eu affaire à des personnes dont la mémoire vous a trahi; qu'on en a sur-tout retenu les endroits les plus forts; que ces endroits ont été envenimés, qu'ils sont parvenus jusqu'au ministère; et qu'il ne serait pas sûr pour moi de retourner en France, où pourtant mes affaires m'appellent. J'attends de votre amitié que vous m'informerez exactement, mon cher *Thiriot*, de la vérité de ces bruits; de ce que j'ai à craindre, et de ce que j'ai à faire. Mandez-moi le mal et le remède. Dites-moi si vous me conseillez d'écrire et de faire parler, ou de me taire et de laisser faire au temps.

On a commencé, sans ma participation, deux éditions de Charles XII, en Angleterre et en France. Ne pourriez-vous point savoir de M. *Chauvelin* quel sera en cette occasion l'esprit des ministres de la librairie.

A l'égard du secret que je vous confiai en partant, et qui échappa à M. l'abbé de *Rothelin*, soyez impénétrable, soyez indevinable. Dépaysez les curieux. Peut-être aura-t-on lu déjà aux comédiens Eriphyle. Détournez tous les soupçons. Je vous conjure de me rendre ce service avec votre amitié ordinaire.

Je n'ai écrit qu'à vous en France.

Thiriot mihi primus amores
Abstulit ille habeat secum.

LETTRE XXXIX.

A M. THIRIOT.

(Rouen) 30 juin.

J'AI reçu votre lettre, mon cher *Thiriot*. Ne soyez pas étonné du silence que j'ai gardé un mois entier. J'ai repris mon ancienne sympathie avec vous. J'avais la fièvre quand vous aviez le devoiement, et j'ai passé un mois entier dans mon lit. Ce qui m'a prolongé ma fièvre est un étrange régime où je me suis mis. J'ai fait toute la tragédie de César depuis qu'Eriphyle est dans son cadre. J'ai cru que c'était un sûr moyen pour dépayser les curieux sur Eriphyle : car le moyen de croire que j'ai fait César et Eriphyle, et achevé Charles XII en trois mois ! Je n'aurais pas fait pareille

1731.

besogne à Paris en trois ans. Mais vous savez bien quelle prodigieuse différence il y a entre un esprit recueilli dans la retraite, et un esprit dissipé dans le monde.

Carmina secessum scribentis et otia quærunt.

J'ai reçu aussi toutes ces petites pièces fugitives à qui vous faites plus d'honneur qu'elles ne méritent; je les ai corrigées avec soin; je compte, quand je serai à Paris, troquer avec vous de porte-feuille; je vous donnerai les pièces qui vous manquent, et vous me rendrez celles que je n'ai pas. Comptez que vous gagnerez au change: car vous n'avez pas l'*Uranie*; et puisque vous êtes un homme discret vous l'aurez: *Quia super pauca fuisti fidelis, supra multa te constituam.*

Je vous envoie, mon cher ami, une réponse à des invectives bien injustes que j'ai trouvées imprimées contre moi dans les semaines de l'abbé *Desfontaines*. Il me doit au moins la justice d'imprimer cette réponse qui est, *uti nos decet esse*, pleine de vérité et de modestie. Je l'ai fait imprimer à Kenterbury, afin que si on me refusait la justice de la rendre publique, elle parût indépendamment du Journal du Parnasse où elle doit être insérée. Mandez-moi, je vous prie, ce que vous pensez de cette petite pièce. J'ai cru que je ne pouvais me dispenser de répondre, mais je ne sais pas si j'ai bien répondu. (*)

Si vous imprimez l'abbé de *Chaulieu*, n'y

(*) Voyez la lettre aux auteurs du Nouvelliste du Parnasse. Mélanges littéraires, tome III, l'auteur la suppose écrite d'Angleterre, quoiqu'il fût alors à Rouen.

mettez rien de moi, je vous prie, avant que je vous aye montré les changemens que j'ai faits aux petites pièces que je lui ai adressées. Faites ma cour à monsieur de *Chauvelin*, à qui je n'ai pu écrire, étant toujours malade. Mes respects à messieurs de *Fontenelle* et *la Motte*. J'ai parlé de ces deux derniers dans ma réponse à l'abbé *Desfontaines*, non-seulement parce que je suis charmé de leur rendre justice, mais parce que M. l'abbé *Desfontaines* m'a accusé, dans son Dictionnaire néologique, de ne la leur pas rendre, et m'a voulu associer à ses malignités. *Separa causam meam à gente iniqua et dolosa*. Adieu.

1731.

LETTRE XL.

A M. DE CIDEVILLE.

CONSEILLER AU PARLEMENT DE ROUEN.

13 auguste.

VOICI donc tout simplement, mon cher *Ovide* de Neustrie, comment j'ai rédigé vos vers, non que je ne les aimasse tous, mais c'est que des français en retiennent plus aisément quatre que douze.

La Faye est mort, V*** se dispose
A parer son tombeau des plus aimables vers.
Veillons pour empêcher quelque esprit de travers.
De l'étourdir d'une ode en prose.

J'ai pris, comme vous voyez, l'emploi de votre abréviateur, tandis que je vous laisse celui de tuteur de la Henriade et de l'Essai sur l'épopée. Vous êtes d'étranges gens de croire que je m'arrête

——— après la vie de *Milton*, et que je me borne à être
1731. son historien. Je vous ai seulement envoyé, à bon compte, cette partie de l'Essai, et j'espère dans peu de jours vous envoyer la fin, que je n'ai pu encore retravailler. Je vous avoue que je serai bien embarrassé quand il faudra parler de moi ; je m'en tiendrais volontiers à ces vers que vous connaissez :

Après Milton, après le Tasse,
Parler de moi serait trop fort ;
Et j'attendrai que je sois mort
Pour apprendre quelle est ma place.

Je me bornerai, je crois, à dire que monsieur de Cambrai s'est trompé quand il a assuré que nos vers à rime plate ennuyaient surement à la longue, et que l'harmonie des vers lyriques pouvait se soutenir plus long-temps. Cette opinion de M. de *Fénélon* a favorisé le mauvais goût de bien des gens, qui, ne pouvant faire des vers, ont été bien aises de croire qu'on n'en pouvait réellement pas faire en notre langue. M. de *Fénélon* lui-même était du nombre de ces impuissans qui disent que les c.... ne sont bonnes à rien. Il condamnait notre poésie, parce qu'il ne pouvait écrire qu'en prose ; il n'avait nulle connaissance du rhythme et de ses différentes césures, ni de toutes les finesses qui varient la cadence de nos grands vers. Il y a bien paru quand il a voulu être poëte autrement qu'en prose. Ses vers sont fort au-dessous de ceux de *Danchet*. Cependant tous nos stériles partisans de la prose triomphent d'avoir dans leur parti l'auteur du Télémaque, et vous disent hardiment qu'il y a dans nos vers une monotonie insupportable.

Je conviens bien que cette monotonie eſt dans leurs écrits, mais j'ai aſſez d'amour propre pour nier tout net qu'elle ſe trouve dans ceux de votre ſerviteur. Toujours ſais-je bien que je ne la trouverai pas dans l'opéra que je vous exhorte à finir de tout mon cœur. J'ai prié M. de *Formont* de vous donner de temps en temps quelque petit coup d'aiguillon. Je lui ai écrit amplement. A l'égard du peu de vers anglais qui peuvent ſe trouver dans l'*Eſſai* ſur la poéſie épique, *Jore* n'aura qu'à m'envoyer la feuille par la poſte; on a réponſe en vingt-quatre heures; c'eſt une choſe qui ne doit pas faire de difficulté. J'aimerais bien mieux venir les corriger moi-même, et paſſer avec vous l'automne.

Mille complimens à notre ami M. de *Formont*. Si ſa femme, entre vous et lui, n'aime pas les vers, il y aura bien du malheur.

LETTRE XLI.

A M. DE CIDEVILLE.

19 auguſte.

COMMENT va votre ſanté? Je vous en prie, mandez-le moi: vous pouvez compter que je m'y intéreſſe comme une de vos maîtreſſes. Mais, *ſi vales*, *macte animo*, et pour Dieu faites ce troiſième acte, et que je ne diſe point: *Ultima primis non benè reſpondent.* On a lu Jules-Céſar devant dix jéſuites; ils en penſent comme vous; mais nos jeunes gens de la cour ne goûtent en aucune façon ces mœurs ſtoïques et dures. J'ai un peu

1731.

retravaillé Eriphyle, et j'espère la faire jouer à la Saint-Martin. Je menai hier M. de *Crébillon* chez M. le duc de *Richelieu* : il nous récita des morceaux de son Catilina qui m'ont paru très-beaux. Il est honteux qu'on le laisse dans la misère; *laudatur et alget.* Savez-vous que M. de *Chauvelin*, le maître des requêtes, fait travailler à une traduction de M. de *Thou*? Je crois vous l'avoir déjà mandé. Ce jeune homme se fait adorer de la gent littéraire.

Adieu, mon cher ami; en vous remerciant des deux corrections à la Henriade. M. de *Formont* me les avait mandées; elles sont très-judicieuses. *Vale.*

LETTRE XLII.

A M. DE FORMONT.

5 septembre.

MON cher ami, j'écrivis avant-hier à M. de *Cideville* un petit mot qui doit vous plaire à tous deux; c'est que je corrige Eriphyle; elle n'est encore digne ni de vous ni du public, ni même de moi chétif. J'avais cru facilement que les beautés de détail qui y sont répandues, couvriraient les défauts que je cherchais à me cacher. Il ne faut plus se faire illusion; il faut ôter les défauts, et augmenter encore les beautés. L'arrivée de *Théandre* au troisième acte, ce qu'il dit au quatrième et à la fin de ce même quatrième acte, me paraissent capables de tout gâter. Il y a encore à retoucher au cinquième. Mais quand tout cela sera fait, et

que j'aurai passé sur l'ouvrage le vernis d'une belle poésie, j'ose croire que cette tragédie ne fera point déshonneur à ceux qui en ont eu les prémices ; à mes chers amis de Rouen, que j'aimerai toute ma vie, et à qui je soumettrai toujours tout ce que je ferai. Vous m'avez envoyé tous deux des vers charmans, et je n'y ai pas répondu.

Mais, chers Formont et Cideville,
Quand j'aurai fait tous les enfans
Dont j'accouche avec Eriphyle,
Prêtez-moi tous deux votre style,
Et je ferai des vers galans
Que l'on chantera par la ville.

LETTRE XLIII.

A M. DE FORMONT.

A Paris, ce 8 septembre.

Je reçois trois de vos lettres ce matin. Je réponds d'abord à celle qui m'intéresse le plus, et vous vous doutez bien que c'est celle qui contient les vers sur la mort de ce pauvre M. de *la Faye*.

Vos vers sont comme vous, et partant je les aime ;
Ils sont pleins de raison, de douceur, d'agrément :
En peignant notre ami d'un pinceau si charmant,
Formont, vous vous peignez vous-même.

J'ai déjà mandé à M. de *Cideville* que Jules-César avait désarmé la critique impitoyable de M. de *Maisons*, mais qu'il tenait encore bon contre Eriphyle.

Je ne sais si je vous ai fait part du discours que m'a tenu le jeune M. de *Chauvelin*, vrai protecteur des beaux arts. *Avez-vous fait*

1731. *imprimer Charles XII ?* m'a-t-il dit ; et fur ce que je répondais un peu en l'air, *fi vous ne l'avez pas imprimé*, a-t-il ajouté, *je vous déclare que je le ferai imprimer demain.*

C'eft un homme charmant que ce M. de *Chauvelin*, et il nous le fallait pour encourager la littérature. Il combat tous les jours pour la liberté contre M. le cardinal de *Fleuri* et contre monfieur le garde des fceaux. Il fait imprimer le de Thou, et le fait traduire en français. Il foutient tant qu'il peut l'honneur de notre nation qui s'en va grand'erre.

Encouragé par votre fuffrage et par fa bonne volonté, j'ai, je vous l'avoue, une belle impatience de faire paraître Charles XII. S'il n'en coûte que 60 livres de plus par terre, je vous fupplie de le faire venir par roulier à l'adreffe de M. le duc de *Richelieu*, à Verfailles ; et moi, informé du jour et de l'heure de l'arrivée, je ne manquerai pas d'envoyer un homme de la livrée de *Richelieu*, qui fera conduire le tout en fureté. Si les frais de voiture font trop forts, je vous prie de le faire partir par eau pour Saint-Cloud, où j'enverrai un fourgon. Il ne me refte qu'à vous affurer de la reconnaiffance la plus vive et de l'amitié la plus tendre.

Au nom du bon goût, que mon cher *Cideville* achève donc ce qu'il a fi heureufement commencé ! Je l'embraffe de tout mon cœur.

J'ai fait mieux que vous à l'égard de Séthos ; ne l'ai point lu.

1731.

LETTRE XLIV.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce 27 septembre.

Mon cher ami, la mort de M. de *Maisons* m'a laissé dans un désespoir qui va jusqu'à l'abrutissement. J'ai perdu mon ami, mon soutien, mon pére. Il est mort entre mes bras, non par l'ignorance, mais par la négligence des médecins. Je ne me consolerai de ma vie de sa perte et de la façon cruelle dont je l'ai perdu. Il a péri, faute de secours, au milieu de ses amis. Il y a à cela une fatalité affreuse. Que dites-vous de médecins qui le laissent en danger à six heures du matin, et qui se donnent rendez-vous chez lui à midi? Ils sont coupables de sa mort. Ils laissent, six heures, sans secours un homme qu'un instant peut tuer! Que cela serve de leçon à ceux qui auront leurs amis attaqués de la même maladie! Mon cher *Cideville*, je vous remercie bien tendrement de la part que vous prenez à la cruelle affliction où je suis. Il n'y a que des amis comme vous qui puissent me consoler. J'ai besoin plus que jamais que vous m'aimiez. Je me veux du mal d'être à Paris. Je voudrais et je devrais être à Rouen. Je viendrai assurément le plutôt que je pourrai. Je ne suis plus capable d'autre plaisir dans le monde que de celui de sentir les charmes de votre société.

Je ne vous mande aucune nouvelle ni de moi, ni de mes ouvrages, ni de personne. Je ne pense qu'à ma douleur et à vous.

1731.

LETTRE XLV.

A M. DE FORMONT.

Octobre.

Eh bien, mon cher *Formont*! au milieu des tracasseries du roi et du parlement, de l'archevêque et des curés, des molinistes et des jansénistes, aimez-vous toujours Eriphyle? Vous m'exhortez à travailler, mais vous ne me dites point si vous êtes content de ce que je vous ai proposé, à vous et à M. de *Cideville*. Il me semble que le grand mal de cette pièce venait de ce qu'elle semblait plutôt faite pour étonner que pour intéresser. La bonne reine, vieille pécheresse, pénitente, était bernée par les Dieux pendant cinq actes, sans aucun intervalle de joie qui rafraîchît le spectateur. Les plus grands coups de la pièce étaient trop soudains, et ne laissent pas au spectateur le temps de se reposer un moment sur les sentimens qu'on venait de lui inspirer *in ictu oculi*; on assemblait le peuple au troisième; on déclarait roi le fils d'*Eriphyle*. *Hermogide* donnait sur le champ un nouveau tour aux affaires, en disant qu'il avait tué cet enfant. La nomination d'*Alcméon* fesait à l'instant un nouveau coup de théâtre. *Théandre* arrivait dans la minute, et fesait tout suspendre, en disant que les Dieux fesaient le diable à quatre. Tant d'éclairs, coup sur coup, éblouissaient. Il faut une lumière plus douce. L'esprit emporté par tant de secousses, ne pouvait se fixer; et quand

l'ombre arrivait après tant de vacarmes, ce n'était qu'un coup de massue sur *Alcméon* et *Eriphyle* déjà atterrés et étourdis de tant de chutes. *Théandre* avait précédé les menaces de l'ombre par des discours déjà trop menaçans, et qui, pour comble de défaut, ne convenaient pas dans la bouche de *Théandre* qui, selon ce que j'en ai dit dans une lettre à M. de *Cideville*, parlait trop ou trop peu, et n'était qu'un personnage équivoque. Ne convenez-vous pas de tous ces défauts? mais en même temps ne sentez-vous pas combien il est aisé de les corriger? Qui voit bien le mal, voit aussitôt le remède. Il n'y a qu'à prendre la route opposée; *contraria contrariis curantur*. Vous saurez bientôt si j'ai corrigé tant de fautes avec quelque succès. Je compte faire partir Eriphyle pour Rouen avant qu'il soit peu; mais j'aurais bien voulu savoir auparavant ce que vous et M. de *Cideville* pensez des changemens que je dois faire. Peut-être me renverrez-vous encore Eriphyle. Ne manquez pas, Messieurs, de me la renvoyer impitoyablement, si vous la trouvez mal. Vous avez tous deux des droits incontestables sur cet enfant que vous avez vu naître.

Adieu; je vous embrasse bien tendrement. Mille complimens à l'ami *Cideville*.

1731.

LETTRE XLVI.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, 2 novembre.

MON cher et aimable *Cideville*, ayant ouï dire que vous étiez à la campagne, j'ai adreſſé à M. de *Formont* un paquet de Charles XII, dans lequel vous trouverez un exemplaire pour le premier préſident, et un autre pour M. *Desforges*. Il y a auſſi une lettre pour le premier préſident, que j'aurais bien ſouhaité qu'il pût recevoir de votre main, *ut gratior foret*; mais comme le temps me preſſe un peu, j'ai ſupplié M. de *Formont* de faire rendre la lettre et le livre, en cas que vous fuſſiez abſent, me flattant bien qu'à votre retour vous réparerez, par quelques petits mots, ce qu'aura perdu ma lettre à n'être point préſentée par vous. Je vous prierai bien auſſi de continuer à mettre M. *Desforges* dans mes intérêts. Il faut qu'il continue ſes bons procédés; et puiſqu'à votre conſidération il a favoriſé l'impreſſion du roi de Suède, il faut qu'il en empêche la contrefaçon, ſans quoi il ne m'aurait rendu qu'un ſervice onéreux; et comme le voilà mis, grâce à vos bontés, en train de m'obliger, il ne lui en coûtera pas davantage d'interdire tout d'un temps l'entrée de l'édition de mes œuvres, faite à Amſterdam chez *Ledet* et *Desbordes*, laquelle couperait la gorge à notre petite édition de Rouen que je compte venir achever cet hiver.

Voilà bien des importunités de ma part; mais

la

la plus forte, mon cher ami, sera mon empressement pour *Daphnis* et *Chloé*, pour *Antoine* et *Cléopâtre*, et pour la dame *Io*. J'attends avec impatience cet ouvrage dont j'ai une idée si avantageuse. Que les rapports des procès ne fassent point tort aux Muses.

Mox ubi publicas
Res ordinaris, grande munus,
Cecropio repetes cothurno.

A l'égard de mon cothurne, il ne passera qu'après celui de *Lagrange* : ainsi Eriphyle ne paraîtra probablement qu'en février. Tant de délais sont bien favorables. Eriphyle n'en vaudra que mieux ; mais s'ils font du bien à la pièce, ils font bien du mal à l'auteur qu'ils privent trop long-temps de la douceur de vivre avec vous. Je suis toujours malade, toujours accablé des souffrances qui me persécutaient à Rouen ; mais je vous avais pour ma consolation, et vous me manquez aujourd'hui.

Ces entretiens charmans, ce commerce si doux,
Ce plaisir de l'esprit, plaisir vif et tranquille,
Est à mon corps usé le seul remède utile.
Ah ! que j'aurais souffert sans vous !

LETTRE XLVII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, novembre.

D'OU vient donc, mon cher *Cideville*, que vous ne me donnez point de vos nouvelles ? N'avez vous point reçu le Charles XII que je vous

1731. ai adressé sous le couvert de M. de *Formont*, avec une lettre pour monsieur le premier président? Je n'ai entendu parler depuis ni de vous ni de M. de *Formont*. Vous êtes d'étranges gens. Vous ne m'avez écrit avec quelque assiduité, que quand vous avez eu quelques services à me rendre. Est-ce que vous ne m'aimiez qu'à proportion du besoin que j'ai eu de vous? Au moins intéressez-vous au succès de cette histoire que vous avez aidée à paraître au monde. Elle a reçu quelque légère contradiction du ministère, et nulle du public.

Mais savez-vous qu'il y a eu une lettre de cachet contre *Jore*? Je fus assez heureux pour le savoir, et assez prompt pour l'avertir à temps. Un quart d'heure plus tard, mon homme était à la bastille; le tout, pour avoir imprimé une préface un peu ironique à la tête du procès du père *Girard*. Cette préface était de l'abbé *Desfontaines*, à qui je sauve la prison pour la seconde fois; et mon avis est, qu'il ne l'a méritée que lorsqu'il m'a payé d'ingratitude; car je ne pense pas qu'on doive, en bonne justice, coffrer un homme pour avoir suivi la morale des jésuites, ni pour l'avoir décriée.

LETTRE XLVIII.

A M. THIRIOT.

1 décembre.

MON cher *Thiriot*, je viens enfin de voir tout à l'heure cette belle préface qu'on m'impute depuis un mois. Faites rougir M. de *Chauvelin* de

vous avoir dit du bien de cet impertinent ouvrage, où le sérieux et l'ironie sont assurément bien mal mêlés ensemble, et dans lequel on loue avec des exclamations exagérées, les factums de *Chaudon* et ceux pour le père carme, que, Dieu merci, je ne lirai jamais. Cette préface est pourtant d'un homme d'esprit, mais qui écrit trop pour écrire toujours bien. Je suis très-fâché que M. de *Chauvelin* connaisse si peu ma personne et mon style. On ne peut lui être plus attaché, ni être plus en colère que je le suis. Quand *Orphée-Rameau* voudra, je serai à son service. Je lui ferai airs et récits comme sa muse l'ordonnera. Le bon de l'affaire, c'est qu'il n'a pas seulement les paroles telles que je les ai faites. (*)

1731.

Je gage qu'il n'a pas, par exemple, ce menuet:

Le vrai bonheur
Souvent dans un cœur
Est né dans le sein de la douleur.
C'est un plaisir
Qu'un doux souvenir
Des peines passées;
Les craintes cessées
Font renaître un nouveau désir.

Il y a vingt canevas que je crois qu'il a perdus et moi aussi.

Mais quand il voudra faire jouer Samson, il faudra qu'il tâche d'avoir quelque examinateur au-dessus de la basse envie et de la petite intrigue d'auteur, tel qu'un *Fontenelle* et non pas un

(*) L'opéra de Samson.

1731. *Hardion: who envies poets as Eunuchs envy lovers.* Ce M. *Hardion* a eu la bonté d'écrire une lettre sanglante contre moi à M. *Rouillé.*

LETTRE XLIX.

A M. DE FORMONT.

Paris, ce 10 décembre.

GRAND merci de la prudence et de la vivacité de votre amitié. Je ne peux vous exprimer combien je suis aise que vous ayez logé chez vous les onze pélerins; mais que dites-vous de l'injustice des méchans qui prétendent qu'Eriphyle est de moi, et que Charles XII a été imprimé à Rouen! L'antechrist est venu, mon cher Monsieur; c'est lui qui a fait la Vérité de la religion prouvée par les faits, Marie à la coque, Séthos, Oedipe en prose rimée et non rimée; pour Charles XII, il faut qu'il soit de la façon d'*Elie;* car il est très-approuvé et persécuté. Une chose me fâche, c'est que le chevalier *Folard*, que je cite dans cette histoire, vient de devenir fou. Il a des convulsions au tombeau de St *Pâris.* Cela infirme un peu son autorité; mais, après tout, le héros de notre histoire n'était guère plus raisonnable.

Vous devez savoir qu'on a voulu mettre *Jore* à la bastille pour avoir imprimé, à la tête du procès du père *Girard*, une préface que l'on m'attribuait. Comme on a su que j'ai fait sauver *Jore*, vous croyez bien que l'opinion que j'étais l'auteur de la préface, n'a pas été affaiblie ni

dans l'esprit des jésuites, ni dans celui des magistrats leurs valets; cependant, c'était l'abbé Desfontaines qui en était l'auteur. On l'a su à la fin; et ce qui vous étonnera, c'est que l'abbé couche chez lui. Il m'en a l'obligation. Je lui ai sauvé la bastille, mais je n'ai pas été fort éloigné d'y aller moi-même.

1731.

J'ai écrit à M. de *Cideville* pour le prier d'engager M. *Desforges* à empêcher rigoureusement qu'on n'imprime Charles XII à Rouen. Je crois que les *Macbuels* en ont commencé une édition. M. le premier président ferait un beau coup de l'arrêter; mais *Daphnis* et *Chloé*, *Antoine* et *Cléopâtre*, *Isis* et *Argus* me tiennent encore plus au cœur. Adieu.

LETTRE L.

A M. DE FORMONT.

Paris, 25 décembre.

J'AI reçu votre lettre par les mains de *Thiriot*; mais je ne sais pas pourquoi il n'a pas jugé à propos de me faire voir M. l'abbé *Linant* qui me serait cher, pour peu qu'il fît quatre bons vers sur cinquante. Le patriarche (*) des vers durs vient de mourir. C'est bien dommage; car son commerce était aussi plein de douceur, que ses poésies de dureté. C'est un bon homme, un bel esprit et un poëte médiocre de moins. L'évêque de Luçon, fils de ce *Bussi Rabutin* qui avait plus de réputation qu'il n'en méritait, succède à *la*

(*) M. *Houdart de la Motte*.

FATIME.

1732. Vous allez épouser leur superbe vainqueur....

ZAIRE.

Eh, qui refuserait le présent de son cœur !
De toute ma faiblesse il faut que je convienne,
Peut-être que sans lui j'aurais été chrétienne,
Peut-être qu'à ta loi j'aurais sacrifié.
Mais Orosmane m'aime, et j'ai tout oublié.
Je ne vois qu'Orosmane, etc.

Il me semble que tout ce qui sert à préparer la conversion de Zaïre, est nécessaire; et qu'*ainsi* ces vers doivent être préférés à ceux qui étaient en cet endroit.

Adieu; il ne se fait plus de bons vers qu'à Rouen. Les lettres que vous m'écrivez en sont farcies. M. de *Formont* a envoyé une petite épître à madame de *Fontaine-Martel*, qui aurait fait honneur à *Sarrazin* et à l'abbé de *Chaulieu*. Adieu; la plume me tombe des mains.

LETTRE LII.

A M. DE CIDEVILLE.

3 février.

Enfin, mon cher *Cideville*, Eriphyle et mes souffrances me laissent un moment de liberté; et j'en profite, quoique bien tard, pour m'entretenir avec vous, pour vous parler de ma tendre amitié, et pour vous demander pardon d'avoir été si long-temps sans vous écrire. M. de *Formont*, que j'ai le bonheur de voir tous les jours, sait combien nous vous regrettons. Les momens

agréables

agréables que je paſſe avec lui, me font ſouvenir des heures délicieuſes que j'ai paſſées avec vous. J'étais pour le moins auſſi malade que je le ſuis, mais vous m'empêchiez de le ſentir. M. de *Lezeau* eſt auſſi à Paris; mais je le vois auſſi peu que je vois ſouvent M. de *Formont*, quoique ce ſoit lui qui ait écrit de ſa main le premier acte d'Eriphyle. Pourquoi faut-il que ce ſoit M. de *Lezeau* qui ſoit à Paris, et que vous reſtiez à Rouen! Pardon, cependant, de mes ſouhaits: je ne ſongeais qu'à moi, et je ne feſais pas réflexion que le ſéjour de Rouen vous eſt peut-être infiniment cher, et que vous y êtes le plus heureux de tous les hommes. Si cela eſt, comme je n'en doute pas, ſouffrez donc au moins que je vous en félicite. Je m'intéreſſe à votre bonheur avec autant de diſcrétion que vous en apportez pour être heureux. Je préſume même que cette félicité dont je vous parle, a retardé un peu votre petit opéra.

1732.

Vous êtes trop tendre pour croire
Que de Quinault la poëtique gloire
De tous les biens ſoit le plus précieux.

Pour moi qui ſuis aſſez malheureux pour ne faire ma cour qu'à Eriphyle, j'ai retravaillé ma tragédie avec l'ardeur d'un homme qui n'a point d'autre paſſion. Dieu veuille que je n'aye pas brodé un mauvais fond, et que je n'aye pas pris bien de la peine pour me faire ſiffler.

Enfin, les rôles ſont entre les mains des comédiens; et en attendant que je ſois jugé par le parterre, j'ai fait jouer la pièce chez madame de *Fontaine-Martel*, qui m'a (comme vous

1732. savez peut-être) prêté un logement pour cet hiver. Eriphyle a été exécutée par des acteurs qui jouent incomparablement mieux que la troupe du faubourg Saint-Germain. La pièce a attendri, a fait verser des larmes; mais c'est gagner en première instance un procès qu'on peut fort bien perdre en dernier ressort. Le cinquième acte est la plus mauvaise pièce de mon sac, et pourra bien me faire condamner. On me jouera immédiatement après le Glorieux; c'est une pièce de M. *Destouches*, de laquelle on vous aura sans doute rendu compte. Elle a beaucoup de succès, et peut-être en aura-t-elle moins à la lecture qu'aux représentations. Ce n'est pas qu'elle ne soit en général bien écrite, mais elle est froide par le fond et par la forme, et je suis persuadé qu'elle n'est soutenue que par le jeu des acteurs pour lesquels il a travaillé. C'est un avantage qui me manque. J'ai fait ma pièce pour moi, et non pour *Dufresne* et pour *Sarrazin*. Je l'ai même travaillée dans un goût auquel ni les acteurs ni les spectateurs ne sont accoutumés. J'ai été assez hardi pour songer uniquement à bien faire, plutôt qu'à faire convenablement; mais, après tout, si je ne réussis pas, il n'y en aura pas pour moi moins de honte; et on m'accablera d'autant plus que le petit succès qu'a eu l'histoire du roi de Suède a soulevé l'envie contre moi. Elle m'attend au parterre pour me punir d'avoir un peu réussi en prose. Je ferais bien mieux de ne plus songer au théâtre, puisque *palma negata macrum donata reducet opimum*. Il vaudrait mieux cent fois

revenir achever mes Lettres anglaifes auprès de vous.

1732.

O vanas hominum mentes, ô pectora cæca!

Voilà bien du babil pour un malade ; mais je vous aime, mon cher *Cideville*, et le cœur eft toujours un peu diffus.

LETTRE LIII.

A M. DE CIDEVILLE.

Mercredi des cendres, 27 février.

LA beauté qu'en fecret Cideville idolâtre
Voit en lui deux talens rarement réunis :
Le cœur aimable de Daphnis,
Et l'*efprit* du héros qui *charmait* Cléopâtre.

Cependant, mon cher ami, votre cœur a mieux réuffi que le refte, et l'on eft beaucoup plus content de vos bergers que de vos héros. Notre ami *Formont* qui n'a point de tragédie à faire jouer, vous aura mandé plus au long des nouvelles de *Daphnis* et d'*Antoine*. Pour moi, qui cours rifque d'être fifflé mercredi prochain, et qui vais faire répéter Eriphyle dans l'inftant, je ne puis que me recommander à DIEU et me taire fur les vers des autres.

Je voudrais que vous raccommodaffiez votre befogne à Paris, et moi la mienne ; mais, comme probablement vous en avez de plus agréable à Rouen, je vous dirai feulement, *felices quibus ifta licent*. Cependant, quand vous voudrez avoir du relâche et venir à Paris, j'efpère mon cher

1732. ami, pouvoir vous procurer non-seulement un appartement, mais une vie assez commode. C'est une affaire que j'ai dans la tête. Vous m'avez accoutumé à vivre avec vous, et il faut que j'y revive.

Adieu; je vous embrasse tendrement. *Plura aliàs.*

LETTRE LIV.

A M. DE CIDEVILLE.

Samedi 8 mars.

Il faut vous donner les prémices
Des ces aimables fruits, aux beaux esprits si doux.
Le public a goûté mes derniers sacrifices;
Elles en sont plus dignes de vous.

Cela veut dire, mon cher *Cideville*, qu'Eriphyle, que vous avez vu naître, reçut hier la robe virile devant une assez belle assemblée qui ne fut pas mécontente, et qui justifia votre goût. Notre cinquième acte a été critiqué; mais on pardonne au dessert, quand les autres services ont été passables. Je suis fâché en bon chrétien, que le sacré n'ait pas le même succès que le profane, et que Jephté et l'Arche du Seigneur soient mal reçus à l'opéra, lorsqu'un grand-prêtre de *Jupiter* et une catin d'Argos réussissent à la comédie; mais j'aime encore mieux voir les mœurs du public dépravées, que si c'était son goût. Je demande très-humblement pardon à l'ancien Testament s'il m'a ennuyé à l'opéra.

pardon d'un billet si succinct; courtes lettres

et longues amitiés, eſt ma deviſe ; mais je ſerais bien fâché et j'y perdrais trop, ſi vos lettres étaient auſſi courtes.

1732.

LETTRE LV.

A M. BROSSETTE. (10)

Le 14 avril.

Je ſuis bien flatté de plaire à un homme comme vous, Monſieur ; mais je le ſuis encore davantage de la bonté que vous avez de vouloir bien faire des corrections ſi judicieuſes dans l'hiſtoire de *Charles XII*.

Je ne ſais rien de ſi honorable pour les ouvrages de M. *Deſpréaux*, que d'avoir été commentés par vous, et lus par *Charles XII*. Vous avez raiſon de dire que le ſel de ſes ſatires ne pouvait guère être ſenti par un héros vandale, qui était beaucoup plus occupé de l'humiliation du czar et du roi de Pologne, que de celle de *Chapelain* et de *Cotin*. Pour moi, quand j'ai dit que les ſatires de *Boileau* n'étaient pas ſes meilleures pièces, je n'ai pas prétendu pour cela qu'elles fuſſent mauvaiſes. C'eſt la première manière de ce grand peintre, fort inférieure, à la vérité, à la ſeconde ; mais très-ſupérieure à celle de tous les écrivains de ſon temps, ſi vous en exceptez M. *Racine*. Je regarde ces deux grands hommes comme les ſeuls qui aient eu un pinceau correct, qui aient toujours employés des couleurs vives, et copié fidellement

(10) Auteur d'un commentaire ſur les ouvrages de *Boileau*.

1732. la nature. Ce qui m'a toujours charmé dans leur ſtyle, c'eſt qu'ils ont dit ce qu'ils voulaient dire, et que jamais leurs penſées n'ont rien coûté à l'harmonie ni à la pureté du langage. Feu M. de *la Motte*, qui écrivait bien en proſe, ne parlait plus français, quand il feſait des vers. Les tragédies de tous nos auteurs, depuis M. *Racine*, ſont écrites dans un ſtyle froid et barbare; auſſi *la Motte* et ſes conſorts feſaient tout ce qu'ils pouvaient pour rabaiſſer *Deſpréaux* auquel ils ne pouvaient s'égaler. Il y a encore, à ce que j'entends dire, quelques-uns de ces beaux eſprits ſubalternes, qui paſſent leur vie dans les cafés, leſquels font à la mémoire de M. *Deſpréaux*, le même honneur que les *Chapelain* feſaient à ſes écrits, de ſon vivant. Ils en diſent du mal, parce qu'ils ſentent que ſi M. *Deſpréaux* les eût connus, il les aurait mépriſés autant qu'ils méritent de l'être. Je ſerais très-fâché que ces meſſieurs cruſſent que je penſe comme eux, parce que je fais une grande différence entre ſes premières ſatires et ſes autres ouvrages. Je ſuis ſur-tout de votre avis ſur la neuvième ſatire qui eſt un chef-d'œuvre, et dont l'épître aux muſes de M. *Rouſſeau*, n'eſt qu'une imitation un peu forcée. Je vous ſerai très-obligé de me faire tenir la nouvelle édition des ouvrages de ce grand-homme, qui méritait un commentateur comme vous. Si vous voulez auſſi, Monſieur, me faire le plaiſir de m'envoyer l'Hiſtoire de *Charles XII*, de l'édition de Lyon, je ſerai fort aiſe d'en avoir un exemplaire.

Je ſuis, etc.

LETTRE LVI.

1732.

A M. DE CIDEVILLE.

16 mai.

J'AI reçu aujourd'hui Eriphyle; mais avant de vous la renvoyer, il faut que vous me jugiez en cour de petit commissaire. Voici ce que j'allègue contre moi-même. Je fais la fonction d'avocat du diable contre la canonisation d'Eriphyle.

1°. En votre conscience n'avez-vous pas senti de la langueur et du froid, lorsqu'au troisième acte *Théandre* vient annoncer que les furies se sont emparées de l'autel, etc. Ce que dit la reine à *Alcméon*, dans ce moment, est beau; mais on est étonné que ce beau ne touche point. La raison en est, à mon avis, que la reine est trop long-temps bernée par les dieux. Elle n'a pas le loisir de respirer; elle n'a pas un instant d'espérance et de joie: donc elle ne change point d'état, donc elle ne doit point remuer le spectateur, donc il faut retrancher cette fin du troisième acte.

2°. Le quatrième acte commence avec encore plus de froid. *Théandre* y fait un monologue inutile. La scène qu'il a ensuite avec *Alcméon* me paraît mauvaise, parce que *Théandre* n'y dit rien de ce qu'il devrait dire. Ses doutes équivoques ne conviennent point au théâtre. S'il sait qu'*Alcméon* est fils de la reine, il doit l'en avertir; s'il n'en sait rien, il ne doit rien en soupçonner. Cette scène devrait être terrible, et n'est pas supportable. L'ombre venant après cette scène, ne fait

1732. pas l'effet qu'elle devrait faire, parcè qu'elle en dit moins que *Théandre* n'en a fait entendre. Enfin, la reine ne finit point cet acte par les sentimens qu'elle devrait avoir. Elle ne marque que le désir d'épouser *Alcméon*. Il faut qu'elle exprime des sentimens de tendresse, d'horreur et d'incertitude.

Il me paraît qu'il y a très-peu à réformer au cinquième, et rien au premier ni au second.

Prononcez-donc, mes chers amis,
Vous êtes ma cour souveraine;
Et je recevrai vos avis
Comme un arrêt de Melpomène.

LETTRE LVII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, le 29 mai.

Je lisais ces jours passés, mon cher ami, que les gens qui font des tragédies négligent fort le style épistolaire, et écrivent rarement à leurs amis. J'ai le malheur d'être dans ce cas, et en vérité j'en suis bien fâché. Je ne conçois pas comment je peux mériter si mal les charmantes lettres que j'aime à recevoir de vous. Si je m'en croyais, je vous importunerais tous les jours pour m'attirer des lettres de mon cher ami *Cideville*; mais je ne suis occupé à présent qu'à m'attirer ses suffrages. J'ai corrigé dans Eriphyle tous les défauts que nous y avions remarqués. A peine cette besogne a été achevée qu'afin de pouvoir revoir mon ouvrage avec moins d'amour-propre, et me donner le temps de l'oublier, j'en ai vîte commencé un

autre, et j'ai pris une ferme résolution de ne jeter les yeux sur Eriphyle que quand la nouvelle tragédie sera achevée. Celle-ci sera faite pour le cœur autant qu'Eriphyle était faite pour l'imagination. La scène sera dans un lieu bien singulier ; l'action se passera entre des turcs et des chrétiens. Je peindrai leurs mœurs autant qu'il me sera possible, et je tâcherai de jeter dans cet ouvrage tout ce que la religion chrétienne semble avoir de plus pathétique et de plus intéressant, et tout ce que l'amour a de plus tendre et de plus cruel. Voilà ce qui va m'occuper six mois ; *quod felix, faustum musulmanumque sit.*

Je vis avant-hier l'abbé *Linant*, pour qui je me sens bien de l'estime et de l'amitié. Ce qu'il vaut, c'est-à-dire, ce que vous pensez de lui, me fait extrêmement regretter de n'avoir pu le servir comme je le désirais. Vous savez que mon dessein était de vivre avec lui chez madame de *Fontaine-Martel*; j'y étais même intéressé. Un homme de lettres qui est né avec tant de talens, et qui me paraît si aimable, que vous aimez, et qui m'aurait entretenu de vous, aurait fait la douceur de ma vie. Madame de *Fontaine* n'a pas voulu entendre raison ; elle prétend que *Thiriot* l'a rendu sage. Elle lui donnait douze cents francs de pension, et avec cela n'en a point été contente. Elle croit que tout jeune homme en usera de même. Le fils du pauvre *Crébillon*, frère aîné de *Rhadamiste*, et encore plus pauvre que son père, lui a été présenté dans cet intervalle. Elle l'a assez goûté ; mais sachant qu'il avait vingt-cinq ans,

1732. elle n'a pas voulu le loger. Je crois qu'elle ne m'a dans sa maison que parce que j'ai trente-six ans, et une trop mauvaise santé pour être amoureux; elle ne veut point que les gens qu'elle aime aient des maîtresses. Le meilleur titre qu'on puisse avoir pour entrer chez elle, est d'être impuissant; elle a toujours peur qu'on ne l'égorge pour donner son argent à une fille d'opéra. Jugez d'après cela si *Linant* qui a dix-neuf ans est homme à lui plaire.

Je suis en vérité bien fâché de la haine que madame de *Fontaine-Martel* a pour la jeunesse. Votre abbé aurait été son fait et le mien. Mais quelque chose qui arrive, il réussira surement; il est né sage, il a de l'esprit, de la bonne volonté, de la jeunesse; avec tout cela on se tire bientôt d'affaire à Paris. Les vers qu'il a faits pour vous, sont bien au-dessus de ceux qu'il avait faits pour DIEU et pour le chaos. On réussit selon les sujets. Je suis fort trompé, ou ce jeune homme a le véritable talent; et c'est ce qui augmente encore le regret que j'ai de ne pouvoir vivre avec lui. Qu'il compte sur moi, si jamais je puis lui rendre service. Dans deux ou trois ans il écrira mieux que moi, et je l'en aimerai davantage. Mon Dieu! mon cher *Cideville*, que ce serait une vie délicieuse de se trouver logés ensemble trois ou quatre gens de lettres avec des talens et point de jalousie! de s'aimer, de vivre doucement, de cultiver son art, d'en parler, de s'éclairer mutuellement! Je me figure que je vivrai un jour dans ce petit paradis, mais je veux que vous en soyez le Dieu. En attendant, je vais versifier ma tragédie, et si

peins l'amour comme vous me faites sentir —— amitié, l'ouvrage sera bon. Je vous embrasse 1732. mille fois.

LETTRE LVIII.

A M. DE FORMONT.

Paris, ce 29 mai.

Je viens de mander à notre cher *Cideville* combien je suis fâché de n'avoir pu faire succéder l'abbé *Linant* à *Thiriot*. La dame du logis prétend que puisqu'elle m'a pour rien, elle doit avoir tout *gratis*, et regarde *Thiriot* comme quelqu'un dont elle hérite douze cents livres de rente viagère. Elle pense que tout jeune homme, à qui elle ferait une pension, la quitterait sur le champ pour mademoiselle *Sallé*. Je suis véritablement affligé de me voir inutile à l'abbé *Linant*, car vous l'aimez, et il fait bien des vers. J'ai vu un autre abbé qui ne le vaut pas assurément, et qui m'a montré de petits vers pour madame de *Formont*. Vous logerez celui-là, s'il vous plaît; pour moi je ne m'en charge pas. Je ne vous renverrai pas Eriphyle sitôt : j'ai tout corrigé; mais je veux l'oublier, pour la revoir ensuite avec des yeux frais. Il ne faut pas se souvenir de son ouvrage quand on veut le bien juger. J'ai cru même que le meilleur moyen d'oublier la tragédie d'Eriphyle, était d'en faire une autre. Tout le monde me reproche ici que je ne mets point d'amour dans mes pièces. Ils en auront cette fois-ci, je vous jure, et ce ne sera pas de la galanterie. Je veux qu'il n'y ait rien

1732.

de si turc, de si chrétien, de si amoureux, de tendre, de si furieux que ce que je versifie à pr sent pour leur plaire. J'ai déjà l'honneur d' avoir fait un acte. Ou je suis fort trompé, ou sera la pièce la plus singulière que nous ayons théâtre. Les noms de *Montmorency*, de St *Lou* de *Saladin*, de *Jésus* et de *Mahomet* s'y trouv ront. On y parlera de la Seine et du Jourdain, d Paris et de Jérusalem. On aimera, on baptiser on tuera, et je vous enverrai l'esquisse dès qu'ell sera brochée.

On ma parlé hier d'une petite pièce bachiqu du jeune *Bernard*, poëte et homme aimable. Dè que je l'aurai je vous l'enverrai. Il paraît ici des couplets contre tout le monde; mais ils sont assez comme presque tous les hommes d'aujourd'hui, malins et médiocres. La fureur de jouer la comé die par-tout continue toujours, et la fureur de la jouer très-mal dure toujours aux comédiens fran çais. Nous attendons l'opéra des cinq ou six Sens; la musique est de *Destouches*, les paroles de *Roi*, qui se cache de peur que son nom ne lui nuise. Nous aurons aussi les Sermens indiscrets de *Mari vaux*, où j'espère que je n'entendrai rien. Pour des nouvelles du parlement, *ea cura quietum non me sollicitat*. Je ne connais et ne veux de ma vie connaître que les belles-lettres, et aimer que des personnes comme vous, si par bonheur il s'en ren contre.

Adieu, je vous suis attaché pour toute ma vie

LETTRE LIX.

1732.

A M. DE FORMONT.

A Paris, 25 juin.

GRAND merci, mon cher ami, des bons conseils que vous me donnez fur le plan d'une tragédie, mais ils font venus trop tard. La tragédie était faite. Elle ne m'a coûté que vingt-deux jours. Jamais je n'ai travaillé avec tant de vîteffe. Le fujet m'entraînait, et la pièce fe fefait toute feule. J'ai enfin ofé traiter l'amour, mais ce n'eft pas l'amour galant et français. Mon amoureux n'eft pas un jeune abbé à la toilette d'une bégueule; c'eft le plus paffionné, le plus fier, le plus tendre, le plus généreux, le plus juftement jaloux, le plus cruel et le plus malheureux de tous les hommes. J'ai enfin tâché de peindre ce que j'avais depuis fi long-temps dans la tête, les mœurs turques oppofées aux mœurs chrétiennes, et de joindre dans un même tableau ce que notre religion peut avoir de plus impofant et même de plus tendre avec ce que l'amour a de plus touchant et de plus furieux. Je fais tranfcrire à préfent la pièce; dès que j'en aurai un exemplaire au net, il partira pour Rouen, et ira à MM. de *Formont* et *Cideville*.

A peine eus-je achevé le dernier vers de ma pièce turco-chrétienne, que je fuis revenu à Eriphyle, comme *Perrin Dandin* fe délaffait à voir des procès. Je crois avoir trouvé le fecret de répandre un véritable intérêt fur un fujet qui femblait n'être fait que pour étonner. J'en retranche

1732.

abſolument le grand-prêtre. Je donne plus au tr
gique et moins à l'épique, et je ſubſtitue, auta
que je peux, le vrai au merveilleux. Je conſer
pourtant toujours mon ombre, qui n'en fera q
plus d'effet lorſqu'elle parlera à des gens po
leſquels on s'intéreſſera davantage. Voilà en g
néral quel eſt mon plan. Je me ſais bon gré d'e
avoir arrêté l'impreſſion, et de m'être retenu ſu
le bord du précipice dans lequel j'allais tomb
comme un ſot.

Adieu; je vous aime bien tendrement, mo
cher ami; il faudra que vous reveniez ici ou qu
je retourne à Rouen, car je ne peux plus me paſſe
de vous voir.

LETTRE LX.

A M. DE FORMONT.

Paris, juillet.

Je ne comptais vous écrire, mon cher ami, qu'en vous envoyant Eriphyle et Zaïre. J'eſpère que vous les aurez inceſſamment. En attendant, il faut que je me diſculpe un peu ſur l'édition de mes Oeuvres, ſoi-diſant complètes, qui vient de paraître en Hollande. Je n'ai pu me diſpenſer de fournir quelques corrections et quelques changemens au libraire qui avait déjà mes ouvrages, et qui les imprimait malgré moi ſur les copies défectueuſes qui étaient entre ſes mains. Mais ne ſachant pas préciſément quelles pièces fugitives il avait de moi, je n'ai pu les corriger toutes. Non-ſeulement je ne réponds point de l'édition, mais

j'empêcherai qu'elle n'entre en France. Nous en aurons bientôt une corrigée avec plus de soin et plus complète. Je doute que dans cette édition que je médite, je change beaucoup de choses dans l'épître à M. de *la Faye*. Il est vrai que j'y parle un peu durement de *Rousseau*; mais lui ai-je fait tant d'injustice ? n'ai-je pas loué la plupart de ses épigrammes et de ses psaumes ? J'ai seulement oublié les odes, mais c'est, je crois, une faute du libraire ; j'ai rendu justice à ce qu'il y a de bon dans ses épîtres, et j'ai dit mon sentiment librement sur tous ses ouvrages en général. Serez-vous donc d'un autre avis que moi, quand je vous dirai que, dans tous ses ouvrages raisonnés, il n'y a nulle raison ; qu'il n'a jamais un dessein fixe, et qu'il prouve toujours mal ce qu'il veut prouver ? Dans ses allégories, sur-tout dans les nouvelles, a-t-il la moindre étincelle d'imagination ? et ne ramène-t-il pas perpétuellement sur la scène, en vers souvent forcés, la description de l'âge d'or et de l'âge de fer, et les vices masqués en vertus, que M. *Despréaux* avait introduits auparavant en vers coulans et naturels ? Pour la personne de *Rousseau*, je ne lui dois aucuns égards ; je n'ai seulement qu'à le remercier d'avoir fait contre moi une épigramme si mauvaise qu'elle est inconnue quoique imprimée.

Le petit abbé *Linant* va faire une tragédie : je l'y ai encouragé. C'est envoyer un homme à la tranchée, mais c'est un cadet qui a besoin de faire fortune, et de tout risquer pour cela. M. de *Nesle* m'avait promis de le prendre, mais il ne lui donne

1732. encore qu'à dîner. La première année fera peut être rude à paffer pour ce pauvre *Linant*. Heureufement il me paraît fage et d'une vertu douce. Avec cela, il eft impoffible qu'il ne perce pas à la longue. Adieu. Quand reviendrai-je à Rouen, et quand reviendrez-vous à Paris ?

LETTRE LXI.

A M. DE CIDEVILLE.

Samedi, 9 d'augufte.

Messieurs Formont et Cideville,
De grâce pardonnez au ftyle
Qui ma Zaïre barbouilla,
Lorfqu'étant en fale cornette,
A la hâte on vous l'envoya,
Avant d'avoir fait fa toilette.

J'étais fi preffé, meffieurs mes Juges, quand je fis le paquet, que je vous envoyai une leçon de Zaïre qui n'eft pas tout-à-fait la bonne. Mais figurez-vous que la dernière fcène du troifième acte et la dernière du quatrième entre *Orofmane* et *Zaïre*, font comme il faut ; imaginez-vous qu'*Orofmane* n'a plus le billet entre les mains, et l'a déjà fait donner à un efclave, quand il fe trouve avec *Zaïre* à qui il a toujours envie de tout montrer. Croyez qu'il y a bien des vers corrigés, et que fi je n'étais pas auffi preffé que je le fuis, vous auriez de moi des lettres de dix pages.

LETTRE

LETTRE LXII.

1732.

A M. DE CIDEVILLE.

25 d'auguste.

Mes chers et aimables critiques, je voudrais que vous puissiez être témoins du succès de Zaïre, vous verriez que vos avis ne m'ont pas été inutiles; et qu'il y en a peu dont je n'aye profité. Souffrez, mon cher *Cideville*, que je me livre avec vous, en liberté, au plaisir de voir réussir ce que vous avez approuvé. Ma satisfaction s'augmente en vous la communiquant. Jamais pièce ne fut si bien jouée que Zaïre à la quatrième représentation. Je vous souhaitais bien là: vous auriez vu que le public ne hait pas votre ami. Je parus dans une loge, et tout le parterre me battit des mains. Je rougissais, je me cachais; mais je serais un fripon si je ne vous avouais pas que j'étais sensiblement touché. Il est doux de n'être pas honni dans son pays; je suis sûr que vous m'en aimerez davantage. Mais, Messieurs, renvoyez-moi donc Eriphyle, dont je ne peux me passer, et qu'on va jouer à Fontainebleau. Mon Dieu! ce que c'est que de choisir un sujet intéressant! Eriphyle est bien mieux écrite que Zaïre; mais tous les ornemens, tout l'esprit, et toute la force de la poésie ne valent pas, à ce qu'on dit, un trait de sentiment. Adieu, mes chers *Cideville* et *Formont*.

Quod si me tragicis vatibus inseres,
Sublimi feriam sidera vertice.

Je vous embrasse bien tendrement.

1732.

P. S. J'oubliais de vous dire que j'ai parlé de vous, mon cher *Cideville*, deux bonnes heures, au clair de lune, avec madame de *la Rivaudaye*, dans ce même jardin où M. de *Formont* m'a vu si impitoyablement sans me parler. Je suis bien aise que madame de *la Rivaudaye* ne m'ait pas traité de même; elle m'a paru digne d'avoir un ami comme vous, si on peut n'être que son ami.

LETTRE LXIII.

A M. DE CIDEVILLE.

Le 3 septembre.

Je suis pénétré, mon cher *Cideville*, des peines dont vous me faites l'amitié de me parler; c'est la preuve la plus sensible que vous m'aimez. Vous êtes sûr de mon cœur, vous savez combien je m'intéresse à vous. Pourquoi faut-il qu'un homme aussi sage et aussi aimable que vous, soit malheureux? Que ferai-je donc, moi qui ai passé toute ma vie à faire des folies? Quand j'ai été malheureux, je n'ai eu que ce que je méritais; mais quand vous l'êtes, c'est une balourdise de la Providence. J'ai fait la sottise de perdre douze mille francs au biribi, chez madame de *Fontaine-Martel*; je parie que vous n'en avez pas tant fait. Je voudrais bien que vous eussiez été à portée de les perdre; j'en donnerais le double pour vous voir à Paris.

Ah! quittez pour la liberté
Sacs, bonnet, épice et soutane,
Et le palais de la chicane
Pour celui de la volupté.

M. de *Formont* m'a écrit une lettre charmante. Je ne lui ai point encore fait de réponſe ; je ne ſais où le prendre.

1732.

Adieu, je vous embraſſe bien tendrement.

LETTRE LXIV.

A M. DE FORMONT.

Le . . . ſeptembre.

JE viens d'apprendre par notre cher *Cideville* qui part de Rouen, que vous y revenez. Je ne ſavais où vous prendre pour vous remercier, mon cher ami, mon juge éclairé, de la lettre obligeante que vous m'avez écrite de Gaill n. Je ſuis bien fâché que vous n'ayez vu que la première repréſentation de Zaïre. Les acteurs jouaient mal, le parterre était tumultueux, et j'avais laiſſé dans la pièce quelques endroits négligés qui furent relevés avec un tel acharnement que tout l'intérêt était détruit. Petit à petit j'ai ôté ces défauts, et le public s'eſt raccoutumé à moi. Zaïre ne s'éloigne pas du ſuccès d'Inès de Caſtro ; mais cela même me fait trembler. J'ai bien peur de devoir aux grands yeux noirs de mademoiſelle *Gauſſin*, au jeu des acteurs et au mélange nouveau des plumes et des turbans, ce qu'un autre croirait devoir à ſon mérite. Je vais retravailler la pièce comme ſi elle était tombée. Je ſais que le public, qui eſt quelquefois indulgent au théâtre par caprice, eſt ſévère à la lecture par raiſon. Il ne demande pas mieux qu'à ſe dédire, et à ſiffler ce qu'il a applaudi. Il faut le forcer à

1732.

être content. Que de travaux et de peines pour cette fumée de vaine gloire! Cependant que ferions-nous sans cette chimère? Elle est nécessaire à l'ame comme la nourriture l'est au corps. Je veux refondre Eriphyle et la Mort de César, le tout pour cette fumée. En attendant je suis obligé de travailler à des additions que je prépare pour une édition de Hollande de Charles XII. Il a fallu s'abaisser à répondre à une misérable critique faite par *la Motraye*. L'homme ne méritait pas de réponse; mais toutes les fois qu'il s'agit de la vérité et de ne pas tromper le public, les plus misérables adversaires ne doivent pas être négligés. Quand je me serai dépêtré de ce travail ingrat, j'achèverai ces Lettres anglaises que vous connaissez; ce sera tout au plus le travail d'un mois, après quoi il faudra bien revenir au théâtre, et finir enfin par l'histoire du siècle de *Louis XIV*. Voilà, mon cher *Formont*, tout le plan de ma vie. Je la regarderai comme très-heureuse, si je peux en passer une partie avec vous. Vous m'aplaniriez les difficultés de mes travaux, vous m'encourageriez, vous m'en assureriez le succès, et il m'en serait cent fois plus précieux. Que j'aime bien mieux laisser aller dorénavant ma vie dans cette tranquillité douce et occupée, que si j'avais eu le malheur d'être conseiller au parlement! Tout ce que je vois me confirme dans l'idée où j'ai toujours été de n'être jamais d'aucun corps, de ne tenir à rien qu'à ma liberté et à mes amis. Il me semble que vous ne desapprouvez pas trop ce systême, et qu'il ne faudra pas prêcher long-temps *Cideville* pour le lui faire embrasser dans

l'occasion. Il vient de m'écrire, mais il me mande qu'il va à la campagne, et je ne sais où lui adresser ma réponse. Aimez-moi toujours, mon cher *Formont*, et que votre philosophie nourrisse la mienne des plaisirs de l'amitié.

1732.

LETTRE LXV.

A M. DE FORMONT.

Octobre.

Je vous adressai avant-hier, mon cher ami et mon *candide judex*, la lettre à *Fakener* (11), telle que je l'avais corrigée et montrée à M. *Rouillé*. J'ai depuis ce temps reçu deux lettres de M. de *Cideville* à ce sujet. Je suis enchantée de la délicatesse de son amitié, mais je ne peux partager ses scrupules. Plus je relis cette épître dédicatoire, plus j'y trouve des vérités utiles, adoucies par un badinage innocent. Je dis, et je le redirai toujours jusqu'à ce qu'on en profite, que les lettres sont trop peu accueillies aujourd'hui. Je dis qu'à la cour on fait quelquefois des critiques absurdes.

> Tous les jours à la cour un sot de qualité
> Peut juger de travers avec impunité.

Qui ne fait que des critiques générales n'offense personne. *La Bruyère* a dit cent fois pis, et n'en a plu que davantage.

Les louanges que je donne avec toute l'Europe à *Louis XIV*, ne deviendront un jour la satire de *Louis XV* que si *Louis XV* ne l'imite pas; mais en

(11) Au-devant de Zaïre, Tome II de notre édition.

1732. quel endroit insinuai-je que *Louis XV* ne marchera pas sur ses traces? Les vers sur Polyeucte renferment une vérité incontestable, et la manière dont ils sont amenés n'a rien d'indécent; car ne dis-je pas que la corruption du cœur humain est telle que la belle ame de *Polyeucte* aurait faiblement attendri sans l'amour de sa femme pour *Sévère*, etc. Ce qui regarde la pauvre *le Couvreur* est un fait connu de toute la terre, et dont j'aime à faire sentir la honte. Mais, en parlant d'amour et de *Melpomène*, j'écarte toutes les idées de religion qui pourraient s'y mêler, et je dis poétiquement ce que je n'ose pas dire sérieusement.

M. *Rouillé*, en voyant cette épître, a dit que l'endroit de mademoiselle *le Couvreur* était le seul qu'un approbateur ne puisse passer, et c'est lui-même qui a donné le conseil de faire paraître deux éditions; la première sans l'épître et avec le privilége, la seconde avec l'épître et sans privilége. C'est à quoi je me suis déterminé. J'ai écrit à *Jore* en conséquence. Je lui ai recommandé d'imprimer l'épître à part avec un nouveau titre, et de me l'envoyer à Versailles, tandis que l'édition entière de la tragédie viendra à la chambre syndicale avec toutes les formalités ridicules dont la librairie est enchevêtrée. Au reste, il n'y a rien dans cette épître qui me fasse peine. Que diriez-vous donc de mes pièces fugitives qu'on veut imprimer, et de celles qui ont déjà paru? Ne sont-elles pas pleines de traits plus hardis cent fois et de réflexions plus hasardées? On me reprochera, dit-on, de mettre une lettre badine à la tête d'une tragédie chrétienne

1732.

a pièce n'eſt pas, Dieu merci, plus chrétienne ıe turque. J'ai prétendu faire une tragédie tendre intéreſſante, et non pas un ſermon: et dans ıelque genre que Zaïre ſoit écrite, je ne vois pas ı'il ſoit défendu de faire imprimer une épître milière avec une tragédie. Le public eſt las de réfaces ſérieuſes et d'examens critiques. Il aimera ıieux que je badine avec mon ami en diſant plus 'une vérité, que de me voir défendre Zaïre méthoiquement et peut-être inutilement. En un mot, ne préface m'aurait ennuyé, et la lettre à *Fakener* n'a beaucoup diverti. Je ſouhaite qu'ainſi ſoit de ous. Adieu. On m'a dit que vous viendrez bientôt. Vous ne trouverez perſonne à Paris qui vous ime plus tendrement que moi et qui vous eſtime davantage. Je ſuis pénétré de vos bontés.

LETTRE LXVI.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

Le . . . .

Vous m'avez propoſé, Madame, d'acheter une charge d'écuyer chez madame la ducheſſe *du Maine*, et ne me ſentant pas aſſez diſpos pour cet emploi, j'ai été obligé d'attendre d'autres occaſions de vous faire ma cour. On dit qu'avec cette charge d'écuyer il en vague une de lecteur; je ſuis bien ſûr que ce n'eſt pas un bénéfice ſimple chez madame *du Maine* comme chez le roi. Je voudrais de tout mon cœur prendre pour moi cet

1732. emploi, mais j'ai en main une perſonne qui, avec plus d'eſprit, de jeuneſſe et de poitrine, s'en acquittera mieux que moi.

Voici, Madame, une occaſion de montrer la bonté de votre cœur et votre crédit. La perſonne dont je vous parle eſt un jeune homme nommé M. l'abbé *Linant*, à qui il ne manque rien du tout que de la fortune. Il a auprès de vous une recommandation bien puiſſante ; il eſt ami de M. de *Formont*, qui vous répondra de ſon eſprit et de ſes mœurs. Je ne ſuis ici que le précurſeur de M. de *Formont*, qui va bientôt obtenir cette grâce de vous ; et je vous en remercierai comme ſi c'était à moi ſeul que vous l'euſſiez faite. En vérité, ſi vous placez ce jeune homme, vous ferez une action charmante; vous encouragerez un talent bien décidé qu'il a pour les vers; vous attacherez pour le reſte de votre vie quelqu'un d'aimable qui vous devra tout; vous aurez le plaiſir d'avoir tiré le mérite de la miſère, et de l'avoir mis dans la meilleure école du monde. Au nom de Dieu, réuſſiſſez dans cette affaire pour votre plaiſir, pour votre honneur, pour celui de madame *du Maine*, et pour l'amour de *Formont* qui vous en prie par moi.

Adieu, Madame; je vous ſuis attaché comme l'abbé *Linant* vous le ſera, avec le plus reſpectueux et le plus tendre dévouement.

LETTRE

LETTRE LXVII.

A M. DE FORMONT.

A Paris, ce samedi .... novembre.

Il y a mille ans, mon cher *Formont*, que je ne vous ai écrit ; j'en suis plus fâché que vous. Vous me parliez dans votre dernière lettre de Zaïre, et vous me donniez de très-bons conseils. Je suis un ingrat de toutes façons. J'ai passé deux mois sans vous en remercier, et je n'en ai pas assez profité. J'aurais dû employer une partie de mon temps à vous écrire, et l'autre à corriger Zaïre. Mais je l'ai perdu tout entier à Fontainebleau à faire des querelles entre les actrices pour des premiers rôles, et entre la reine et les princesses pour faire jouer des comédies ; à former de grandes factions pour des bagatelles, et à brouiller toute la cour pour des riens. Dans les intervalles que me laissaient ces importantes billevesées, je m'amusais à lire *Newton* au lieu de retoucher notre Zaïre. Je suis enfin déterminé à faire paraître ces Lettres anglaises, et c'est pour cela qu'il m'a fallu relire *Newton* ; car il ne m'est pas permis de parler d'un si grand homme sans le connaître. J'ai refondu entièrement les lettres où je parlais de lui, et j'ose donner un petit précis de toute sa philosophie. Je fais son histoire et celle de *Descartes*. Je touche en peu de mots les belles découvertes et les innombrables erreurs de notre *René*. J'ai la hardiesse de soutenir le systême d'*Isaac*, qui me paraît démontré. Tout cela fera quatre ou cinq lettres que je tâche

1732. d'égayer et de rendre intéressantes autant que la matière peut le permettre. Je suis aussi obligé de changer tout ce que j'avais écrit à l'occasion de M. *Locke*, parce qu'après tout je veux vivre en France, et qu'il ne m'est pas permis d'être aussi philosophe qu'un anglais. Il me faut déguiser à Paris ce que je ne pourrais dire trop fortement à Londres. Cette circonspection malheureuse, mais nécessaire, me fait rayer plus d'un endroit assez plaisant sur les quakers et les presbytériens. Le cœur m'en saigne; *Thiriot* en souffrira; vous regretterez ces endroits et moi aussi; mais,

Non me fata meis patiuntur scribere nugas
Auspiciis, et sponte meâ componere chartas.

J'ai lu au cardinal de *Fleuri* deux lettres sur les quakers, desquelles j'avais pris grand soin de retrancher tout ce qui pouvait effaroucher sa dévote et sage éminence. Il a trouvé ce qui en restait encore assez plaisant; mais le pauvre homme ne sait pas ce qu'il a perdu. Je compte vous envoyer mon manuscrit dès que j'aurai tâché d'expliquer *Newton* et d'obscurcir *Locke*. Vous me paraissez aussi désirer certaines pièces fugitives dont l'abbé de *Sade* vous a parlé. Je veux vous envoyer tout mon magasin, à vous et à M. de *Cideville* pour vos étrennes: mais je ne veux pas donner rien pour rien. Je sais, monsieur le fripon, que vous avez écrit à mademoiselle de *Launay* une de ces lettres charmantes où vous joignez les grâces à la raison, et où vous couvrez de roses votre bonnet de philosophe. Si vous nous fesiez part de ces

gentilleſſes, ce ſerait en vérité très-bien fait à vous, et je me croirais payé avec uſure du magaſin que je vous deſtine. Notre baronne vous fait ſes complimens. Tout le monde vous déſire ici. Vous devriez bien venir reprendre votre appartement chez meſſieurs *Deſalleurs*, et paſſer votre hiver à Paris. Vous me feriez peut-être faire encore quelque tragédie nouvelle. Adieu; je ſupplie M. de *Cideville* de vous dire combien je vous aime, et je prie M. de *Formont* d'aſſurer mon cher *Cideville* de ma tendre amitié.

1732.

Adieu; je ne me croirai heureux que quand je pourrai paſſer ma vie entre vous deux.

LETTRE LXVIII.

A M. DE FORMONT.

Décembre.

Vos confitures ont été reçues avec reconnaiſſance, et vos vers avec tranſport, comme vous le feriez vous-même. Ils vous reſſemblent, mon cher *Formont*, ils ſont pleins de juſteſſe et d'eſprit. Tout le monde croira, avec raiſon, que ſi je ne vous réponds qu'en proſe, c'eſt parce que je ſens mon impuiſſance et que je me défie de moi. Mais il y a encore une autre raiſon, c'eſt que je n'ai pas un inſtant dont je puiſſe diſpoſer. Je retouche les Lettres anglaiſes pour vous les renvoyer. Je viens de finir le Temple du Goût, ouvrage que j'aurais dû dédier à vous et à M. de *Cideville*, ſi M. le cardinal de *Polignac* et M. l'abbé de *Rothelin* ne me l'avaient pas demandé. Je le fais partir par la

1732. poste, et je pars dans l'instant pour Versailles, où l'on m'adresse les préfaces de Zaïre. Vous autres qui avez un peu plus de loisir, écrivez-nous de longues lettres, à nous misérables qui n'y pouvons répondre qu'en billets écourtés. Mandez un peu ce que vous pensez du Temple du Goût; car après tout, Messieurs, c'est votre affaire; et il s'agit de votre Dieu et de votre Eglise. Vous êtes les apôtres de la religion que je vais prêchant. Dieu veuille que vous ne me traitiez pas d'hérétique. Adieu.

LETTRE LXIX.

A M. DE FORMONT.

15 décembre.

Vous daignez vous abaisser à revoir des éditions, vous qui êtes fait assurément plutôt pour diriger des auteurs que des libraires. En vous remerciant pour ma part du soin que vous avez la bonté de prendre pour Zaïre. Si vous me passez sa conversion, j'ai l'amour-propre d'espérer que vous ne serez pas tout-à-fait mécontent du reste. Il me semble qu'on voit assez, dans la première scène, qu'elle serait chrétienne, si elle n'aimait pas *Orosmane*. *Fatime*, *Nérestan* et la croix avaient déjà fait quelque impression sur son cœur. Son père, son frère et la grâce achèvent cette affaire au second acte. La grâce sur-tout ne doit point effaroucher; c'est un être poétique et à qui l'illusion est attachée depuis long-temps. Pour le style, il ne faut pas s'attendre à celui de la Henriade.

Une loure ne se joue point sur le ton de la descente de *Mars*. 1732.

Me dulces dominæ musa licymniæ
Cantus me voluit dicere, lucidùm
Fulgentes oculos, et bené mutuis,
Fidum pectus amoribus.

Il a fallu, ce me semble, répandre de la mollesse et de la facilité dans une pièce qui roule toute entière sur le sentiment. *Qu'il mourût* serait détestable dans Zaïre; et *Zaïre, vous pleurez*, serait impertinent dans *Horace. Suus unicuique locus est.* Ne me reprochez donc point de détendre un peu les cordes de ma lyre. Les sons en eussent paru aigres, si j'avais voulu les rendre forts en cette occasion.

Je compte vous envoyer incessamment une copie manuscrite de toutes mes lettres à *Thiriot* sur la religion, le gouvernement, la philosophie et la poésie des Anglais. Il y a quatre lettres sur M. *Newton*, dans lesquelles je débrouille, autant que je le peux, et pas plus qu'il ne le faut pour des Français, le systême et même tous les systêmes de ce grand philosophe. J'évite avec soin d'entrer dans les calculs. Je me regarde comme un homme qui arrange ses affaires, sans chiffrer avec son intendant. Il n'y a qu'une lettre touchant M. *Locke*. La seule matière philosophique que j'y traite, est la petite bagatelle de l'immatérialité de l'ame; mais la chose est trop de conséquence pour la traiter sérieusement. Il a fallu l'égayer pour ne pas heurter de front nosseigneurs les théologiens, gens qui voient si clairement la spiritualité de l'ame, qu'ils feraient brûler, s'ils pouvaient,

1732. les corps de ceux qui en doutent. J'ai envoyé un autre ouvrage à *Jore*, avec le privilége de Zaïre. C'est une épître dédicatoire d'un goût un peu nouveau. Je vous prie d'en retarder l'impression de quelques jours. Je ne l'ai adressée à M. *Jore* qu'afin qu'il la communiquât à mes deux juges, qui sont M. de *Formont* et M. de *Cideville*. Il y a bien des changemens à y faire. Je compte vous en faire tenir incessamment une nouvelle copie.

On a joué depuis peu aux italiens deux critiques de Zaïre. Elles sont tombées l'une et l'autre; mais leur humiliation ne me donne pas grand amour-propre, car les italiens pourraient être de fort mauvais plaisans sans que Zaïre en fût meilleure.

Il y a ici quelques livres nouveaux oubliés en naissant, tel que le Repos de *Cyrus*, les Poésies du sieur *Tanevot*, et autres denrées; le Spectacle de la nature, compilation assez bonne dans un style ridicule, a eu un succès assez équivoque. *Moncrif* va être de l'académie française, et faire jouer sa comédie des Abdérites, afin de justifier le choix des quarante aux yeux du public. *Vale.*

LETTRE LXX.

A M. DE MAUPERTUIS.

J'AI lu ce matin, Monsieur, les trois quarts de votre livre (12) avec le plaisir d'une fille qui lit un roman, et la foi d'un dévot qui lit l'Evangile. Soyez toujours mon maître en physique, et mon disciple en amitié; car je prétends vous aimer

(12) De la figure des astres.

1732.

beaucoup, à condition que vous m'aimerez un peu. Vous êtes accoutumé à me donner des leçons ; souffrez donc, Monsieur, que je soumette à votre jugement quelques lettres que j'ai écrites autrefois d'Angleterre, et qu'on veut imprimer à Londres. Je les ai corrigées depuis peu ; mais elles me paraissent avoir grand besoin d'être revues par des yeux comme les vôtres ; je vous demande en grâce de vouloir bien les lire. Je n'ose vous prier de mettre par écrit les réflexions que vous ferez, il n'est pas juste que je vous donne tant de peine ; mais j'avoue que si vous aviez cette bonté, je vous aurais une extrême obligation. J'ai choisi, parmi toutes ces lettres celles qui ont le plus de rapport aux études que vous honorez de la préférence ; non que vous n'étendiez votre empire sur plus d'une province du Parnasse, mais je n'ai pas voulu vous envoyer à la fois *in omni genere*. Je veux essayer votre patience par degrés.

Quand vous voudrez faire encore un souper chez M. *du Fay* avec l'honnête musulman qui entend si bien le français (13), je serai à vos ordres, et je vous lirai le Temple du Goût. C'est un pays aussi connu de vous qu'il est ignoré de la plupart des géomètres. M. *Newton* ne le connaissait pas, et M. *Leibnitz* n'y avait guère voyagé qu'en allemand.

Adieu, Monsieur, vous n'avez point de disciple plus ignorant, plus docile et plus tendrement attaché que moi.

(13) M. de *la Condamine*, habillé en turc, avait soupé chez M. *du Fay*, avec M. de *Voltaire*, sans en être reconnu.

LETTRE LXXI.

A M. JOSSE, *libraire.* (14)

A Paris, le 6 janvier.

1733.

Quoique je n'aye jamais reçu un sou des souscriptions de la Henriade (15), quoique tous ceux qui ont envoyé en Angleterre aient reçu le livre, quoique jamais aucune souscription ne m'ait apparu, cependant, depuis que je suis en France, j'ai toujours payé de mes deniers les souscriptions qu'on a présentées; et j'ai, outre cela, fait donner *gratis* toutes les éditions de la Henriade aux souscripteurs. Il est vrai, Monsieur, que le temps fixé pour ce remboursement est passé il y a deux mois; mais M. *de la Porte*, porteur de deux souscriptions, mérite une considération particulière. Je vous prie de lui rembourser ce papier, et de lui faire présent d'une Henriade de ma part.

(14) Nous imprimons cette lettre sur l'original même auquel se trouvait joint un grand nombre de souscriptions remboursées par M. de *Voltaire*. Cette lettre prouve qu'au commencement même de sa carrière littéraire, M. de *Voltaire* n'avait point cette avidité que ses ennemis lui ont tant de fois et si injustement reprochée. Il est d'ailleurs très-bien prouvé que nul auteur n'a moins tiré parti de ses ouvrages pour s'enrichir; il les a presque toujours donnés, soit aux libraires ou aux comédiens, soit aux jeunes gens de lettres qu'il voulait encourager.

(15) L'édition de Londres de 1726, in-4°.

LETTRE LXXII.

A M. DE FORMONT.

Ce 27 janvier.

Les confitures que vous aviez envoyées à la baronne, mon cher *Formont*, seront mangées probablement par sa janséniste de fille, qui a l'estomac dévot, et qui héritera au moins des confitures de sa mère, à moins qu'elles ne soient substituées, comme tout le reste, à mademoiselle *de Clere*. Je devais une réponse à la charmante épître dont vous accompagnâtes votre présent; mais la maladie de notre baronne suspendit toutes nos rimes redoublées. Je ne croyais pas, il y a huit jours, que les premiers vers qu'il faudrait faire pour elle feraient son épitaphe. Je ne conçois pas comment j'ai résisté à tous les fardeaux qui m'ont accablé depuis quinze jours. On me saisissait Zaïre d'un côté, la baronne se mourait de l'autre; il fallait aller solliciter le garde des sceaux et chercher le viatique. Je gardais la malade pendant la nuit, et j'étais occupé du détail de la maison tout le jour. Figurez-vous que ce fut moi qui annonçai à la pauvre femme qu'il fallait partir. Elle ne voulait point entendre parler des cérémonies du départ; mais j'étais obligé d'honneur à la faire mourir dans les règles. Je lui amenai un prêtre moitié janséniste, moitié politique, qui fit semblant de la confesser, et vint ensuite lui donner le reste. Quand ce comédien de Saint-Eustache lui demanda tout haut si elle

1733. n'était pas bien persuadée que son Dieu, son Créateur était dans l'eucharistie ; elle répondit : *Ah, oui !* d'un ton qui m'eût fait pouffer de rire dans des circonstances moins lugubres.

Adieu ; je vais être trois mois entiers tout à ma tragédie, après quoi je veux consacrer le reste de ma vie à des amis comme vous. Adieu ; je vous aime autant que je vous estime.

LETTRE LXXIII.

A M. DE CIDEVILLE.

27 janvier.

J'AI perdu, comme vous savez peut-être, mon cher ami, madame de *Fontaine-Martel*. Que direz-vous de moi qui ai été son directeur à ce vilain moment, et qui l'ai fait mourir dans toutes les règles ? Je vous épargne tout ce détail dont j'ai ennuyé M. de *Formont ;* je ne veux vous parler que de mes consolateurs à la tête desquels vous êtes. Il n'y a point de perte qui ne soit adoucie par votre amitié. J'ai vu tous ces jours-ci bien des gens qui m'ont parlé de vous. Savez-vous bien qu'il n'y a pas quinze jours que nous représentâmes Zaïre chez madame de *Fontaine-Martel*, en présence de votre amie madame de *la Rivaudaye;* je jouais le rôle du vieux *Lusignan*, et je tirai des larmes de ses beaux yeux, que je trouvai plus brillans et plus animés quand elle me parla de vous. Qui aurait cru qu'il faudrait, quinze jours après, quitter cette maison où tous les jours étaient des amusemens et des fêtes ? J'y

vis hier un homme de votre connaissance qui n'est pas tout-à-fait si séduisant que madame de *la Rivaudaye*, et qui veut pourtant me séduire ; c'est monsieur le marquis qui prétend n'être pas encore cocu, qui aura au moins cinquante mille livres de rente, et qui ne croit pourtant pas que la Providence l'ait encore traité selon ses mérites. Il aurait bien dû employer les agrémens et les insinuations de son esprit à rétablir la paix entre *Gilles Maignard* et la pauvre présidente de *Bernières*.

1733.

Je suis charmé pour elle que vous vouliez bien la voir quelquefois. S'il y a quelqu'un dans le monde capable de la porter à des résolutions raisonnables, c'est vous. Ne vaudrait-il pas mieux pour elle qu'elle continuât à manger quarante ou cinquante mille livres de rente avec son mari, que d'aller vivre avec deux mille écus dans un couvent ? Si elle voulait, en attendant que le temps apaise toutes ces brouilleries, demeurer à la Rivière-Bourdet, je lui promettrais d'aller l'y voir, et d'y achever ma nouvelle tragédie. Quel plaisir ce serait pour moi, mon cher *Cideville*, de travailler sous vos yeux ! car je me flatte que vous viendriez à la Rivière avec M. de *Formont*. Je me fais de tout cela une idée bien consolante. Tâchez d'induire madame de *Bernières* à prendre ce parti. Dites-lui, je vous en prie, qu'elle m'écrive ; que je lui serai toujours attaché ; et que si elle a quelques ordres à me donner, je les exécuterai avec la fidélité et l'exactitude d'un vieil ami.

Adieu, je vous embrasse tendrement.

1733.

LETTRE LXXIV.

A M. THIRIOT, *à Londres.*

Paris, 24 février.

VOULEZ-VOUS savoir, mon cher *Thiriot*, tout ce qui m'a empêché de vous écrire depuis si long-temps ; premièrement, c'est que je vous aime de tout mon cœur, et que je suis si sûr que vous m'aimez de même que j'ai cru inutile de vous le répéter ; en second lieu, c'est que j'ai fait, corrigé et donné au public Zaïre; que j'ai commencé une nouvelle tragédie (*) dont il y a trois actes de faits ; que je viens de finir le Temple du Goût, ouvrage assez long et encore plus difficile ; enfin, que j'ai passé deux mois à m'ennuyer avec *Descartes*, et à me casser la tête avec *Newton* pour achever les lettres que vous savez. En un mot, je travaillais pour vous au lieu de vous écrire, et c'était à vous à me soulager un peu dans mon travail par vos lettres. C'est une consolation que vous me devez, mon cher ami, et qu'il faut que vous me donniez souvent.

Vous avez dû recevoir, par monsieur votre frère, un paquet contenant quelques Zaïres adressées à vos amis de Londres, je vous prie sur-tout de vouloir bien commencer par faire rendre celle qui est pour M. *Fakener* ; il est juste que celui à qui la pièce est dédiée en ait les prémices au moins à Londres, car l'édition est déjà vendue à Paris. On a été assez surpris ici

(*) Adélaïde du Guesclin.

que j'aye dédié mon ouvrage à un marchand et à un étranger. Mais ceux qui en ont été étonnés ne méritent pas qu'on leur dédie jamais rien. Ce qui me fâche le plus, c'est que la véritable épître dédicatoire a été supprimée par M. *Rouillé*, à cause de deux ou trois vérités qui ont déplu, uniquement parce qu'elles étaient vérités. L'épître qui est aujourd'hui au-devant de Zaïre, n'est donc point la véritable. Mais ce qui vous paraîtra assez plaisant et très-digne d'un poëte, et sur-tout de moi, c'est que dans cette véritable épître je promettais de ne plus faire de tragédies, et que le jour même qu'elle fut imprimée je commençai une pièce nouvelle.

1733.

L'ordre des choses demande, ce me semble, que je vous dise ce que c'est que cette pièce à laquelle je travaille à présent. C'est un sujet tout français et tout de mon invention, où j'ai fourré le plus que j'ai pu d'amour, de jalousie, de fureur, de bienséance, de probité et de grandeur d'ame. J'ai imaginé un sire de *Couci*, qui est un très-digne homme comme on n'en voit guère à la cour, un très-loyal chevalier, comme qui dirait le chevalier d'*Aidie*, ou le chevalier de *Froulay*.

Il faudrait à présent vous rendre compte de Gustave-Vasa; mais je ne l'ai point vu encore. Je sais seulement que tous les gens d'esprit m'en ont dit beaucoup de mal, et que quelques sots prétendent que j'ai fait une grande cabale contre. M. de *Maupertuis* dit que ce n'est pas la représentation d'un événement en vingt-quatre heures; mais de vingt-quatre événemens en une heure.

1733. *Boindin* dit que c'eſt l'hiſtoire des révolutions de Suède revue et augmentée. On convient que c'eſt une pièce follement conduite et ſottement écrite. Cela n'a pas empêché qu'on ne l'ait miſe au-deſſus d'Athalie, à la première repréſentation; mais on dit qu'à la ſeconde, on l'a miſe à côté de Calliſtène (16).

Venons maintenant à nos lettres (*). M. votre frère ſe preſſa un peu de vous les envoyer; mais depuis il vous a fait tenir les corrections néceſſaires. Je me croirai, mon cher *Thiriot*, bien payé de toutes mes peines, ſi cet ouvrage peut me donner l'eſtime des honnêtes gens, et à vous leur argent. Rien n'eſt ſi doux que de pouvoir faire en même temps ſa réputation et la fortune de ſon ami. Je vous prie de dire à milord *Bolingbroke*, à milord *Bathurſt*, etc. combien je ſuis flatté de leur approbation. Ménagez leur crédit pour l'intérêt de cet ouvrage et pour le vôtre. Le plaiſir que les lettres vous ont fait m'en donne à moi un bien grand. Que votre amitié ne vous alarme pas ſur l'impreſſion de cet ouvrage. En Angleterre on parle de notre gouvernement comme nous parlons en France de celui des Turcs. Les Anglais penſent qu'on met à la baſtille la moitié de la nation française, qu'on met le reſte à la beſace, et tous les auteurs un peu hardis au pilori. Cela n'eſt pas tout-à-fait vrai; du moins je crois n'avoir rien à craindre. M. l'abbé de *Rothelin*

(16) Guſtave-Vaſa et Calliſtène ſont deux tragédies de *Piron*.

(*) Lettres philoſophiques.

qui m'aime, que j'ai consulté et qui est assurément aussi difficile qu'un autre, m'a dit qu'il donnerait, même dans ce temps-ci, son approbation à toutes les lettres, excepté seulement celle sur M. *Locke*; et je vous avoue, que je ne comprends pas cette exception; mais les théologiens en savent plus que moi, et il faut les croire sur leur parole.

1733.

Je ne me rétracte point sur nosseigneurs les évêques; s'ils ont leur voix au parlement, aussi ont nos pairs. Il y a bien de la différence entre avoir sa voix et du crédit. Je croirai de plus toute ma vie que S[t] *Pierre* et S[t] *Jacques* n'ont jamais été comtes et barons.

Vous me dites que le docteur *Clarke* n'a pas été soupçonné de vouloir faire une nouvelle secte. Il en a été convaincu, et la secte subsiste, quoique le troupeau soit petit. Le docteur *Clarke* ne chantait jamais le *Credo* d'*Athanase*.

J'ai vu dans quelques écrivains que le chancelier *Bacon* confessa tout, qu'il avoua même qu'il avait reçu une bourse des mains d'une femme; mais j'aime mieux rapporter le bon mot de milord *Bolingbroke*, que de circonstancier l'infamie du chancelier *Bacon*.

Farewel, I have forgot this way to speak english with you, but whatever be my language, my heart is your's for ever,

LETTRE LXXV.

1733.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, le 25 février.

POURQUOI faut-il que je sois si indigne de vos charmantes agaceries ? pourquoi ai-je perdu tant de temps sans vous écrire ? pourquoi ne réponds-je qu'en prose à vos aimables vers ? Que de reproches je me fais, mon cher ami ! Mais aussi il faut un peu se justifier. Je passe la moitié de ma vie à souffrir, et l'autre à travailler pour vous. Croiriez-vous bien que cette petite chapelle du Goût que je vous ai envoyée bâtie de boue et de crachat, est devenue petit à petit un temple immense ? J'en ai travaillé avec assez de soin les moindres ornemens, et je crois que vous trouverez cet ouvrage plus limé et plus fini que tout ce que j'ai fait jusqu'à présent. Cependant, j'ai poussé ma pièce nouvelle jusqu'au commencement du quatrième acte, et il faut suspendre souvent ces occupations poétiques pour corriger, dans les Lettres anglaises, quelques calculs et quelques dates; ou pour faire l'inventaire de notre baronne, ou pour souffrir et ne rien faire. Je resterai chez feue la baronne jusqu'à Pâques. Ah, si je pouvais me réfugier au printemps dans votre Normandie, et venir philosopher avec vous et notre ami *Formont* ! Mais je ne sais encore si *Jore* imprimera ces Lettres anglaises ; et même s'il les imprimait, il ne faudrait pas que je fusse à Rouen, où je donnerais trop de soupçon aux inquisiteurs de la librairie. Mais si je pouvais faire imprimer cet

ouvrage

ouvrage à Paris, et vous l'apporter à Rouen, ce serait se tirer d'affaire à merveille.

1733.

Jore est ici qui débite son abbé de *Chaulieu* que j'ai mis dans le Temple du Goût, comme le premier des poëtes négligés, mais non pas comme le premier des bons poëtes. On joue encore Gustave-Vasa, mais tous les connaisseurs m'en ont dit tant de mal, que je n'ai pas eu la curiosité de le voir. *Destouches* a fait une comédie héroïque; c'est l'Ambitieux; la scène est en Espagne. On dit que cela n'est ni gai ni vif, et comme dit fort bien feu *le Grand*, de polissonne mémoire:

> Le comique écrit noblement
> Fait bâiller ordinairement.

Ce *Destouches*-là est assurément de tous les comiques le moins comique; cela sera joué l'hiver prochain. Le Paresseux de *Launay* paraîtra après Pâques, et dans le même temps le chevalier de *Brassac* ornera l'opéra de son petit ballet. Voilà toutes les nouvelles du Parnasse, auxquelles je m'intéresse plus qu'à la mort du roi *Auguste*.

LETTRE LXXVI.

A M. THIRIOT, *à Londres.*

A Paris, 1 mai.

J'AI donc achevé Adélaïde; je refais Eriphyle, et j'assemble des matériaux pour ma grande histoire du siècle de *Louis XIV*. Pendant tout ce temps, mon cher ami, que je m'épuise, que je me tue pour amuser ma f.... patrie, je suis entouré d'ennemis, de persécutions et de mal-

1733. heurs. Ce Temple du Goût a soulevé tous ceux que je n'ai pas assez loués à leur gré, et encore plus ceux que je n'ai point loués du tout ; on m'a critiqué, on s'est déchaîné contre moi, on a tout envenimé. Joignez à cela le crime d'avoir fait imprimer cette bagatelle sans une permission scellée avec de la cire jaune, et la colère du ministère contre cet attentat ; ajoutez-y les criailleries de la cour, et la menace d'une lettre de cachet ; vous n'aurez avec cela qu'une faible idée de la douceur de mon état et de la protection qu'on donne aux belles-lettres. Je suis donc dans la nécessité de rebâtir un second temple, et *in triduo readivicavi illud.* J'ai tâché, dans ce second édifice, d'ôter tout ce qui pouvait servir de prétexte à la fureur des sots et à la malignité des mauvais plaisans, et d'embellir le tout par de nouveaux vers sur *Lucrèce*, sur *Corneille*, *Racine*, *Molière*, *Despréaux*, *la Fontaine*, *Quinault*, gens qui méritent bien assurément que l'on ne parle pas d'eux en simple prose. J'y ai joint de nouvelles notes qui seront plus instructives que les premières, et qui serviront de preuves au texte. Monsieur votre frère qui me tient ici lieu de vous, et qui devient de jour en jour plus homme de lettres, vous enverra le tout bien conditionné, et vous pourrez en régaler, si vous voulez, quelque libraire. Je crois que l'ouvrage sera utile à la longue, et pourra mettre les étrangers au fait des bons auteurs. Jusqu'à présent il n'y a personne qui ait pris la peine de les avertir que *Voiture* est un petit esprit, et *Saint-Evremont* un homme bien médiocre, etc.

Cependant les lettres (*) en question peuvent paraître à Londres. Je vous fais tenir celle sur les académies, qui est la dernière. J'en aurais ajouté de nouvelles, mais je n'ai qu'une tête, encore est-elle petite et faible, et je ne peux faire en vérité tant de choses à la fois. Il ne convient pas que cet ouvrage paraisse donné par moi. Ce sont des lettres familières que je vous ai écrites, et que vous faites imprimer ; par conséquent, c'est à vous seul à mettre à la tête un avertissement qui instruise le public que mon ami *Thiriot*, à qui j'ai écrit ces guenilles, vers l'an 1728, les fait imprimer en 1733, et qu'il m'aime de tout son cœur.

Tell my friend *Fakener* he should write me a word when he has sent his fleet to Turkey. Make much of all who are so kind as to remember me. Get some money with my poor works, love me, and come back very soon after the publication of them. But *Sallé* will go with you. At least come back with her. Farewel my dearest friend !

LETTRE LXXVII.

A M. THIRIOT, *à Londres.*

Paris, le 15 mai.

Je quitte aujourd'hui les agréables pénates de la baronne, et je vais me claquemurer vis-à-vis le portail Saint-Gervais, qui est presque le seul ami que m'ait fait le Temple du Goût.

Je ferais bien mieux, mon cher ami, d'aller

(*) Lettres philosophiques.

1733. chercher le pays de la liberté où vous êtes, mais ma santé ne me permet plus de voyager, et je vais me contenter de penser librement à Paris, puisqu'il est défendu d'écrire. Je laisserai les jansénistes et les jésuites se damner mutuellement, le parlement et le conseil s'épuiser en arrêts, les gens de lettres se déchirer pour un grain de fumée plus cruellement que des prêtres ne disputent un bénéfice. Vous ne vous embarrasserez surement pas davantage des querelles sur l'*accise* ou *excise*, et *Walpole* et *Fleury* nous seront très-indifférens; mais nous cultiverons les lettres en paix, et cette douce et inaltérable passion fera le bonheur de notre vie.

Mandez-moi si vous avez commencé l'édition en question. J'espérais vous envoyer le nouveau Temple du Goût, mais on s'oppose furieusement à mon église naissante; en vérité, je crois que c'est dommage. Je vous envoie la chapelle de *Racine*, *Corneille*, *la Fontaine*, et *Despréaux*. Je crois que ce n'est pas un des plus chétifs morceaux de mon architecture. Mandez-moi si vous voulez que je vous envoye ma vieille Eriphyle vêtue à la grecque, corrigée avec soin, et dans laquelle j'ai mis des chœurs. Je la dédie à l'abbé *Franquini*. J'aime à dédier mes ouvrages à des étrangers, parce que c'est toujours une occasion toute naturelle de parler un peu des sottises de mes compatriotes. Je compte donner, l'année prochaine, ma tragédie nouvelle dont l'héroïne est une nièce de *Bertrand du Guesclin*, dont le vrai héros est un gentilhomme français, et dont

les principaux perfonnages font deux princes du fang. Pour me délaffer je fais un opéra. A tout cela vous direz que je fuis fou, et il pourrait bien en être quelque chofe; mais je m'amufe, et qui s'amufe me paraît fort fage. Je me flatte même que mes amufemens vous feront utiles, et c'eft ce qui me les rend bien agréables. L'opéra (*) du chevalier de *Braffac* fifflé indignement le premier jour, revient fur l'eau et a un très-grand fuccès. Ceux qui l'ont condamné font auffi honteux que ceux qui ont approuvé Guftave.

1733.

Launay a donné fon Pareffeux, mais il y a apparence que le public ne variera pas fur le compte du fieur *Launay*. Quand on bâille à une première repréfentation, c'eft un mal dont on ne guérit jamais. Je plains le pauvre auteur : il va faire imprimer fa pièce, et le voilà ruiné, s'il pouvait l'être. Il n'aura de reffource qu'à faire imprimer quelque petite brochure contre moi, ou à vendre les vers des autres. Vous favez qu'il a vendu à *Jore* pour quinze cents livres le manufcrit de l'abbé de *Chaulieu*, qui vous appartenait; fans cela le pauvre diable était à l'aumône, car il avait imprimé deux ou trois de fes ouvrages à fes dépens. Il eft heureux que l'abbé de *Chaulieu* ait été, il y a vingt ou trente ans, un homme aimable.

Ce qui me ferait cent fois plus important, et ce qui ferait le bonheur de ma vie, ce ferait votre retour, duffiez-vous ne vivre à Paris que pour mademoifelle *Sallé*. Adieu; je vous embraffe tendrement.

(*) L'Empire de l'Amour; paroles de *Moncrif*.

1733.

Je viens de recevoir et de lire le poëme de *Pope* sur les richesses. Il m'a paru plein de choses admirables. Je l'ai prêté à l'abbé du *Resnel*, qui le traduirait s'il n'était pas actuellement aussi amoureux de la fortune qu'il l'était autrefois de la poésie.

Envoyez-moi, je vous en prie, les vers de milady *Mary Montaigu*, et tout ce qui se fera de nouveau. Vous devriez m'écrire plus régulièrement.

LETTRE LXXVIII.

A M. DE CIDEVILLE.

29 mai.

MILLE remercîmens, mon cher ami, de vos attentions pour mon hambourgeois. Il n'y a que ceux qui ont une fortune médiocre qui exercent bien l'hospitalité. Cet étranger doit être bien content de son voyage, s'il vous a vu ; et je vous avoue que je vous l'ai adressé afin qu'il pût dire du bien des Français à Hambourg. Je prie notre ami *Formont* de lui donner à souper ; il s'en ira charmé.

Ah, qu'à cet honnête hambourgeois,
Candide, et gauchement courtois,
Je porte une secrète envie !
Que je voudrais passer ma vie,
Comme il a passé quelques jours,
Ignoré dans un sûr asile,
Entre Formont et Cidéville,
C'est-à-dire avec mes amours.

Que fait cependant le joufflu abbé de *Linant?* J'avais adressé mon citadin de Hambourg chez la mère de notre abbé. Ce n'est pas que je regarde le b.... de *la ville de Mantes* (*) comme une bonne hôtellerie; il y a long-temps que j'ai dit peu chrétiennement ce que j'en pensais, mais je voulais qu'il fût mal logé, mal nourri, et qu'il vît l'abbé *Linant* que je crois aussi candide que lui, et qui lui aurait tenu bonne compagnie. Quand l'abbé voudra revenir à Paris, je lui louerai un trou près de chez moi, et il sera d'ailleurs le maître de dîner et de souper tous les jours dans ma retraite. Quand par hasard je n'y serai point, il trouvera d'honnêtes gens qui lui feront bonne chère en mon absence, mais qui ne lui parleront pas tant de vers que moi. J'ai d'ailleurs une espèce d'homme de lettres qui me lit *Virgile* et *Horace* tous les soirs, sans trop les entendre, et qui me copie très-mal mes vers; d'ailleurs bon garçon, mais indigne de parler à l'abbé *Linant*. Je voudrais avoir un autre *amanuensis*, mais je n'ose pas renvoyer un homme qui lit du latin.

J'ai fait partir aujourd'hui à votre adresse un petit paquet contenant Charles XII, revu, corrigé et augmenté, avec les réponses à *la Motraye*. Vous y trouverez aussi la tragédie d'Eriphyle que j'ai retravaillée avec beaucoup de soin. Lisez-la, et renvoyez-la moi. Il faudra que *Jore* m'envoye les épreuves de Charles XII sous le nom de *Demoulin*, rue du Long Pont, près la Grève. Il m'avait promis de m'envoyer la Henriade : il n'y

(*) Hôtellerie de Rouen.

1733. en a plus chez les libraires; ayez la bonté, je vous prie, de lui mander qu'il la fasse partir sans délai.

Je vous demanderais bien pardon de tant d'importunités, si je ne vous aimais pas autant que je vous aime.

LETTRE LXXIX.

A M. DESFORGES-MAILLARD.

Le ... juin.

De longues et cruelles maladies, dont je suis depuis long temps accablé, Monsieur, m'ont privé jusqu'à présent du plaisir de vous remercier des vers que vous me fîtes l'honneur de m'envoyer au mois d'avril dernier. Les louanges que vous me donnez m'ont inspiré de la jalousie, et en même temps de l'estime et de l'amitié pour l'auteur. Je souhaite, Monsieur, que vous veniez à Paris perfectionner l'heureux talent que la nature vous a donné. Je vous aimerais mieux avocat à Paris qu'à Rennes; il faut de grands théâtres pour de grands talens, et la capitale est le séjour des gens de lettres. S'il m'etait permis, Monsieur, d'oser joindre quelques conseils aux remercîmens que je vous dois, je prendrais la liberté de vous prier de regarder la poésie comme un amusement qui ne doit pas vous dérober à des occupations plus utiles. Vous paraissez avoir un esprit aussi capable du solide que de l'agréable. Soyez sûr que si vous n'occupiez votre jeunesse que de l'étude des poëtes, vous vous en repentiriez dans un âge plus avancé.

vancé. Si vous avez une fortune digne de votre mérite, je vous conſeille d'en jouir dans quelque place honorable; et alors la poéſie, l'éloquence, l'hiſtoire et la philoſophie feront vos délaſſemens. Si votre fortune eſt au-deſſous de ce que vous méritez et de ce que je vous ſouhaite, ſongez à la rendre meilleure; *primò vivere*, *deindè philoſophari.* Vous ſerez ſurpris qu'un poëte vous écrive de ce ſtyle; mais je n'eſtime la poéſie qu'autant qu'elle eſt l'ornement de la raiſon. Je crois que vous la regardez avec les mêmes yeux. Au reſte, Monſieur, ſi je ſuis jamais à portée de vous rendre quelque ſervice dans ce pays-ci, je vous prie de ne me point épargner; vous me trouverez toujours diſpoſé à vous donner toutes les marques de l'eſtime et de la reconnaiſſance avec leſquelles je ſuis, etc.

1733.

LETTRE LXXX.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 1 juillet.

Je viens, mon cher ami, d'envoyer au très-diligent, mais très-fautif *Jore*, une vingt-cinquième lettre, qui contient une petite diſpute que je prends la liberté d'avoir contre *Paſcal.* Le projet eſt hardi, mais ce miſanthrope chrétien, tout ſublime qu'il eſt, n'eſt pour moi qu'un homme comme un autre quand il a tort; et je crois qu'il a tort très-ſouvent. Ce n'eſt pas contre l'auteur des Provinciales que j'écris, c'eſt contre l'auteur des Penſées, où il me paraît qu'il attaque

1733.

l'humanité beaucoup plus cruellement qu'il n'a attaqué les jésuites. Si tous les hommes vous ressemblaient, mon cher *Cideville*, M. *Pascal* n'eût point dit tant de mal de la nature humaine. Vous me la rendez respectable et aimable autant qu'il veut me la rendre odieuse. Je suis bien fâché contre ce dévot satirique de ce qu'il m'a empêché de retoucher mademoiselle *du Guesclin*, et d'achever mon opéra. Je ne sais s'il ne vaut pas mieux faire un bon opéra, bien mis en musique, que d'avoir raison contre *Pascal*. Je vous enverrai et tragédie et opéra, dès que tout cela sera au net. Vous aurez ensuite les pièces fugitives, *delicta juventutis meæ*, que vous avez demandées ; mais il faudra auparavant les retoucher un peu, *quæ multa litura coërcuit* ; car lorsque c'est pour vous qu'on travaille, il faut de bonne besogne.

Mais vous qui parlez, vous me devez une belle épître, et vous ne me l'envoyez point.

> *Cum publicas res ordinaris*
> *Cecropio repetes cothurno.*

Je vous plains bien de n'avoir pas encore de bonnes lettres de vétérance, de n'avoir pas vendu votre robe, et de n'être pas à Paris. La dernière lettre que je vous écrivis était toute faite pour un homme comme vous, qui se lève à quatre heures du matin pour les affaires des autres. Je ne vous y parlais que d'affaires et de précautions à prendre.

LETTRE LXXXI.

1733.

A M. DE CIDEVILLE.

3 juillet.

Je vous donne, mon cher ami, plus de ſoins que les plaideurs dont vous rapportez les affaires, et je me flatte que vous avez égard à mon bon droit contre M. *Paſcal.* J'examine ſcrupuleuſement mes petites remarques lorſque je relis les épreuves, et je me confirme de plus en plus dans l'opinion que les plus grands hommes ſont auſſi ſujets à ſe tromper que les plus bornés. Je penſe qu'il en eſt de la force de l'eſprit comme de celle du corps ; les plus robuſtes la perdent quelquefois, et les hommes les plus faibles donnent la main aux plus forts, quand ceux-ci ſont malades. Voilà pourquoi j'oſe attaquer *Paſcal.*

J'envoie a *Jore* la dernière épreuve des Lettres, avec une petite addition. En voyant le peril approcher, je commence un peu à trembler ; je commence à croire trop hardi ce qu'on ne trouvera à Londres que ſimple et ordinaire. J'ai quelques ſcrupules ſur deux ou trois lettres que je veux communiquer à ceux qui ſavent mieux que moi à quel point il faut reſpecter ici les impertinences ſcolaſtiques ; et ce ne ſera qu'après leur examen et leur déciſion que je haſarderai de faire paraître le livre. J'ai écrit déjà à *Thiriot* à Londres, d'en ſuſpendre la publication juſqu'à nouvel ordre. Il m'a envoyé la préface qu'il compte mettre au-devant de l'ouvrage ; il y aura

1733. beaucoup de choses à réformer dans la préface comme dans mon livre, ainsi nous avons pour le moins un bon mois devant nous.

Hier, étant à la campagne, n'ayant ni tragédie ni opéra dans la tête, pendant que la bonne compagnie jouait aux cartes, je commençai une épître sur la calomnie, dédiée à une femme très-aimable et très-calomniée. Je veux vous envoyer cela bientôt, en retour de votre allégorie.

Le Pour et Contre, dont je vous ai parlé, n'est point de l'abbé *Desfontaines*; il est réellement du bénédictin défroqué, auteur de Cléveland et des Mémoires d'un homme de qualité. Je lui pardonne d'avoir dit un peu de mal de Zaïre, puisque vous en avez fait l'éloge.

> Ne vous étonnez pas que je sache confondre
> Un petit mal dans un grand bien.

J'ai grande envie de voir ce tome du Journal, où vous avez mis un monument de votre amitié. Je regarde d'ailleurs ce petit écrit de vous comme une lettre de ma maîtresse que l'on aura fait imprimer.

Je viens de recevoir une lettre du philosophe *Formont*; il n'est pas d'avis que j'argumente cette fois-ci contre *Pascal*, mais le livre était trop court; et d'ailleurs, si je déplais aux fous de jansénistes, j'aurai pour moi ces..... de révérends pères.

> *Saepe premente Deo, fert Deus alter opem.*
> *Vale, et amantem tui semper ama.*

On répète à la comédie française une Pélopée de l'abbé *Pellegrin*, et aux italiens une comédie

intitulée, le temple du Goût, où votre serviteur est, dit-on, honnêtement drapé. Je veux faire une bibliothéque des petits ouvrages que l'on a faits contre moi, mais la bibliothéque serait trop mauvaise.

1733.

Il y a ici une haute-contre nommée *Jiliotte*, qui est étonnante. Notre petit *Tribon* est enterré de cette affaire-là. Pour mademoiselle *Pélissier*, elle se soutient encore, attendu que le chevalier de *Brassac* la. . . . . On dit que cela fait beaucoup de bien à la voix des femmes.

LETTRE LXXXII.

A M. BAINAST, *à Abbeville.*

Paris, 9 juillet.

J'ai senti assurément plus de joie, Monsieur, en lisant votre lettre, que vous n'en avez eu en lisant le Temple du Goût. Votre approbation est bien flatteuse pour moi, et votre amitié m'est encore plus sensible. Je vois avec un plaisir extrême que le temps a augmenté encore toutes les lumières de votre esprit, sans rien diminuer des sentimens de votre cœur. Quel saut nous avons fait, mon cher Monsieur, de chez madame *Alain*, dans le Temple du Goût? Assurément cette dame *Alain* ne se doutait pas qu'il y eût pareille église au monde.

Vous me paraissez être très-initié aux mystères de ce temple; mais croiriez-vous bien, Monsieur, qu'il y a des schismes dans notre Eglise, et qu'on m'a regardé à Paris et à Versailles comme un

1733. hérétique dangereux, qui a eu l'insolence d'écrire contre les apôtres *Voiture*, *Balzac*, *Pélisson*. On m'a reproché d'avoir osé dire que la chapelle de Versailles est trop longue et trop étroite, et enfin on m'a empêché de faire imprimer à Paris la véritable édition de ce petit ouvrage qu'on vient de publier en Hollande.

Ce que vous avez vu n'est qu'une petite esquisse, assez mal croquée, du tableau que j'ai fait un peu plus en grand. Je voudrais vous envoyer un exemplaire de la véritable édition d'Amsterdam, mais je n'ai pas encore eu le crédit d'en pouvoir faire venir pour moi. Dès qu'il m'en sera venu, je ne manquerai pas de vous en adresser un, avec un exemplaire d'une nouvelle édition de la Henriade, qui vient de paraître. Je vous avoue que la Henriade est mon fils bien-aimé; et que si vous avez quelques bontés pour lui, le père y sera bien sensible.

Adieu, mon cher camarade, mon ancien ami; je suis comblé de joie de ce que vous vous êtes souvenu de moi. Je vous embrasse de tout mon cœur, et suis bien véritablement, etc.

LETTRE LXXXIII.

A M. THIRIOT, *à Londres*.

Paris, le 14 juillet.

Je reçois, mon cher ami, votre lettre et votre préface. Je vous parlerai d'abord du petit livre dont vous êtes l'éditeur. Il m'avait paru plus convenable d'y ajouter des réflexions sur les Pen-

ſées de M. *Paſcal*, que d'y coudre une préface de tragédie. Je ſuis perſuadé que ces critiques de M. *Paſcal*, qui contiennent environ ſix feuilles d'impreſſion, ſeront mieux reçues qu'une nouvelle édition du Temple du Goût. De plus, les libraires peuvent imprimer le Temple du Goût ſans vous, au lieu qu'ils ne peuvent tenir que de vous la critique des Penſées de M. *Paſcal*, petit ouvrage aſſez intéreſſant, et qui doit vous procurer encore du bénéfice, à proportion de la curioſité qu'une nation penſante doit avoir pour une entrepriſe auſſi hardie que celle d'écrire contre un homme comme *Paſcal*, que les petits eſprits oſent à peine examiner. C'eſt donc uniquement dans cette idée que j'ai revu cette petite critique, que je l'ai corrigée et que je la fais imprimer: j'en attends actuellement les deux dernières feuilles, et je vous enverrai le tout à l'inſtant que je l'aurai reçu. Je vous ſupplie donc de tout ſuſpendre juſqu'à la réception de ce paquet, alors vous conformerez votre préface aux choſes que contiendra votre volume; et ſi vous m'en croyez, vous garderez l'édition du Temple du Goût, pour le joindre à mes petites pièces fugitives, dans un an ou deux.

Je ne peux réſerver l'impreſſion de mon petit Anti-Paſcal pour une ſeconde édition, parce que ſi l'on doit crier, j'aime bien mieux qu'on crie contre moi une fois que deux, et qu'après avoir parlé ſi hardiment dans mes Lettres angloiſes, venir encore attaquer le défenſeur de la religion et renouveler les plaintes des bigots, ce ſerait

1733.

s'expofer à deux perfécutions dont la dernière pourrait être d'autant plus dangereufe, que la première ne fera pas, fans doute, fans une défenfe expreffe d'écrire fur ces matières, comme on défendit à la comteffe de *Pimbèche* de plaider de fa vie.

Ma feconde raifon eft que ceux qui auraient acheté la première édition, qui fe vendra affez cher, feraient très-fâchés d'être obligés de l'acheter une feconde fois pour une petite augmentation ; et que les miférables infectes du Parnaffe ne manqueraient pas de dire que c'eft un artifice pour faire acheter deux fois le même livre bien cher.

Ma troifième raifon eft que la chofe eft faite, et qu'il faut en paffer par là.

A l'égard de la petite pièce des vers à mademoifelle *Sallé* (*), je penfe qu'il la faut facrifier auffi dans un ouvrage tel que celui-ci où les chofes philofophiques l'emportent de beaucoup fur celles d'agrément, et où la littérature n'eft traitée que comme un objet d'érudition : de plus, la petite épître à mademoifelle *Sallé*, ayant déjà été imprimée, pourquoi la donner encore dans un ouvrage qui n'eft pas fait pour elle ? Tenez-vous-en donc je vous en fupplie, aux Lettres et à l'Anti-Pafcal. Cela fera un livre d'une groffeur raifonnable, fans qu'il y ait rien de hors d'œuvre. Je vous prierai auffi, lorfque votre édition anti-pafcalienne fera faite, ce qui eft l'affaire de huit jours, d'en dire un petit mot dans votre préface. Je crois qu'il faudra que vous accourciffiez le commencement, et que

(*) Voyez volume d'Epîtres.

vous ne difiez pas que *mon ouvrage fera content de fa fortune, fi etc.* Je voudrais auffi moins d'affectation à louer les Anglais : fur-tout ne dites pas que *j'écrivis ces lettres pour tout le monde*, après avoir dit quatre lignes plus haut que je les ai faites pour vous : d'ailleurs, je fuis très-content de votre manière d'écrire, et auffi fatisfait de votre ftyle, que honteux de mériter fi peu vos éloges.

1733.

On joue à la comédie italienne le Temple du Goût. La malignité y fera aller le monde quelques jours, et la médiocrité de l'ouvrage le fera enfuite tomber de lui-même. Il eft d'un auteur inconnu, et corrigé par *Romagnefi*, auteur connu, et qui écrit comme il joue. Si *Ariftophane* a joué *Socrate*, je ne vois pas pourquoi je m'offenferais d'être barbouillé par *Romagnefi*. Les dérangemens que nos préparatifs pour une guerre prétendue font dans les fortunes des particuliers me feront plus de tort que les *Romagnefi* et les *Lélio* ne me feront de mal ; mais un peu de philofophie et votre amitié me font méprifer mes ennemis et mes pertes.

LETTRE LXXXIV.

A M. THIRIOT, *à Londres*.

Paris, 24 juillet.

Je ne fuis pas encore tout-à-fait logé. J'achevais mon nid, et j'ai bien peur d'en être chaffé pour jamais. Je fens de jour en jour, et par mes réflexions et par mes malheurs, que je ne fuis pas

1733.

fait pour habiter en France. Croiriez-vous bien que monsieur le garde des sceaux me persécute pour ce malheureux Temple du goût, comme on aurait poursuivi *Calvin* pour avoir abattu une partie du trône du pape ? Je vois heureusement qu'on verse en Angleterre un peu de baume sur les blessures que me fait la France. Remerciez, je vous en prie, de ma part, l'auteur du Pour et Contre (*) des éloges dont il m'a honoré. Je suis bien aise qu'il flatte ma vanité, après avoir si souvent excité ma sensibilité par ses ouvrages. Cet homme-là était fait pour me faire éprouver tous les sentimens.

Vous me ferez le plus sensible plaisir du monde de retarder, autant que vous pourrez, la publication des Lettres anglaises. Je crains bien que, dans les circonstances présentes, elles ne me portent un fatal contre-coup. Il y a des temps où l'on fait tout impunément ; il y en a d'autres où rien n'est innocent. Je suis actuellement dans le cas d'éprouver les rigueurs les plus injustes sur les sujets les plus frivoles. Peut-être dans deux mois d'ici je pourrai faire imprimer l'Alcoran. Je voudrais que toutes les criailleries, d'autant plus aigres qu'elles sont injustes, sur le Temple du Goût, fussent un peu calmées avant que les Lettres anglaises parussent. Donnez-moi le temps de me guérir pour me rebattre contre le public. A la bonne heure qu'elles soient imprimées en anglais ; nous aurons le temps de recueillir les sentimens du public anglais, avant d'avoir fait paraître l'ouvrage en français. En ce cas, nous serons à temps de

(*) L'abbé *Prévost*.

re des cartons, s'il est besoin, pour le bien l'ouvrage, et de faire agir ici mes amis pour bien de l'auteur. Sur-tout, mon cher *Thiriot*, manquez pas de mettre expressément dans la éface, que ces lettres vous ont été écrites, ur la plupart, en 1728. Vous ne direz que la ité. La plupart furent en effet écrites vers ce mps-là, dans la maison de notre cher et verueux ami *Fakener*. Vous pourrez ajouter que le anuscrit ayant couru et ayant été traduit, ayant ême été imprimé en anglais, et étant près de tre en français, vous avez été indispensablement obligé de faire imprimer l'original dont on ait déjà la copie anglaise.

1733.

Si cela ne me disculpe pas auprès de ceux qui ulent me faire du mal, j'en ferai quitte pour prénir leur injustice et leur mauvaise volonté par un til volontaire, et je bé irai le jour qui me rapproera de vous. Plût au Ciel que je pusse vivre avec on cher *Thiriot* dans un pays lib e! Ma santé le m'a retenu jusqu'ici à Paris.

Je vais faire transcrire pour vous l'opéra, Eriyle, Adélaïde; je vous enverrai aussi une épître r la calomnie, adressée à madame *du Châtelet*. propos d'epître, dites à M. *Pope* que je l'ai trèsen reconnu in his essay on man; 'tis certainly s style, now and then there is some obscurity. it the whole is charming.

Je crois que vous verrez dans quelques mois marquis *Maffei*, qui est le *Varron* et le *Sophocle* Vérone. Vous serez bien content de son esprit de la simplicité de ses mœurs. J'attends de n. uveil s.

1733.

LETTRE LXXXV.

A M. DE FORMONT.

A Paris, vis-à-vis Saint-Gervais, ce 26 juillet.

Je compte, mon cher *Formont*, envoyer par *Jore*, à mes deux amis et à mes deux juges de Rouen, de gros ballots de vers de toute espèce; mais il faut, en attendant, que je prenne quelques leçons de prose avec vous. Je ne crois pas que nos Lettres anglaises effraient sitôt les cagots. Je suis bien aise de les tenir prêtes pour les lâcher quand cela sera indispensable; mais j'attendrai que les esprits soient préparés à les recevoir, et je prendrai avec le public *faciles aditus et mollia fandi tempora.* Je vous prierai cependant de les relire. Je crois qu'après un mûr examen de notre part, vous taillerez bien de la besogne à *Jore*, et qu'il nous faudra bien des cartons. Nous serons à peu-près du même avis sur le fond des choses. Il n'y aura que la forme à corriger : car, en vérité, mon cher métaphysicien, y a-t-il un être raisonnable qui, pour peu que son esprit n'ait pas été corrompu dans ces révérendes petites-maisons de théologie, puisse sérieusement s'élever contre M. *Locke?* Qui osera dire qu'*il est impossible que la matière puisse penser?*

Quoi, *Mallebranche*, ce sublime fou, dira que nous ne sommes sûrs de l'existence des corps que par la foi, et il ne sera pas permis de dire que nous ne sommes sûrs de l'existence des substances pures et spirituelles que par la foi! Ce qui a trompé

Descartes, *Mallebranche* et tous les autres sur ce point, c'est une chose réellement très-vraie ; c'est que nous sommes beaucoup plus sûrs de la vérité de nos sentimens et de nos pensées, que de l'existence des objets extérieurs ; mais parce que nous sommes sûrs que nous pensons, sommes-nous sûrs pour cela que nous sommes autre chose que matière pensante ?

Je ne crois pas que le petit nombre de vrais philosophes qui, après tout, font seuls à la longue la réputation des ouvrages, me reprochent beaucoup d'avoir contredit *Pascal*. Ils verront au contraire combien je l'ai ménagé ; et les gens circonspects me sauront bon gré d'avoir passé sous silence le chapitre des miracles et celui des prophéties, deux chapitres qui démontrent bien à quel point de faiblesse les plus grands génies peuvent arriver, quand la superstition a corrompu leur jugement. Quelle belle lumière que *Pascal*, éclipsée par l'obscurité des choses qu'il avait embrassées ! En vérité, les prophéties qu'il cite ressemblent à JESUS-CHRIST comme au grand *Thomas* ; et cependant, à la faveur de la vaine apparence d'un sens forcé, un génie tel que lui prend toutes ces vessies pour des lanternes.

O mentes hominum, ô quantum est in rebus inane !

Et moi plus *inanis* cent fois que tout cela, d'avoir hasardé le repos de ma vie pour la frivole satisfaction de dire des vérités à des hommes qui n'en sont pas dignes. Que vous êtes sage, mon cher *Formont !* Vous cultivez en paix vos connaissances. Accoutumé à vos richesses, vous ne vous embarrassez pas de les faire remarquer ;

1733. et moi je fuis comme un enfant qui va montrer à tout le monde les hochets qu'on lui a donnés. Il ferait bien plus fage, fans doute, de réprimer la demangeaifon d'écrire, qu'il n'eft même honorable d'ecrire bien. Heureux qui ne vit que pour fes amis; malheureux qui ne vit que pour le public! Après toutes ces belles et inutiles reflexions, je vous prie ou vous, ou notre ami *Cideville* de ferrer fous vingt clefs, ce magafin de fcandale que *Jore* vient d'imprimer, et qu'il n'en foit pas fait mention jufqu'à ce qu'on puiffe fcandalifer les gens impunément.

Voilà une Pélopée de l'abbé *Pellegrin* qui réuffit. *O tempora! ô mores!* et cependant les benedictins impriment toujours de gros in-folio avec les preuves. Nous fommes inondés de mauvais vers et de gros livres inutiles. Mon cher *Formont*, croyez-moi, j'aime mieux deux ou trois converfations avec vous que la bibliothéque de Sainte-Geneviève. Adieu; aimez-moi, écrivez-moi fouvent; vous n'avez rien à faire.

LETTRE LXXXVI.

A M. DE CIDEVILLE.

26 juillet.

J'AURAIS dû répondre plutôt, mon cher ami, à votre charmante lettre dans laquelle vous me parlez avec tant de prudence, d'amitié et d'efprit. Il y a des temps où l'on peut impunément faire les chofes les plus hardies; il y en a d'autres

1733.

où ce qu'il y a de plus simple et de plus innocent devient dangereux et criminel. Y a-t-il rien de plus fort que les Lettres persanes ? Y a-t-il un livre où l'on ait traité le gouvernement et la religion avec moins de ménagement ? Ce livre, cependant, n'a produit autre chose que de faire entrer son auteur dans la troupe nommée académie française. *Saint-Evremont* a passé sa vie dans l'exil pour une lettre qui n'était qu'une simple plaisanterie. *La Fontaine* a vécu paisiblement sous un gouvernement cagot. Il est mort, à la vérité, comme un sot, mais au moins dans les bras de ses amis. *Ovide* a été exilé et est mort chez des Scythes. Il n'y a qu'heur et malheur en ce monde. Je tâcherai de vivre à Paris comme *la Fontaine*, de mourir moins sottement que lui, et de n'être point exilé comme *Ovide*.

Je ne veux pas assurément, pour trois ou quatre feuilles d'impression, me mettre hors de portée de vivre avec mon cher *Cideville*. Je sacrifierais tous mes ouvrages pour passer mes jours avec lui. La réputation est une fumée, l'amitie est le seul plaisir solide.

Je n'ai pas un moment, mon cher ami. Je suis circonvenu d'affaires, d'ouvriers, d'embarras et de maladies. Je ne suis pas encore fixé dans mon petit ménage ; c'est ce qui fait que je vous écris en courant. J'embrasse notre philosophe *Formont*.

Adieu ; je ne sais pas encore si *Linant* sera un grand poëte, mais je crois qu'il sera un très-honnête et très-aimable homme.

1733.

LETTRE LXXXVII.

A M. THIRIOT.

Ce 28 juillet.

Je reçois, ce mardi 28 juillet, votre lettre du 25. Premièrement je me brouille avec vous à jamais, et vous m'outragez cruellement si vous me cachez ceux qui vous ont pu mander l'impertinente calomnie dont vous parlez. Je ne veux pas assurément leur faire de reproche ; je veux seulement les désabuser. Il y va de mon honneur, et il est du vôtre de me dire à qui je dois m'adresser pour détruire ces lâches et infames faussetés. (*)

Je n'ai point vu le garde des sceaux, mais j'apprends dans l'instant qu'il a écrit au premier président de Rouen, dans la fausse supposition que les Lettres anglaises s'impriment à Rouen. Je suis menacé cruellement de tous les côtés. Si vous m'aimez, mon cher *Thiriot*, vous reculerez tant que vous pourrez l'édition française. Je suis perdu si elle paraît à présent. Ne rompez pas pour cela vos marchés ; au contraire, faites-les meilleurs, et tirez quelque profit de mon ouvrage. Je vous jure que c'en est pour moi la plus flatteuse récompense. A l'égard du Temple du Goût, dites de ma part, mon cher ami, au tendre et passionné auteur de Manon Lescaut, que je suis de votre avis et du sien sur les retranchemens faits au Temple du Goût. Ah! mon ami, mériterais-je votre estime, si j'avais, de gaieté de cœur, retranché mademoi-

(*) Voyez la lettre du 5 auguste.

selle

ſelle *le Couvreur* et mon cher *Maiſons?* Non, ce n'eſt aſſurément que malgré moi que j'avais ſacrifié des ſentimens qui me feront toujours ſi chers. Ce n'était que pour obéir aux ordres du miniſtère ; et après avoir obéi, après avoir gâté en cela mon ouvrage, on en a ſuſpendu l'édition à Paris ; et pour comble d'ignominie, on a permis dans le même temps que l'on jouât, chez les farceurs italiens, une critique de mon ouvrage que le public a vue par malignité, et qu'il a mépriſée par juſtice. Ce n'eſt pas tout ; je ne ſuis pas ſûr de ma liberté ; on me perſécute ; on me fait tout craindre, et pourquoi ? pour un ouvrage innocent qui, un jour, ſera regardé aſſurément d'un œil bien différent. On me rendra un jour juſtice, mais je ſerai mort, et j'aurai été accablé pendant ma vie dans un pays où je ſuis peut-être, de tous les gens de lettres qui paraiſſent depuis quelques années, le ſeul qui mette quelque preſcription à la barbarie.

Adieu, mon cher ami. C'eſt bien à préſent que je dois dire,

Frange, miſer, calamos, vigilataque carmina dele.

LETTRE LXXXVIII.

A M. DE CIDEVILLE.

Mardi au ſoir, 28 juillet.

JE reçois votre lettre, charmant ami ; j'avais déjà pris mes précautions pour l'Angleterre où tout doit être retardé. Je comptais que l'édition de Rouen était toute entière entre vos mains et en

1733. celles de *Formont*. Il y a deux jours que j'attends *Jore* à tous momens ; il eſt à Paris, à ce que je viens d'apprendre ; mais il n'a point couché cette nuit chez lui, et je ne l'ai point vu. J'ai bien peur qu'il n'ait couché

> Dans cet affreux château, palais de la vengeance,
> Qui renferme ſouvent le crime et l'innocence.

Cela eſt très-vraiſemblable. Cet étourdi-là devait bien au moins débarquer chez moi, je lui aurais dit de quoi il eſt queſtion. S'il eſt où vous ſavez, il faudra que je déguerpiſſe, attendu que je n'aime pas les confrontations, et que j'ai de l'averſion pour les châteaux. Mandez-moi, mon cher ami, ce qu'eſt devenu le ſcandaleux magaſin, et ſi vous ſavez quelques nouvelles du premier préſident et de *Desforges*. Ecrivez toujours à l'adreſſe ordinaire.

Je vais gronder notre *Linant* ; mais en vérité, c'eſt l'homme du monde le moins propre à faire raccommoder un éventail. Dieu veuille qu'il ſe tire heureuſement du très-beau ſujet que je lui ai donné. J'ai eu beaucoup de peine à le détacher de ſon Sabinus qui ſortait de ſa grotte pour venir ſe faire pendre à Rome. J'ai imaginé une fable bien plus intéreſſante à mon gré, et bien plus théâtrale, en ce qu'elle ouvre un champ bien plus vaſte aux combats des paſſions. Je crois qu'il vous aura envoyé le plan ; du moins il m'a dit qu'il n'y manquerait pas. Il vous doit, comme moi, un compte exact de ſes penſées, et nous diſputons tous deux à qui penſe le plus tendrement pour vous.

LETTRE LXXXIX.

1733.

A M. DE CIDEVILLE.

2 auguſte.

Vous m'avez cru peut-être embaſtillé, mon cher ami. J'étais bien pis ; j'étais malade et je le ſuis encore. Il n'y a que vous dans le monde à qui je puiſſe écrire dans l'état où je ſuis.

Je vais me rendre tout entier à mon Adélaïde, dès que j'aurai un rayon de ſanté. Je n'oſe vous envoyer mon épître à *Emilie* ſur la calomnie, parce qu'*Emilie* me l'a défendu ; et que ſi vous m'aviez défendu quelque choſe, je vous obéirais aſſurément. Je lui demanderai la permiſſion de faire une exception pour vous. Si elle vous connaiſſait, elle vous enverrait l'épître écrite de ſa main ; elle verrait bien que vous n'êtes pas fait pour être compris dans les règles générales ; elle penſerait ſur vous comme moi.

Vous ſavez qu'on a imprimé le Temple du Goût en Hollande, de la nouvelle fabrique. Il y a quelques pierres du premier édifice que je regrette beaucoup ; et un jour je compte bien faire de ces deux bâtimens, un Temple régulier qu'on imprimera à la tête de mes petites pièces fugitives, leſquelles, par parenthèſe, je fais actuellement tranſcrire pour vous et pour *Formont*. Je les corrige à meſure ; mais je regrette de mettre moins de temps à les corriger, que mon copiſte à les écrire.

Paris eſt inondé d'ouvrages pour et contre le Temple, mais il n'y a eu rien de paſſable. Notre

abbé fait sur cela un petit ouvrage qui vaudra mieux que tout le reste, et qui, je crois, fera beaucoup d'honneur à son cœur et à son esprit. Nous allons le faire côpier pour vous l'envoyer ; car l'abbé et moi nous vous devons, mon cher *Cideville*, les prémices de tout ce que nous fesons. Il est bien mal logé chez moi ; mais, d'ailleurs, je me flatte qu'il ne se repentira pas de m'avoir préféré au collége. Il va incessamment vous faire une tragédie ; il bégaye comme l'abbé *Pellégrin* ; il n'a guère plus de culottes, et il est abbé comme lui ; mais il faut croire qu'il sera meilleur poëte.

Dites donc à notre philosophe *Formont* qu'il m'envoye quelque leçon de philosophie de sa main. Et votre allégorie ? Adieu ; je vous embrasse.

LETTRE XC.

A M. THIRIOT.

Ce 5 auguste.

Je vous regarderais comme l'homme du monde le plus barbare et le plus incapable d'humanité, si je ne savais que vous êtes le plus faible. Je suis réduit à la dure nécessité ou de penser que vous avez voulu séparer votre cause de la mienne, et vous faire un mérite de me manquer, en prenant pour prétexte la fable dont vous me parlez ; ou que vous avez eu la misérable faiblesse de la croire.

Est-il possible qu'après vingt années d'une amitié telle que je l'ai eue pour vous, et dans les circonstances où je suis, vous avez pu penser que je sois capable d'avoir dit la sottise lâche et absurde que

vous m'imputez. Moi, avoir dit que vous m'avez *volé mon manuſcrit !* Avez-vous eu aſſez de faibleſſe pour le croire? monſieur le garde des ſceaux, M. *Rouillé*, M. *Hérault*, M. *Palu*, monſieur le cardinal ont mes lettres qui prouvent le contraire, et qui font bien foi que ſi vous vous êtes chargé de l'édition de ce livre, ç'a été de mon conſentement. J'ai dit, j'ai écrit que je vous en avais chargé moi-même. Il eſt vrai que lorſque les calomniateurs ont oſé dire que j'avais fait imprimer ce livre à Londres pour en tirer beaucoup d'argent, mes amis ont répondu qu'il n'y avait pas eu plus de cent louis de profit, et que je vous l'avais entièrement abandonné pour la peine que vous deviez prendre de cette édition (ſi mal faite). Parlez à M. *Rouillé*, parlez à M. *Hérault*, à M. d'*Argental*, à tous ceux qui ſont au fait de cette affaire, et vous verrez combien l'imputation d'avoir dit que *vous m'aviez volé mon manuſcrit*, eſt une calomnie indigne. Mais je veux que des perſonnes de conſidération, trompées, je ne ſais comment, aient pu vous avoir fait un rapport auſſi faux et auſſi indigne, n'était-il pas du devoir de l'amitié de m'écrire ſur le champ pour vous en éclaircir? Vous me deviez bien au moins cette reconnaiſſance; vous deviez cet éclairciſſement à vingt années d'une liaiſon étroite, à votre honneur et au mien. Deux vieux amis qui ſe brouillent, ſe déshonorent; et vous qui deviez aller au-devant de ces lâches ſoupçons par tant de raiſons, vous qui diſiez que vous veniez à Paris pour me voir, vous qui, après tout, avez ſeul eu quelque avantage d'une affaire qui m'a rendu le plus

1733.

malheureux homme du monde, vous êtes un mois sans m'écrire, et vous oubliez assez tous les devoirs pour parler de moi d'une manière désagréable. Je vous avoue que si quelque chose m'a touché dans mon malheur, c'est un procédé si étrange. Je ne serais pas étonné que la même paresse et que la même légèreté de caractère qui vous a fait à Londres négliger la révision même de cette édition, qui vous a empêché de m'envoyer les journaux et de me donner les avis nécessaires, vous eût empêché aussi de m'écrire depuis que vous êtes à Paris; mais pousser ce procédé jusqu'à faire gloire d'être mal avec moi, voilà ce que je ne peux croire. Je veux donner un démenti à ceux qui le disent, comme je le donne à ceux qui m'ont calomnié sur votre compte. Si jamais nous avons dû être unis, c'est dans un temps où une affaire qui nous est en partie commune, a fait ma perte. Il est de votre honneur d'être mon ami, et mon cœur s'accorde en cela avec votre devoir. Je n'ai fait aucune prière au ministère, mais j'en fais à l'amitié. Je fais plus de cas de la vertu que des puissances, et je mérite que vous m'aimiez, que vous rougissiez de votre procédé, et que vous me défendiez contre la calomnie qui ose m'attaquer jusque dans vous-même.

LETTRE XCI.

1733.

A M. DE CIDEVILLE.

15 septembre.

Eh bien, mon cher ami, vous n'avez donc encore ni opéra, ni Adélaïde, ni petites pièces fugitives; et vous ne m'avez point envoyé votre allégorie, et *Linant* m'a quitté sans avoir achevé une scène de sa tragédie.

Jore devrait être déjà parti avec un ballot de vers de ma part; mais le pauvre diable est actuellement caché dans un galetas, espérant peu en DIEU et craignant fort les exempts. Un nommé *Vanneroux*, la terreur des jansénistes, et aussi renommé que *Desgrets*, est parti pour aller fureter dans Rouen, et pour voir si *Jore* n'aurait point imprimé certaines Lettres anglaises, que l'on croit ici un ouvrage du malin. *Jore* jure qu'il est innocent, qu'il ne sait ce que c'est que tout cela, et qu'on ne trouvera rien. Je ne sais pas si je le verrai avant le départ clandestin qu'il médite pour revenir voir sa très-chère patrie. Je vous prie, quand vous le reverrez, de lui recommander extrêmement la crainte du garde des sceaux et de *Vanneroux*. S'il fait paraître un seul exemplaire de cet ouvrage, assurément il sera perdu, lui et toute sa famille. Qu'il ne se hâte point; le temps amène tout. Il est convaincu de ce qu'il doit faire; mais ce n'est pas assez d'avoir la foi, si vous ne le confirmez dans la pratique des bonnes œuvres.

J'ai vu enfin la présidente de *Bernières*. Est-il

1733. poſſible que nous ayons dit adieu pour toujours à la Rivière-Bourdet? Qu'il ſerait doux de nous y revoir! Ne pourrions-nous point mettre le préſident dans un couvent, et venir manger ſes canetons chez lui?

Je reſte conſtamment dans mon hermitage, vis-à-vis Saint-Gervais, où je mène une vie philoſophique, troublée quelquefois par des coliques et par la ſainte inquiſition qui eſt à préſent ſur la littérature. Il eſt triſte de ſouffrir, mais il eſt plus dur encore de ne pouvoir penſer avec une honnête liberté, et que le plus beau privilége de l'humanité nous ſoit ravi: *fari quæ ſentiat*. La vie d'un homme de lettres eſt la liberté. Pourquoi faut-il ſubir les rigueurs de l'eſclavage dans le plus aimable pays de l'univers, que l'on ne peut quitter, et dans lequel il eſt ſi dangereux de vivre?

Thiriot jouit en paix à Londres du fruit de mes travaux; et moi je ſuis en tranſes à Paris: *laudantur ubi non ſunt, cruciantur ubi ſunt*. Il n'y a guère de ſemaines où je ne reçoive des lettres des pays étrangers, par leſquelles on m'invite à quitter la France. J'envie ſouvent à *Deſcartes* ſa ſolitude d'Egmont, quoique je ne lui envie point ſes tourbillons et ſa métaphyſique. Mais enfin je finirai par renoncer ou à mon pays, ou à la paſſion de penſer tout haut. C'eſt le parti le plus ſage. Il ne faut ſonger qu'à vivre avec ſoi-même et avec ſes amis, et non à s'établir une ſeconde exiſtence très-chimérique dans l'eſprit des autres hommes. Le bonheur ou le malheur eſt réel, et la réputation n'eſt qu'un ſonge. Si

Si j'avais le bonheur de vivre avec un ami comme vous, je ne souhaiterais plus rien; mais loin de vous, il faut que je me console en travaillant; et quand un ouvrage est fait, on a la rage de le montrer au public. Que tout cela n'empêche point *Linant* de nous faire une bonne tragédie, que je mette mes armes entre ses mains: *oportet illum crescere, me autem minui.*

1733.

Adieu, charmant ami.

LETTRE XCII.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 26 septembre.

J'AIME fort *Linant* pour vous et pour lui; mais, à parler sérieusement, il n'est pas bien sûr encore qu'il ait un de ces talens marqués, sans qui la poésie est un bien méchant métier; il serait bien malheureux s'il n'avait qu'un peu de génie avec beaucoup de paresse. Exhortez-le à travailler et à s'instruire des choses qui pourront lui être utiles, quelque parti qu'il embrasse. Il voulait être précepteur, et à peine sait-il le latin. Si vous l'aimez, mon cher *Cideville*, prenez garde de gâter, par trop de louanges et de caresses, un jeune homme qui, parmi ses besoins doit compter le besoin qu'il a de travailler beaucoup, et de mettre à profit un temps qu'il ne retrouvera plus. S'il avait du bien, je lui donnerais d'autres conseils, ou plutôt, je ne lui en donnerais point du tout; mais il y a une différence si immense entre celui qui a

1733. fa fortune toute faite et celui qui la doit faire, que ce ne font pas deux créatures de la même efpèce,

Vale, amice,

LETTRE XCIII,

A M. BERGER,

Octobre,

Je fuis très-fâché, Monfieur, que vous ayez connu comme moi le prix de la fanté par les maladies. Je ne fuis point de ces malheureux qui aiment à avoir des compagnons. Comptez que le plaifir eft le meilleur des remèdes. J'attends de grands foulagemens de celui que me feront vos lettres. Y a-t-il quelque chofe de nouveau fur le Parnaffe, qui mérite d'être connu par vous? Comment va l'opéra de *Rameau* (18) ? Soyez

(18) Hyppolite et Aricie. L'Abbé *Pellegrin*, auteur du Poëme, fe défiant des talens du muficien, en avait exigé une obligation de 500 liv., en cas de non fuccès; mais à la première répétition il courut embraffer *Rameau*, et déchira le billet, en s'écriant qu'un tel muficien n'avait pas befoin de caution. *Rameau* n'était alors connu que par quelques motets, des cantates, des pièces de clavecin, et par fon traité de l'harmonie. M. de *Voltaire*, plus pénétrant que *Pellegrin*, avait donné à *Rameau* fa tragédie de Samfon, en 1732. Leurs ennemis en firent défendre la repréfentation, fous prétexte que le fujet était facré, quoiqu'on eût donné à l'opéra Jephté, aux français Athalie, et qu'on eût permis à *Romagnefi* de traveftir en arlequinade ce même fujet au théâtre italien. On verra dans les années fuivantes que M. de *Voltaire* efpéra long-temps d'obtenir juftice; mais ce fut en vain. *Rameau* alors employa une grande partie de la mufique de Samfon dans l'acte des Incas et dans Zoroaftre,

donc un peu avec votre ancien ami le nouvelliste des arts et des plaisirs, et comptez sur les mêmes sentimens que j'ai toujours eus pour vous.

1733.

LETTRE XCIV.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, le 14 octobre.

. . . .

. . . .

Mais quand pourrai-je donc, mon très-cher ami, vous être aussi utile à Paris que vous me l'êtes à Rouen? Vous passez douze mois de l'année à me rendre des services; vous m'écrivez de plus des vers charmans, et je suis comme une bégueule qui me laisse aimer. Non, mon cher *Cideville*, je ne suis pas si bégueule; je vous aime de tout mon cœur, je travaille pour vous, j'ai retouché deux actes d'Adélaïde, je raccommode mon opéra tous les jours, et le tout pour vous plaire, car vous me valez tout un public:

C'est à de tels lecteurs que j'offre mes écrits.

A l'égard de ma personne, à laquelle vous daignez vous intéresser avec tant de bonté, je suis obligé de vous dire en conscience que je ne suis pas si malheureux que vous le pensez. Je crois vous avoir déjà dit en vers d'*Horace*:

Non tumidis agimur velis aquilone secundo;
Non tamen adversis ætatem ducimus austris,
Viribus, ingenio, specie, virtute, loco, re
Extremi primorum, extremis usque priores.

1733. Mais voilà mon seul embarras, et ma petite santé est mon seul malheur. Je tâche de mener une vie conforme à l'état où je me trouve, sans passions désagréables, sans ambition, sans envie, avec beaucoup de connaissances, peu d'amis, et beaucoup de goûts. En vérité, je suis plus heureux que je ne mérite.

Mon cœur même à l'amour quelquefois s'abandonne;
J'ai bien peu de tempérament;
Mais ma maîtresse me pardonne,
Et je l'aime plus tendrement.

Adieu, je vous embrasse. *Linant* vous écrit. Il n'y a rien de nouveau encore; on ne sait si les Français ont passé le Rhin, ni si les Russes ont passé la Vistule. Jamais les fleuves n'ont été si difficiles à traverser que cette année.

LETTRE XCV.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce 27 octobre.

AUJOURD'HUI est parti par le coche certaine Adélaïde du Guesclin, qui va trouver l'intime ami de son père, avec des sentimens fort tendres, beaucoup de modestie et quelquefois de l'orgueil; de temps en temps des vers frappés, mais quelquefois d'assez faibles. Elle espère que l'élégant, le tendre, l'harmonieux *Cideville* lui dira tous ses défauts, et elle fera tout ce qu'elle pourra pour s'en corriger.

Moi, père d'Adélaïde, je me meurs de regret de ne pouvoir venir vous entretenir sur tout cela.

Parve, sed invideo, sine me, liber, ibis ad illum:
Ad illum qui absens et præsens mihi semper erit carissimus.

J'attends votre allégorie; il me faut de temps en temps de quoi supporter votre absence; je parle souvent de vous avec *Linant*. Vous faites cent fois plus de besogne que lui. Les occupations continuelles de votre charge, loin de rebuter votre muse, l'encouragent et l'animent; vous sortez du temple de *Thémis* comme de celui d'*Apollon*. Je ne sais pas encore quel fruit *Linant* aura tiré de votre société et de vos conseils, mais je n'ai encore rien vu de lui. Il y a deux ans que je lui ai fait donner son entrée à la comédie, sur la parole qu'il ferait une pièce. Je lui ai enfin fourni un sujet au lieu de son Sabinus, qui n'était point du tout théâtral. Il n'a pas seulement mis par écrit le plan que je lui ai donné. Je le plains fort s'il ne travaille pas, car il me semble qu'étant un peu fier et très-gueux, si avec cela il est paresseux et ignorant, il ne doit espérer qu'un avenir bien misérable. Il a eu le malheur de se brouiller chez moi avec toute la maison; cela met, malgré que j'en aye, bien du désagrément dans sa vie. Celui qui se mêle de mes petites affaires, et sa femme s'étaient plaints souvent de lui. Je les avais raccommodés; les voilà cette fois-ci brouillés sans apparence de retour. Cela me fâche d'autant plus que *Linant* en souffre, et que, malgré toutes mes attentions, je ne peux empêcher mille petits désagrémens que des gens, qui ne sont pas tout-à-fait mes domestiques, sont à portée

1733.

de lui faire essuyer sans que j'en sache rien. Je vous rends compte de ces petits détails parce que je l'aime et que vous l'aimez. Je suis persuadé que vous aurez la bonté de lui donner des conseils dont il profitera. J'ai bien peur que jusqu'ici vous ne lui ayez donné que de l'amour-propre.

Personne n'est plus persuadé que moi que tous les hommes sont égaux, mais avec cette maxime on court risque de mourir de faim si on ne travaille pas ; et il lui sera tout au plus permis de se croire au-dessus de son état, quand il aura fait quelque chose de bon. Mais jusque-là il doit songer qu'il est jeune et qu'il a besoin de travail ; je ne lui dis pas le quart de tout cela, parce que j'aurais l'air d'abuser du peu de bien que je lui fais, ou de prendre le parti de ceux avec lesquels il s'est brouillé assez mal à propos. Encore une fois, pardonnez ces détails à la confiance que j'ai en vous, et à l'envie d'être utile à un homme que vous m'avez recommandé.

LETTRE XCVI.

A M. L'ABBÉ DE SADE.

A Paris, le 3 novembre.

Vous m'avez écrit, Monsieur, en arrivant, et je me suis bien douté que vous n'auriez pas demeuré huit jours dans ce pays-là que vous n'écririez plus qu'à vos maîtresses. Je vous fais mon compliment sur le mariage de monsieur votre frère ; mais j'aimerais encore mieux vous voir sacrer que de lui voir donner la bénédiction nuptiale.

On s'eſt très-ſouvent repenti du ſacrement de mariage, et jamais de l'onction épiſcopale.

Les petits vers ſur le mariage de M. de *Sade* ne ſont bons que pour votre trinité indulgente (19); je vous deſtinais des vers un peu plus ampoulés : c'eſt une nouvelle édition de la Henriade. J'ai remis entre les mains de M. de *Malijac* un petit paquet contenant une Henriade pour vous et une pour M. de *Caumont*. Je vous remercie de tout mon cœur de m'avoir procuré l'honneur et l'agrément de ſon commerce; mais c'eſt à lui que je dois à préſent m'adreſſer pour ne pas perdre le vôtre. Il ſemble que vous ayez voulu vous défaire de moi pour me donner à M. de *Caumont*, comme on donne ſa vieille maîtreſſe à ſon ami. Je veux lui plaire, mais je vous ferai toujours des coquetteries. Je n'ai pu lui envoyer les Lettres en anglais, parce que je n'en ai qu'un exemplaire, ni en français, parce que je ne veux point être brûlé ſitôt.

Comment! M. de *Caumont* ſait auſſi l'anglais! Vous devriez bien l'apprendre. Vous l'apprendrez ſurement, car madame *du Châtelet* l'a appris en quinze jours. Elle traduit déjà tout courant : elle n'a eu que cinq leçons d'un maître irlandais. En vérité madame *du Châtelet* eſt un prodige, et on eſt bien neuf à votre cour.

Voulez-vous des nouvelles? le fort de Kehl vient d'être pris; la flotte d'Alicante eſt en Sicile; et tandis qu'on coupe les deux ailes de l'aigle impériale en Italie et en Allemagne, le roi *Stanislas*

(19) Ils étaient trois frères. Voyez les Poéſies mêlées, vol. de *Contes*, etc.

1733. eſt plus empêché que jamais. Une grande moitié de ſa petite armée l'a abandonné pour aller recevoir une paye plus forte de l'électeur-roi.

Cependant, le roi de Pruſſe ſe fait faire la cour par tout le monde, et ne ſe déclare encore pour perſonne. Les Hollandais veulent être neutres, et vendre librement leur poivre et leur cannelle. Les Anglais voudraient ſecourir l'empereur, et ils le feront trop tard.

Voilà la ſituation préſente de l'Europe; mais à Paris on ne ſonge point à tout cela. On ne parle que du roſſignol que chante mademoiſelle *Petit-Pas*, (*) et du procès qu'a *Bernard* avec *Servandoni* pour le payement de ſes impertinentes magnificences.

Adieu; quand vous ſerez las de toute autre choſe, ſouvenez-vous que *Voltaire* eſt à vous toute ſa vie avec le dévouement le plus tendre et le plus inviolable.

LETTRE XCVII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, le 6 novembre.

AIMABLE ami, aimable critique, aimable poëte, en vous remerciant tendrement de votre allégorie. Elle eſt pleine de très-beaux vers, pleine de ſens et d'harmonie; mon cœur, mon eſprit, mes oreilles vous ont la dernière obligation. Je me ſuis ren-

(*) Dans l'opéra d'Hypolite et Aricie.

contré avec vous dans un vers que peut-être vous n'aurez point encore vu dans ma tragédie :

1733.

Toutes les passions sont en moi des fureurs.

Voici l'endroit tel que je l'ai corrigé en entier. C'est *Vendôme* qui parle à *Adélaïde*, au second acte.

Pardonne à ma fureur, toi seule en es la cause.
Ce que j'ai fait pour toi sans doute est peu de chose ;
Non, tu ne me dois rien : dans tes fers arrêté,
J'attends tout de toi seule, et n'ai rien mérité.
Te servir en esclave est ma grandeur suprême,
C'est moi qui te dois tout puisque c'est moi qui t'aime.
Tyran que j'idolâtre et que rien ne fléchit,
Cruel objet des pleurs dont mon orgueil rougit,
Oui, tu tiens dans tes mains les destins de ma vie,
Mes sentimens, ma gloire, et mon ignominie.
Ne fais point succéder ma haine à mes douleurs,
Toutes les passions sont en moi des fureurs.
Dans mes soumissions, crains-moi, crains ma colère, etc.

Il y a encore bien d'autres endroits changés, et bien des corrections envoyées aux coméaiens depuis que je vous ai fait tenir la pièce. Pour le fond, il est toujours le même, on ne peut élever de nouveaux fondemens comme on peut changer une anti-chambre et un cabinet, et toutes les beautés de détail sont des ornemens presque perdus au théâtre. Le succès est dans le sujet même. Si le sujet n'est pas intéressant, les vers de *Virgile* et de *Racine*, les éclairs et les raisonnemens de *Corneille*, ne feraient pas réussir l'ouvrage. Tous mes amis m'assurent que la pièce est touchante, mais je consulterai toujours votre cœur et votre esprit de préférence à tout le monde.

1733. C'est à eux à me parler ; il n'y a point de vérité qui puisse déplaire quand c'est vous qui la dites.

Souffrez aussi, mon cher ami, que je vous dise avec cette même franchise que j'attends de vous, que je ne suis pas aussi content du fond de votre allégorie et de la tissure de l'ouvrage, que je le suis des beaux vers qui y sont répandus. Votre but est de prouver qu'on se trouve bien dans la vieillesse d'avoir fait provision dans son printemps, et qu'il faut à vingt ans songer à habiller l'homme de cinquante. La longue description des âges de l'homme est donc inutile à ce but. Pourquoi étendre en tant de vers ce qu'*Horace* et *Despréaux* ont dit en dix ou douze lignes connues de tout le monde? Mais, direz-vous, je présente cette idée sous des images neuves. A cela je vous répondrai que cette image n'est ni naturelle, ni aimable, ni vraisemblable. Pourquoi cette montagne? Pourquoi fera-t-il plus chaud au milieu qu'au bas? Pourquoi différens climats dans une montagne? Pourquoi se trouve-t-on tout d'un coup au sommet? Une allégorie ne doit point être recherchée, tout s'y doit présenter de soi-même, rien ne doit y être étranger. Enfin, quand cette allégorie serait juste, et que vous en auriez retranché les longueurs, il resterait encore de quoi dire, *non erat his locus*.

Votre ouvrage serait, je crois, charmant, si vous vous renfermiez dans votre première idée; car de quoi s'agit-il? de faire voir l'usage et l'abus du temps. Présentez-moi une déesse à qui tous les vieillards s'adressent pour avoir une vieillesse

heureufe ; alors chaque fexagénaire vient expofer ce qu'il a fait dans fa vie, et leurs dernières années font condamnées aux remords ou à l'ennui. Mais ceux qui ont cultivé leur efprit, comme mon cher *Cideville*, jouiffent des biens acquis dans leur jeuneffe, et font heureux et honorés. Voilà un champ affez vafte ; mais tout ce qui fort de ce fujet eft une morale hors d'œuvre. Votre montagne eft une longue préface, une digreffion qui abforbe le fonds de la chofe. N'ayez fimplement que votre fujet devant les yeux, et votre ouvrage deviendra un chef-d'œuvre.

1733.

Pour m'encourager à vous ofer parler ainfi, envoyez-moi une bonne critique d'*Adélaïde*; mais fur-tout ne gâtez point *Linant*. Je ne fuis pas trop content de lui. Il eft nourri, logé, chauffé, blanchi, vêtu, et je fais qu'il a dit que je lui avais fait manquer un beau pofte de précepteur, pour l'attirer chez moi. Je ne l'ai cependant pris qu'à votre confidération, et après que la dignité de précepteur lui a été refufée. Il ne travaille point, il ne fait rien, il fe couche à fept heures du foir pour fe lever à midi. Encouragez-le et grondez-le en général. Si vous le traitez en homme du monde, vous le perdrez. Adieu.

1733.

LETTRE XCVIII.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 15 novembre.

VOYEZ, mon cher ami, combien je ſuis docile. Je ſuis entièrement de votre avis ſur les louanges que vous donnez à notre *Adélaïde*. J'avais peur qu'il ne parût un peu de coquetterie dans mademoiſelle *du Gueſclin* ; mais puiſque vous, qui êtes expert en cette ſcience, ne vous êtes pas aperçu de ce défaut, il y a apparence qu'il n'exiſte pas. Mais vous me donnez autant de ſcrupule ſur le reſte que de confiance ſur les choſes que vous approuvez.

Je conviens avec vous que *Nemours* n'eſt pas à beaucoup près ſi grand, ſi intéreſſant, ſi occupant le théâtre que ſon emporté de frère. Je ſuis encore bien heureux qu'on puiſſe aimer un peu *Nemours* après que le *Vendôme* a ſaiſi, pendant deux actes, l'attention et le cœur des ſpectateurs. Si le perſonnage de *Nemours* eſt ſouffert, je regarde comme un coup de l'art d'avoir fait ſupporter un perſonnage qui devait être inſipide. Vous me dites qu'on pourrait relever le caractère de *Nemours* en affaibliſſant celui de *Couci*. Je ne ſaurais me rendre à cette idée en aucune façon, d'autant plus que *Couci* ne ſe trouve avec *Nemours* qu'à la fin de la pièce.

J'aurais bien voulu parler un peu de ce fou de *Charles VI*, de cette mégère *Iſabeau*, de ce grand homme *Henri V* ; mais quand j'en ai voulu dire un

1733.

tot, j'ai vu que je n'en avais pas le temps, et *non erat his locus*. La passion occupe toute la pièce d'un bout à l'autre. Je n'ai pas trouvé le moment de raconter tous ces événemens, qui de plus sont aussi étrangers à mon action principale qu'essentiels à l'histoire. L'amour est une étrange chose. Quand il est quelque part, il y veut dominer; point de compagnon, point d'épisode. Il semble que quand *Nemours* et *Vendôme* se voient, c'était bien là le cas de parler de *Charles VI* et *Charles VII*; point du tout. Pourquoi cela? C'est qu'aucun d'eux ne s'en soucie; c'est qu'ils sont tous deux amoureux comme des fous. Peut-on faire parler un acteur d'autre chose que de sa passion? Et si j'ai à me féliciter un peu, c'est d'avoir traité cette passion de façon qu'il n'y a pas de place pour l'ambition et pour la politique.

Vous avez très-bien senti l'horreur de l'action de *Vendôme*. Il semble en effet que ce beau nom ne soit pas fait pour un fratricide. S'il ordonnait en effet la mort de son frère à tête reposée, ce serait un monstre, et la pièce aussi. Je ne sais même si on ne sera pas révolté qu'il demande cette horrible vengeance à l'honnête homme de *Couci*, et je vous avoue que je tremble fort pour la fin de ce quatrième acte dont je ne suis pas trop content; mais le cinquième me rassure. Il est impossible de ne pas aimer *Vendôme* et de ne le pas plaindre. Je peux même espérer que l'on pardonnera à ce furieux, à cet amant malheureux, à cet homme qui, dans le même moment, se voit trahi par un frère et par une maîtresse qui lui doivent tous

1733.

deux la vie ; qui voit ſa maîtreſſe enlevée et le peuple révolté par ce même frère, et qui de plus eſt annoncé comme un homme capable du plus grand emportement.

A l'égard du détail, je le corrige tous les jours. Je travaille à plus d'un attelier à la fois ; je n'ai pas un moment de vide, les jours ſont trop courts ; il faudrait les doubler pour les gens de lettres. Que ne puis-je les paſſer avec vous ! Ils me paraîtraient alors bien plus courts.

Nous avons relu votre allégorie ; nous perſiſtons dans nos très-humbles remontrances. Nous vous prions de nous ôter la montagne. Trop d'abondance appauvrit la matière. Si j'avais beaucoup parlé des guerres civiles, *Adélaïde* ne toucherait pas tant. Il ne faut jamais perdre un moment ſon principal ſujet de vue. C'eſt ce qui fait que je penſe toujours à vous. *Vale et me ama.*

LETTRE XCIX.

A M. BROSSETTE.

Le 22 novembre.

Je regarde, Monſieur, comme un de mes devoirs de vous envoyer les éditions de la *Henriade* qui parviennent à ma connaiſſance : en voici une qui, bien que très-fautive, ne laiſſe pas d'avoir quelque ſingularité, à cauſe de pluſieurs variantes qui s'y trouvent, et dans laquelle on a de plus imprimé mon Eſſai ſur l'Epopée, tel que je l'ai compoſé en français, et non pas tel que M. l'abbé *Desfontaines* l'avait traduit d'après mon eſſai

anglais. Vous trouverez peut-être assez plaisant que je sois un auteur traduit par mes compatriotes, et que je me sois retraduit moi-même. Mais si vous aviez été deux ans, comme moi, en Angleterre, je suis sûr que vous auriez été si touché de l'énergie de cette langue, que vous auriez composé quelque chose en anglais. 1733.

Cette Henriade a été traduite en vers à Londres et en Allemagne. Cet honneur qu'on me fait dans les pays étrangers, m'enhardit un peu auprès de vous. Je sais que vous êtes en commerce avec *Rousseau*, mon ennemi; mais vous ressemblez à *Pomponius-Atticus*, qui était courtisé à la fois par *César* et par *Pompée*. Je suis persuadé que les invectives de cet homme, en qui je respecte l'amitié dont vous l'honorez, ne feront que vous affermir dans les bontés que vous avez toujours eues pour moi. Vous êtez l'ami de tous les gens de lettres, et vous n'êtes jaloux d'aucun. Pût à Dieu que *Rousseau* eût un caractère comme la vôtre!

Permettez-moi, Monsieur, que je mette dans votre paquet, un autre paquet pour M. le marquis de *Caumont*: c'est un homme qui, comme vous, aime les lettres, et que le bon goût a fait sans doute votre ami.

Quel temps, Monsieur, pour vous envoyer des vers!

Hinc movet Euphrates, illinc Germania bellum:
. . . . *Sævit toto Mars impius orbe.*
. . . . *Et carmina tantum*
Nostra valent, Lycida, tela inter Martia quantum
Chaonias dicunt, aquila veniente columbas.

1733. On a pris le fort de Kehl, on se bat en Pologne, on va se battre en Italie.

I nunc et versus tecum meditare canoros.

Voilà bien du latin que je vous cite ; mais c'est avec des dévots comme vous, que j'aime à réciter mon bréviaire.

LETTRE C.

A M. DE CIDEVILLE.

Le 26 novembre.

Il y a cinq jours, mon cher ami, que je suis dangereusement malade d'une espèce d'inflammation d'entrailles ; je n'ai la force ni de penser ni d'écrire. Je viens de recevoir votre lettre et le commencement de votre nouvelle allégorie. Au nom d'*Apollon*, tenez-vous-en à votre premier sujet, ne l'étouffez point sous un amas de fleurs étrangères ; qu'on voye bien nettement ce que vous voulez dire ; trop d'esprit nuit quelquefois à la clarté. Si j'osais vous donner un conseil, ce serait de songer à être simple, à ourdir votre ouvrage d'une manière bien naturelle, bien claire, qui ne coûte aucune attention à l'esprit du lecteur. N'ayez point d'esprit, peignez avec vérité, et votre ouvrage sera charmant. Il me semble que vous avez peine à écarter la foule d'idées ingénieuses qui se présente toujours à vous ; c'est le défaut d'un homme supérieur, vous ne pouvez pas en avoir d'autre: mais c'est un défaut très-dangereux. Que m'importe si l'enfant est étouffé à force de caresses ou à force d'être battu ? Comptez que

vous

vous tuez votre enfant en le careſſant trop. Encore une fois, plus de ſimplicité, moins de démangeaiſon de briller; allez vîte au but, ne dites que le néceſſaire. Vous aurez encore plus d'eſprit que les autres, quand vous aurez retranché votre ſuperflu.

1733.

Voilà bien des conſeils que j'ai la hardieſſe de vous donner; mais ... *petimuſque, damuſque viciſſim*. Celui qui écrit, eſt comme un malade qui ne ſent pas, et celui qui lit peut donner des conſeils au malade. Ceux que vous me donnez ſur Adélaïde ſont d'un homme bien ſain; mais, pour parler ſans figure, je ne ſuis plus guère en état d'en profiter. On va jouer la pièce; *jacta eſt alea.*

Adieu; dites à M. de *Formont* combien je l'aime. Je ſuis trop malade pour en écrire davantage.

LETTRE CI.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, le 5 décembre.

J'AI été bien malade, mon très-cher ami; je le ſuis encore; et le peu de forces que j'ai, c'eſt l'amitié qui me les donne; c'eſt elle qui me met la plume à la main, pour vous dire que j'ai montré à *Emilie* votre épître allégorique. Elle en a jugé comme moi, et m'a confirmé dans l'opinion où je ſuis, qu'en arrachant une infinité de fleurs que vous avez laiſſé croître, ſans y penſer, autour de l'arbre que vous plantiez, il n'en croitra que mieux, et n'en ſera que plus beau. Vous êtes un grand ſeigneur à qui ſon intendant prêche l'économie: ſoyez

moins prodigue, et vous serez beaucoup plus riche.
1733. Vous en convenez. Voici donc quel serait mon petit avis pour arranger les affaires de votre grande maison.

J'aime beaucoup ces vers :

J'étais encor dans l'âge où les désirs
Vont renaissant dans le sein des plaisirs, etc.

De là je voudrais vous voir transporté par votre démon de *Socrate* au temple de la *Raison* ; et cela, bien clairement, bien nettement et sans aucune idée étrangère au sujet. *Le Temps* dont vous faites une description *presque en tout* charmante, présente à cette divinité tous ceux qui se flattent d'avoir autrefois bien passé le temps. Jetez-vous dans les portraits ; mais que chacun fasse le sien, en se vantant des choses mêmes que la raison condamne ; par là chaque portrait devient une satire utile et agréable. Point de leçon de morale, je vous en prie, que celle qui sera renfermée dans l'aveu ingénu que feront tous les sots de l'impertinente conduite qu'ils ont tenue dans leur jeunesse. Ces moralités qui naissent du tableau même, et qui entrent dans le corps de la fable, sont les seules qui puissent plaire, parce qu'elles-mêmes peignent, chemin fesant, et que tout, en poésie, doit être peinture.

Il y a une foule de beaux vers que vous pouvez conserver. Tout est diamant brillant dans votre ouvrage. Un peu d'arrangement rendra la garniture charmante. Je voudrais avoir avec vous une conversation d'une heure seulement ; je suis persuadé qu'en m'instruisant avec vous, et en vous

communiquant mes doutes, nous éclaircirions plus de choses que je ne vous en embrouillerais dans vingt lettres. J'entrerais avec vous dans tous les détails ; je vous prierais d'en faire autant pour notre Adélaïde ; vous m'encourageriez à réchauffer et à ennoblir le caractère de *Nemours*, à mettre plus de dignité dans les amours des deux frères, et à corriger bien de mauvais vers.

1733.

J'ai adopté toutes vos critiques, j'ai refait tous les vers que vous avez bien voulu reprendre. Quand pourrai-je donc m'entretenir avec vous à loisir de ces études charmantes qui nous occupent tous deux si agréablement ? Il me semble que nous sommes deux amans condamnés à faire l'amour de loin. Savez-vous bien que pendant ma maladie, j'ai refait l'opéra de Samson pour *Rameau* ? Je vous promets de vous envoyer celui-là ; car j'ai l'amour-propre d'en être content, au moins pour la singularité dont il est.

Linant renonce enfin au théâtre ; il quitte l'habit avant d'avoir achevé le noviciat. Que deviendra-t-il ? pourquoi avoir pris un habit d'homme, et quitté le petit collet ? quel métier fera-t-il ? *Vale.*

1733.

LETTRE CII.

A M. DE CIDEVILLE.

Le 27 décembre.

MON aimable *Cideville*, les *belles* vous occupent, je le crois bien ; ce n'eſt qu'un rendu. Vous êtes bien heureux de ſonger au plaiſir au milieu des ſacs, et de vous délaſſer de la chicane avec l'amour ; pour moi je ſuis bien malade depuis quinze jours ; je ſuis mort au plaiſir ; ſi je vis encore un peu, c'eſt pour vous et pour les lettres. Elles ſont pour moi, ce que les *belles* ſont pour vous ; elles ſont ma conſolation et le ſoulagement de mes douleurs. Ne me dites point que je travaille trop ; ces travaux ſont bien peu de choſe pour un homme qui n'a point d'autre occupation. L'eſprit, plié depuis long-temps aux belles-lettres, s'y livre ſans peine et ſans effort, comme on parle facilement une langue qu'on a long-temps appriſe, et comme la main du muſicien ſe promène ſans fatigue ſur un clavecin. Ce qui eſt ſeulement à craindre, c'eſt qu'on ne faſſe avec faibleſſe ce qu'on ferait avec force dans la ſanté. L'eſprit eſt peut-être auſſi juſte au milieu des ſouffrances du corps, mais il peut manquer de chaleur ; auſſi dès que je ſentirai ma machine totalement épuiſée, il faudra bien renoncer aux ouvrages d'imagination ; alors je jouirai de l'imagination des autres, j'étudierai les autres parties de la littérature qui ne demandent qu'un peu de jugement et une application modérée ; je ferai avec les lettres ce que l'on fait avec une vieille

maîtreſſe pour laquelle on change ſon amour en amitié.

1733.

Linant qui ſe porte bien et qui eſt dans la fleur de l'âge, devrait bientôt prendre ma place, mais il paraît que ſa vocation n'eſt pas trop décidée. Cette tragédie promiſe depuis deux ans, à peine commencée, eſt abandonnée. Il renonce aux talens de l'imagination pour ne rien apprendre ; il devient, avec de l'eſprit et du goût, inutile aux autres et à ſoi-même. Sa vue ne lui permet pas, dit-il, d'écrire ; ſon bégaiement l'empêche de lire pour les autres. De quelle reſſource ſera-t-il donc, et que faire pour lui, s'il ne fait rien ? Son malheur eſt d'avoir l'eſprit au-deſſus de ſon état, et de n'avoir pas le talent de s'en tirer. Il eût mieux valu pour lui cent fois de reſter chez ſa mère, que de venir ici pour ſe dégoûter de ſa profeſſion, ſans en ſavoir prendre aucune. Vous ſerez reſponſable à DIEU d'en avoir voulu faire un homme du monde ; vous l'avez jeté dans un train où il ne peut ſe tenir ; vous lui avez donné une vanité qu'il ne peut juſtifier et qui le perdra. Il aurait raiſon, s'il avait dix mille livres de rente ; mais n'ayant rien, il a tort.

Adieu ; je ſouffre cruellement. *Vale, et me ama.*

LETTRE CIII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, le 27 février.

1734. Mon tendre et aimable ami, j'ai été bien consolé dans ma maladie en voyant quelquefois *votre* ami M. du *Bourgtroulde*; il eſt mon rival auprès de vous, et rival préféré; mais je n'étais point jaloux. Nous parlions de mon cher *Cideville* avec un plaiſir ſi entier et ſi pur! Nous nous entretenions de l'eſpérance de vivre un jour à Paris avec lui, *et* aujourd'hui voilà mon cher *Cideville* qui me mande qu'en effet il pourra venir bientôt. Cela eſt-il bien vrai? Puis-je y compter? Ah! c'eſt alors que j'aurai de la ſanté, et que je ferai heureux.

Je commence enfin à ſortir. J'allai même ſamedi dernier à l'enterrement d'Adélaïde, dont le convoi fut aſſez honorable. J'avais eſquivé le mien, et *je* fus fort content du parterre qui reçut Adélaïde mourante, et *Voltaire* reſſuſcité, avec aſſez de cordialité. Il eſt vrai que je ſuis retombé depuis; mais, malgré cette rechute, je veux aller au plus vîte chez M. du *Bourgtroulde* pour lui parler de vous. En attendant, diſons un petit mot d'Adélaïde.

On ne ſe plaint point du duc de *Nemours*; on s'eſt récrié contre le duc de *Vendôme*. La voix publique m'a accuſé d'abord d'avoir mis ſur le théâtre un prince du ſang pour en faire, de gaieté de cœur, un aſſaſſin. Le parterre eſt revenu tout d'un coup de cette idée; mais noſſeigneurs les courtiſans, qui ſont trop grands ſeigneurs pour ſe

dédire si vite, persistent encore dans leur reproche. Pour moi, s'il m'est permis de me mettre au nombre de mes critiques, je ne crois pas que l'on soit moins intéressé à une tragédie, parce qu'un prince de la nation se laisse emporter à l'excès d'une passion effrénée.

1734.

Un historiographe me dira bien que le comte de *Vendôme* n'était point duc, et que c'était le duc de Bretagne *Jean*, et non le comte de *Vendôme*, qui fit cette méchante action. Le public se moque de tout cela ; et si la pièce est intéressante, peu lui importe que son plaisir vienne de *Jean* ou de *Vendôme*. Mais ce *Vendôme* n'intéresse peut-être pas assez, parce qu'il n'est point aimé, et parce qu'on ne pardonne point à un héros français d'être furieux contre une honnête femme qui lui dit de si bonnes raisons. *Couci* vient encore prouver à notre homme, qu'il est un pauvre homme d'être si amoureux. Tout cela fait qu'on ne prend pas un intérêt bien tendre au succès de cet amour. Ajoutez que le sieur *Dufresne* a joué ce rôle indignement, quoi qu'en dise *Rochemore*.

Le travail que j'ai fait pour corriger ce qui avait paru révoltant dans ce *Vendôme*, à la première représentation, est très-peu de chose. Je vous enverrai la pièce, vous la trouverez presque la même. Le public, qui applaudit à la seconde représentation ce qu'il avait condamné à la première, a prétendu, pour se justifier, que j'avais tout refondu, et je l'ai laissé croire.

Adieu, mon cher ami. Ecrivez, je vous en prie, à *Linant* qu'il a besoin d'avoir une conduite très-

1734. circonſpecte que rien n'eſt plus capable de lui faire tort que de ſe plaindre qu'il n'eſt pas aſſez bien chez un homme à qui il eſt abſolument inutile, et qui, de compte fait, dépenſe pour lui ſeize cents francs par an. Une telle ingratitude ſerait capable de le perdre. Je vous ai toujours dit que vous le gâtiez. Il s'eſt imaginé qu'il devait être ſur un pied brillant dans le monde, avant d'avoir rien fait qui pût l'y produire. Il oublie ſon état, ſon inutilité et la néceſſité de travailler; il abuſe de la facilité que j'ai eue de lui faire avoir ſon entrée à la comédie; il y va tous les jours ſur le théâtre, au lieu de ſonger à faire une pièce. Il a fait en deux ans une ſcène qui ne vaut rien; et il ſe croit un perſonnage parce qu'il va au théâtre et chez *Procope*. Je lui pardonne tout parce que vous le protégez; mais, au nom de Dieu, faites-lui entendre raiſon, ſi vous en eſpérez encore quelque choſe.

LETTRE CIV.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 7 avril.

MON cher ami, je pars pour être témoin d'un mariage que je viens de faire. J'avais mis dans ma tête, il y a long-temps, de marier M. le duc de *Richelieu* à mademoiſelle de *Guiſe*; j'ai conduit cette affaire comme une intrigue de comédie: le dénouement va ſe faire à Montjeu auprès d'Autun. Les poètes ſont plus dans l'uſage de faire des épithalames que des contrats; cependant j'ai fait le contrat, et probablement je ne ferai point de vers. Vous ſavez ce que dit madame de *Murat:*

Mais

Mais quand l'hymen est fait, c'est en vain qu'on réclame
Le dieu d'amour et les neuf doctes sœurs;
C'est le sort des amours, et celui des auteurs,
D'échouer à l'épithalame.

1734.

Je pars dans une heure, mon aimable *Cideville*; j'envoie devant, tragédie, opéra, versiculets, et *totam nugarum suppellectilem*. C'est pour le coup que je vais travailler à vous faire transcrire tout ce que je vous dois. *Formont* vient de m'écrire une lettre où je reconnais sa raison saine et son goût délicat. Messieurs les normands, vous avez bien de l'esprit. L'abbé du *Resnel*, autre normand, traducteur de *Pope*, homme qui sait penser, sentir et écrire, est ou doit être à Rouen; je lui ai dit que mon cher *Cideville* y était; il le verra, et il en pensera comme moi. C'est un admirateur et un ami de plus que vous allez acquérir l'un et l'autre en fesant connaissance.

Je ne crois pas que *Linant* ait jamais un talent supérieur, mais je crois qu'il sera un ignorant inutile aux autres et à lui-même; plein de goût et d'esprit, d'imagination, il n'a rien de ce qu'il faut ni pour briller ni pour faire fortune. Il a la sorte d'esprit qui convient à un homme qui aurait vingt mille livres de rente. Voilà de quoi je le plains, mais de quoi je ne lui parle jamais. J'ai été mécontent de lui, mais je ne l'ai dit qu'à vous et à M. de *Formont*.

Adieu; je vous aime avec tendresse. Je pars. *Valete cara*.

LETTRE CV.

1734.

A M. DE FORMONT.

Avril.

PHILOSOPHE aimable, à qui il eſt permis d'être pareſſeux, ſortez un moment de votre douce molleſſe, et ne donnez pas au chanoine *Linant* l'exemple dangereux d'une oiſiveté qui n'eſt pas faite pour lui. Je lui mande, et vous en conviendrez, que ce qui eſt vertu dans un homme devient vice dans un autre. Ecrivez-moi donc ſouvent pour l'encourager, et renvoyez-le-moi quand vous l'aurez mis dans le bon chemin. J'ai beſoin qu'il vienne m'exciter à rentrer dans la carrière des vers. Il y a bien long-temps que je n'ai monté les cordes de ma lyre. Je l'ai quittée pour ce qu'on appelle philoſophie, et j'ai bien peur d'avoir quitté un plaiſir réel pour l'ombre de la raiſon. J'ai relu le raiſonneur *Clarke*, *Mallebranche* et *Locke*. Plus je les relis, plus je me confirme dans l'opinion où j'étais que *Clarke* eſt le meilleur ſophiſte qui ait jamais été, *Mallebranche* le romancier le plus ſubtil, et *Locke* l'homme le plus ſage. Ce qu'il n'a pas vu clairement, je déſeſpère de le voir jamais. Il eſt le ſeul, à mon avis, qui ne ſuppoſe point ce qui eſt en queſtion. *Mallebranche* commence par établir le péché originel, et part de là pour la moitié de ſon ouvrage; il ſuppoſe que nos ſens ſont toujours trompeurs, et de là il part pour l'autre moitié.

Clarke, dans ſon ſecond chapitre de l'exiſtence

1734.

de DIEU, croit avoir démontré que la matière n'exiſte point néceſſairement, et cela par ce ſeul argument, que ſi le tout exiſtait de néceſſité, chaque partie exiſterait de la même néceſſité. Il nie la mineure, et, cela fait, il croit avoir tout prouvé; mais j'ai le malheur, après l'avoir lu bien attentivement, de reſter ſur ce point ſans conviction. Mandez-moi, je vous prie, ſi ſes preuves ont eu plus d'effet ſur vous que ſur moi.

Il me ſouvient que vous m'écrivites il y a quelque temps que *Locke* était le premier qui eût haſardé de dire que DIEU pouvait communiquer la penſée à la matière. *Hobbes* l'avait dit avant lui, et j'ai idée qu'il y a dans le *De naturâ Deorum* quelque choſe qui reſſemble à cela.

Plus je tourne et je retourne cette idée, plus elle me paraît vraie. Il ferait abſurde d'aſſurer que la matière penſe, mais il ferait également abſurde d'aſſurer qu'il eſt impoſſible qu'elle penſe. Car, pour ſoutenir l'une ou l'autre de ces aſſertions, il faudrait connaître l'eſſence de la matière, et nous ſommes bien loin d'en imaginer les vraies propriétés. De plus, cette idée eſt auſſi conforme que toute autre au ſyſtême du chriſtianiſme, l'immortalité pouvant être attachée tout auſſi bien à la matière que nous ne connaiſſons pas, qu'à l'eſprit que nous connaiſſons encore moins.

Les Lettres philoſophiques, politiques, critiques, poétiques, hérétiques et diaboliques ſe vendent en anglais à Londres avec un grand ſuccès. Mais les Anglais ſont des papefigues maudits de DIEU, qui ſont tous faits pour approuver

l'ouvrage du démon. J'ai bien peur que l'Eglise
1734. gallicane ne soit un peu plus difficile. *Jore* m'a promis une fidélité à toute épreuve. Je ne sais pas encore s'il n'a pas fait quelque petite brèche à sa vertu. On le soupçonne fort à Paris d'avoir débité quelques exemplaires. Il a eu sur cela une petite conversation avec M. *Hérault* ; et par un miracle , plus grand que tous ceux de St *Pâris* et des apôtres, il n'est point à la bastille. Il faut bien pourtant qu'il s'attende à y être un jour. Il me parait qu'il a une vocation déterminée pour ce beau séjour. Je tâcherai de n'avoir pas l'honneur de l'y accompagner.

LETTRE CVI.

A M. DE FORMONT.

A Montjeu par Autun, ce 25 avril.

On ne peut, mon cher *Formont*, vous écrire plus rarement que je fais, et vous aimer plus tendrement. Je passe la moitié de mes jours à souffrir, et l'autre à étudier ou à rimailler, et il se trouve que la journée se passe sans que j'aye le temps d'écrire ma lettre. Vous serez peut-être étonné de la date de celle-ci. Moi au fond de la Bourgogne, moi qui n'aurais voulu quitter Paris que pour Rouen ! mais c'est que je me suis mêlé de marier M. de *Richelieu* avec mademoiselle de *Guise*, et qu'il a fallu dans les règles être de la noce. J'ai donc fait quatre-vingts lieues pour voir un homme coucher avec une femme. C'était bien la peine d'aller si loin!

Mais voici bien une autre besogne. On vend mes Lettres, que vous connaissez, sans qu'on m'ait averti, sans qu'on m'ait donné le moindre signe de vie. On a l'insolence de mettre mon nom à la tête, et malgré mes prières réitérées de supprimer au moins ce qui regarde les pensées de *Pascal*, on a joint cette lettre aux autres. Les dévots me damnent ; mes ennemis crient, et on me fait craindre une lettre de cachet, lettre beaucoup plus dangereuse que les miennes. Je vous demande en grâce de me mander ce que vous pourrez savoir. *Jore* est-il dans votre ville ? est-il à Paris ? Pourrait-on au moins faire savoir mes intentions à ceux qui ont eu l'indiscrétion de débiter cet ouvrage sans mon consentement ? Pourrait-on au moins supprimer mon nom ? Adieu, mon sage et aimable ami. Je suis bien fou de me faire des affaires pour un livre.

1734.

LETTRE CVII.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Montjeu par Autun, 29 avril.

VOTRE géomètre (20), Monsieur, vient de me montrer votre lettre. Je vous plains de son absence ; mais je suis beaucoup plus à plaindre que vous s'il faut que j'aille à Londres ou à Basle, tandis que vous serez à Paris avec madame *du Châtelet*.

Ce sont donc ces Lettres anglaises qui vont m'exiler ! En vérité, je crois qu'on sera un jour

(20) Madame *du Châtelet* à qui M. de *Maupertuis* avait donné quelques leçons de géométrie.

1734. bien honteux de m'avoir perfécuté pour un ouvrage que vous avez corrigé. Je commence à foupçonner que ce font les partifans des tourbillons et des idées innées qui me fufcitent la perfécution. Cartéfiens, mallebranchiftes, janféniftes, tout fe déchaîne contre moi ; mais j'efpère en votre appui ; il faut, s'il vous plaît, que vous deveniez chef de fecte. Vous êtes l'apôtre de *Locke* et de *Newton*, et un apôtre de votre trempe avec une difciple comme madame *du Châtelet* rendraient la vue aux aveugles. Je crains encore plus monfieur le garde-des fceaux que les raifonneurs ; il ne prend point du tout cette affaire-ci en philofophe : il fe fâche en miniftre, et, qui pis eft, en miniftre prévenu et trompé. On lui a fait entendre que c'eft moi qui débite cette édition, tandis que je n'ai épargné, depuis un an, ni foins ni argent pour la fupprimer. J'étais bien loin affurément de la vouloir donner au public; il me fuffifait de votre approbation. Madame *du Châtelet* et vous, ne me valez-vous pas le public? D'ailleurs aurais-je eu, je vous prie, l'impertinence de mettre mon nom à la tête de l'ouvrage ? Y aurais-je ajouté la lettre fur *Pafcal*, que j'avais fait fupprimer même à Londres ?

Savez-vous bien que j'ai fait prodigieufement grâce à ce *Pafcal*. De toutes les prophéties qu'il rapporte, il n'y en a pas une qui puiffe... Cependant je n'en ai rien dit, et l'on crie ; mais laiffez-moi faire... (21).

En attendant, je vous prie de faire connaître la

(21) Ces lignes ont été effacées, dans l'original, par M. de *Maupertuis* apparemment dans un accès de dévotion. On n'a pu en déchiffrer que ces mots.

vérité à vos amis. Il me ſera plus glorieux d'être défendu par vous, qu'il n'eſt triſte d'être perſécuté par les ſots.

1734.

Je vous demande pardon d'avoir mis tant de paroles dans ma lettre ; mais quand on écrit en préſence de madame *du Châtelet*, on ne peut pas recueillir ſon eſprit fort aiſément.

Adieu ; vous ſavez le reſpect que mon eſprit a pour le vôtre. Ecrivez-moi, ou pour me répondre quelques nouvelles de ces Lettres, ou pour me conſoler. Je vous ſuis tendrement attaché pour la vie, comme ſi j'étais digne de votre commerce.

LETTRE CVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL. (22)

Avril.

On dit qu'après avoir été mon patron vous allez être mon juge, et qu'on dénonce à votre ſénat ces Lettres anglaiſes, comme un mandement du cardinal de *Biſſy* ou de l'évêque de Laon. Meſſieurs tenant la cour du parlement, de grâce, ſouvenez-vous de ces vers :

Il eſt dans ce ſaint temple un ſénat vénérable
Propice à l'innocence, au crime redoutable,
Qui, des lois de ſon prince et l'organe et l'appui,
Marche d'un pas égal entre ſon peuple et lui, etc.

Je me flatte qu'en ce cas les préſidens *Hénault* et *Roujaut*, les *Bertier*, ſe joindront à vous, et que vous donnerez un bel arrêt, par lequel il ſera

(22) Conſeiller d'honneur du parlement de Paris, et depuis miniſtre plénipotentiaire de Parme à Paris.

1734.

dit que *Rabelais*, *Montagne*, l'auteur des Lettres persanes, *Bayle*, *Locke*, et moi chétif, seront réputés gens de bien, et mis hors de cour et de procès.

Qu'est devenu M. de *Pont-de-Vesle* (*), d'où vient que je n'entends plus parler de lui? N'est-il point à Pont-de-Vesle avec madame votre mère?

Si vous voyez M. *Hérault*, sachez, je vous en prie, ce qu'aura dit le libraire qui est à la bastille; et encouragez ledit M. *Hérault* à me faire, auprès du bon cardinal et de l'opiniâtre *Chauvelin*, tout le bien qu'il pourra humainement me faire.

Je vais vous parler avec la confiance que je vous dois, et qu'on ne peut s'empêcher d'avoir pour un cœur comme le vôtre. Quand je donnai permission, il y a deux ans, à *Thiriot* d'imprimer ces maudites Lettres, je m'étais arrangé pour sortir de France, et aller jouir, dans un pays libre, du plus grand avantage que je connaisse, et du plus beau droit de l'humanité, qui est de ne dépendre que des lois et non du caprice des hommes. J'étais très-déterminé à cette idée; l'amitié seule m'a fait entièrement changer de résolution, et m'a rendu ce pays-ci plus cher que je ne l'espérais. Vous êtes assurément à la tête des personnes que j'aime; et ce que vous avez bien voulu faire pour moi dans cette occasion m'attache à vous bien davantage, et me fait souhaiter plus que jamais d'habiter le pays où vous êtes. Vous savez tout ce que je dois à la généreuse amitié de madame *du*

(*) Frère de M. d'*Argental*.

Châtelet, qui avait laissé un domestique à Paris, pour m'apporter en poste les premières nouvelles. Vous eûtes la bonté de m'écrire ce que j'avais à craindre ; et c'est à vous et à elle que je dois la liberté dont je jouis. Tout ce qui me trouble à présent, c'est que ceux qui peuvent savoir la vivacité des démarches de madame *du Châtelet*, et qui n'ont pas un cœur aussi tendre et aussi vertueux que vous, ne rendent pas à l'extrême amitié et aux sentimens respectables dont elle m'honore, toute la justice que sa conduite mérite. Cela me désespérerait, et c'est en ce cas sur-tout que j'attends de votre générosité que vous fermerez la bouche à ceux qui pourraient devant vous calomnier une amitié si vraie et si peu commune.

1734.

Faites-moi la grâce, je vous en prie, de m'écrire où en sont les choses ; si M. de *Chauvelin* s'adoucit, si M. *Rouillé* peut me servir auprès de lui, si M. l'abbé de *Rothelin* peut m'être utile. Je crois que je ne dois pas trop me remuer dans ces commencemens, et que je dois attendre du temps l'adoucissement qu'il met à toutes les affaires ; mais aussi, il est bon de ne pas m'endormir entièrement sur l'espérance que le temps seul me servira.

Je n'ai point suivi les conseils que vous me donniez de me rendre en diligence à Auxone ; tout ce qui était à Montjeu m'a envoyé vîte en Lorraine. J'ai de plus une aversion mortelle pour la prison ; je suis malade ; un air enfermé m'aurait tué ; on m'aurait peut-être fourré dans un cachot. Ce qui m'a fait croire que les

1734. ordres étaient dûrs, c'est que la maréchaussée était en campagne.

Ne pourriez-vous point savoir si le garde des sceaux a toujours la rage de vouloir faire périr à Auxone un homme qui a la fièvre et la dyssenterie, et qui est dans un désert. Qu'il m'y laisse, c'est tout ce que je lui demande, et qu'il ne m'envie pas l'air de la campagne. Adieu; je serai toute ma vie pénétré de la plus tendre reconnaissance. Je vous serai attaché comme vous méritez qu'on vous aime.

LETTRE CIX.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 8 mai.

VOTRE protégé *Jore* m'a perdu. Il n'y avait pas encore un mois qu'il m'avait juré que rien ne paraîtrait, qu'il ne ferait jamais rien que de mon consentement; je lui avais prêté quinze cents francs dans cette espérance; cependant, à peine suis-je à quatre-vingts lieues de Paris, que j'apprends qu'on débite publiquement une édition de cet ouvrage, *avec mon nom à la tête*, et avec la lettre sur *Pascal*. J'écris à Paris, je fais chercher mon homme, point de nouvelles. Enfin, il vient chez moi, et parle à *Demoulin*, mais d'une façon à se faire croire coupable. Dans cet intervalle, on me mande que si je ne veux pas être perdu, il faut remettre sur le champ l'édition à M. *Rouillé*. Que faire dans cette circonstance? Irai-je être le délateur de quelqu'un? et puis-je remettre un dépôt que je n'ai pas?

Je prends le parti d'écrire à *Jore*, le 2 mai, que je ne veux être ni son délateur ni son complice; que s'il veut se sauver et moi aussi, il faut qu'il remette entre les mains de *Demoulin* ce qu'il pourra trouver d'exemplaires, et apaiser au plus vite le garde des sceaux par ce sacrifice. Cependant il part une lettre de cachet, le 4 mai; je suis obligé de me cacher et de fuir; je tombe malade en chemin; voilà mon état, voici le remède.

Ce remède est dans votre amitié. Vous pouvez engager la femme de *Jore* à sacrifier cinq cents exemplaires; ils ont assez gagné sur le reste, supposé que ce soit eux qui aient vendu l'édition. Ne pourriez-vous point alors écrire en droiture à M. *Rouillé*, lui dire qu'étant de vos amis depuis long-temps, je vous ai prié de faire chercher à Rouen l'édition de ces Lettres, que vous avez engagé ceux qui s'en étaient chargés, à la remettre, etc.; ou bien voudriez-vous faire écrire le premier président? Il s'en ferait honneur, et il ferait voir son zèle pour l'inquisition littéraire qu'on établit. Soit que ce fût vous, soit que ce fût le premier président, je crois que cela me ferait grand bien, si le garde des sceaux pouvait savoir, par ce canal et par une lettre écrite à M. *Rouillé*, que j'ai écrit à Rouen, le 2 mai pour faire chercher l'édition à quelque prix que ce pût être.

Je remets tout cela à votre prudence et à votre tendre amitié. Votre esprit et votre cœur sont faits pour ajouter au bonheur de ma vie, quand je suis heureux, et pour être ma consolation dans mes traverses.

1734. A présent que je vais être tranquille dans une retraite ignorée de tout le monde ; nous vous enverrons sûrement des Samson et des pièces fugitives en quantité. Laissez faire, vous ne manquerez de rien, vous aurez des vers.

J'embrasse tendrement mon ami *Formont* et notre cher du *Bourgtroulde*. Adieu, mon aimable ami, adieu.

LETTRE CX.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 11 mai, *en passant*.

Je n'ai que le temps de vous écrire, mon cher ami, de ne faire nul usage du billet de treize cents soixante-huit livres, qu'on vous a envoyé, sans ma participation. Il vaut beaucoup mieux que le fils du vieux bon homme fasse ce dont il était convenu avec moi, en cas qu'il voye que cette démarche puisse être utile. Peut-être en a-t-il déjà vendu, et en ce cas il serait puni tout aussi sévèrement, et on lui répondrait comme DIEU aux Juifs : *Sacrificia tua non volo.* C'est à lui à voir s'il est coupable, et jusqu'à quel point il peut compter sur l'indulgence des gens à qui il a affaire. Il faut qu'il commence par m'instruire de ses démarches, afin que je sache de mon côté sur quoi compter. Je ne veux ni ne dois rien faire aveuglément. Je commence à croire que l'édition, *avec mon nom à la tête*, est une édition de Hollande. En ce cas, votre protégé n'aurait rien à craindre, ni même rien à

faire à préſent qu'à ſe tenir tranquille. Je lui demande pardon de l'avoir ſoupçonné ; mais il fallait qu'il m'écrivît pour prendre des meſures.

1734.

Adieu ; je vous embraſſe tendrement.

LETTRE CXI.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 20 mai.

PAR des lettres que je viens de recevoir, mon cher *Cideville*, on vient de m'aſſurer que c'eſt l'édition de votre protégé qui a paru, et qui a fait tout le malheur. Je n'en ſerai certain par moi-même que lorſque j'aurai vu les exemplaires que j'ai donné ordre qu'on m'envoyât inceſſamment. Il y a près d'un mois que je l'ai fait chercher dans Paris, et que je l'ai fait prier de m'écrire ce qu'il ſavait de cette affaire : point de nouvelles ; je ne ſais où il eſt. Il y a apparence qu'il m'eût écrit, s'il avait été innocent. Vous jugez bien que dans cette incertitude je ne puis rien faire. Acheter ce que vous ſavez, eſt abſolument inutile et même très-dangereux. Le mieux eſt de ſe tenir tranquille quelque temps. Je lui conſeille d'aller voyager en Hollande. Je ne ſais ſi je n'irai pas y faire un tour.

J'ignore encore ſi l'on vous a fait toucher treize cents ſoixante-huit livres ; ſi vous les avez, je vous prie de les renvoyer à M. *Paſquier*, agent de change à Paris. Cet argent ne m'appartient pas ; il eſt à une perſonne à qui je le devais, qui en a un très-grand beſoin, et qui s'en deſſaiſiſſait en ma faveur, s'imaginant que c'était un

1734. moyen sûr d'apaiser l'affaire. Il ne faut pas qu'il soit la victime de son amitié.

A l'égard de *Jore*, je ne vous en parlerai que quand j'aurai de ses nouvelles. Conservez-moi votre tendre amitié ; je vous écrirai quand je serai fixé en quelque endroit. Jusqu'à présent je ne vous ai écrit que comme un homme d'affaire ; mon cœur sera plus bavard la première fois. Adieu ; mille amitiés à *Formont* et à l'abbé du *Resnel*.

LETTRE CXII.

A M. DE CIDEVILLE.

mai.

Eh bien, est-il possible que vous vous soyez laissé surprendre aux larmes et aux cris de ces gens-là ! Ou ils vous trompent bien indignement, ou ils sont bien trompés eux-mêmes.

J'ai découvert enfin, à n'en pouvoir douter, que ce misérable a tout fait, et qu'il m'a trahi cruellement. Je m'en doutais bien à son silence. Le scélérat m'avait juré en partant, que rien ne paraîtrait jamais. Il avait depuis un mois le *supplément* de la fin, il s'en est servi ; il a pris le temps de mon absence pour trahir les promesses qu'il m'avait faites, et les obligations qu'il m'avait. On m'a enfin envoyé la preuve incontestable de son crime. J'ai tout confronté ; sa perfidie n'est que trop réelle. Il triomphe ; il en vend deux mille cinq cents à 6, à 8, à 10 livres pièce ; et moi je suis proscrit. Lettre de cachet, dénonciation au parlement, requête des curés, la crainte

d'un jugement rigoureux : voilà tout ce qu'il m'attire, tandis que, sur la foi de vos lettres, j'ai hasardé de me perdre pour le sauver ; et que j'ai tellement assuré son innocence aux ministres, que je me suis fait croire coupable.

1734.

Au nom de Dieu, parlez à ces gens-la quand vous les verrez : dites-leur qu'ils avertissent leur fils de faire ce que je lui marquerai dans un billet, sans quoi il sera perdu. Il n'est pas juste, après tout, que je sois malheureux toute ma vie pour contenter l'avidité de ce misérable. Sur-tout qu'on me remette jusqu'au moindre chiffon d'écriture qu'on peut avoir de moi.

Les hommes sont bien méchans ! Quoi ! dans le temps qu'il m'a mille obligations ! O hommes ! vous êtes ou trompeurs, ou indignement superstitieux, ou calomniateurs. Vous êtes des monstres ; mais il y a des *Cideville*, il y a des *Emilie* ; cela fait qu'on tient à l'humanité, et qu'on pardonne au genre-humain. L'amitié que j'ai éprouvée dans cette occasion, passe tout l'excès des persécutions qu'on peut me faire essuyer. La balance n'est pas égale, et je suis trop heureux.

J'embrasse tendrement le philosophe *Formont*, le tendre et charmant du *Bourgtroulde*, le judicieux et élégant du *Resnel*. Si vous voyez monsieur le Marquis (*), dites-lui qu'avec sa permission, je pourrais bien aller passer un mois dans ses terres pour dépayser les alguazils. N'y viendrez-vous pas ? Adieu ; tout cela ne m'empêche ni ne m'empêchera d'achever mon quatrième acte.

Vale, te amo.

(*) De *Lezeau*.

1734.

LETTRE CXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Mai.

Encore une importunité, encore une lettre. Avouez que je suis un persécutant encore plus qu'un persécuté. La lettre de cachet m'en fait écrire mille. *Nardi parvus onyx eliciet cadum.*

Je vous supplie de faire rendre cette lettre à madame la duchesse d'*Aiguillon*. Je vous l'envoie ouverte; ayez la bonté d'y voir ma justification, et de la cacheter. Mille pardons. Vraiment, puisqu'on crie tant sur ces fichues Lettres, je me repens bien de n'en avoir pas dit davantage. Va, va, *Pascal*, laisse-moi faire! tu as un chapitre sur les prophéties où il n'y a pas l'ombre du bon sens. Attends, attends!

Où en sommes-nous, je vous prie? De grâce, un petit mot touchant cet excommunié. Mon livre sera-t-il brûlé, ou moi? Veut-on que je me rétracte comme St *Augustin*? veut-on que j'aille au diable? Ecrivez ou chez *Demoulin*, ou chez l'abbé *Moussinot*, ou plutôt à M. *Palu*, et dites-lui qu'il me garde un profond secret.

LETTRE

LETTRE CXIV.

1734.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Basle, le 23 mai.

Vraiment, Madame, quand j'eus l'honneur de vous écrire et de vous prier d'engager vos amis à parler à M. de *Maurepas*, ce n'était pas de peur qu'il me fît du mal, c'était afin qu'il me fît du bien. Je le priais comme mon bon ange; mais mon mauvais ange, par malheur, est beaucoup plus puissant que lui. N'admirez-vous pas, Madame, tous les beaux discours qu'on tient à l'égard de ces scandaleuses Lettres? Madame la duchesse du *Maine* est-elle bien fâchée que j'aye mis *Newton* au-dessus de *Descartes?* et comment madame la duchesse de *Villars*, qui aime tant les idées innées, trouvera-t-elle la hardiesse que j'ai eu de traiter ses idées innées de chimères?

Mais si vous voulez vous réjouir, parlez un peu de mon brûlable livre à quelques jansénistes. Si j'avais écrit qu'il n'y a point de Dieu, ces messieurs auraient beaucoup espéré de ma conversion; mais depuis que j'ai dit que *Pascal* s'était trompé quelquefois; que *fatal laurier*, *bel astre*, *merveille de nos jours*, ne sont pas des beautés poétiques, comme *Pascal* l'a cru; qu'il n'est pas absolument démontré qu'il faut croire la religion, parce qu'elle est obscure; qu'il ne faut point jouer l'existence de DIEU à croix ou pile, enfin:

1734. depuis que j'ai dit ces absurdités impies, il n'y a point d'honnête janséniste qui ne voulût me brûler dans ce monde-ci et dans l'autre.

De vous dire, Madame, qui sont les plus fous des jansénistes, des molinistes, ou des anglicans, des quakers, cela est bien difficile ; mais il est certain que je suis beaucoup plus fou qu'eux *de* leur avoir dit les vérités qui ne leur feront nul bien et qui me feront grand tort. J'étais à Londres quand j'écrivis tout cela ; et les Anglais qui voyaient mon manuscrit, me trouvaient bien modéré. Je comptais sortir de France pour *jamais*, quand je donnai la malheureuse permission, il y a deux ans, à *Thiriot* d'imprimer ces bagatelles. J'ai bien changé d'avis depuis ce temps-là ; et malheureusement ces Lettres paraissent en France, lorsque j'ai le plus d'envie d'y rester.

Si je ne reviens point, Madame, soyez sûre que vous serez à la tête des personnes que je regretterai. Si vous voyez M. le président *Hénault*, dites-lui bien, je vous prie, qu'il parle et souvent, à Mons *Rouillé*. Quand il ne serait point à portée de me rendre service, votre suffrage et le sien me suffiraient contre la fureur des dévots et contre les lettres de cachet. Si vous vouliez m'honorer de votre souvenir, écrivez-moi à Paris, vis-à-vis Saint-Gervais, les lettres me seront rendues. Ayez la bonté de mettre une petite marque, comme deux *DD*, par exemple, afin que je reconnaisse vos lettres. Je ne devrais pas me méprendre au style ; mais quelquefois on fait des quiproquo.

LETTRE CXV.

A M. DE CIDEVILLE.

1734.

Le 1 juin.

LA dernière lettre que je vous écrivis, mon cher ami, sur le compte de *Jore*, était fondée sur ceci.

Lorsqu'il me tomba entre les mains, il y a quelques années, des feuilles et des épreuves de cette édition supprimée dont il a été soupçonné, il y avait des fautes considérables dont je me souviens, et j'ai retrouvé ces mêmes fautes dans les exemplaires qu'on a débités à Paris.

Y a-t-il une apparence plus forte, et n'étais-je pas bien en droit de le soupçonner? Cependant j'apprends qu'on ne le croit pas coupable, et qu'il est en liberté. J'apprends en même temps qu'il a eu avec moi un procédé bien contraire au mien. Dans le temps qu'il était en prison, je ne cessais d'écrire aux magistrats et aux ministres pour les assurer de son innocence; et lui, au contraire, a dit au lieutenant de police que c'était moi-même qui avait fait faire cette édition qu'on a débitée. Sur sa déposition, on a été tout renverser dans ma maison à Paris; on a saisi une petite armoire où étaient mes papiers et toute ma fortune; on l'a portée chez le lieutenant de police, elle s'est ouverte en chemin, et tout a été au pillage.

Je pardonne à *Jore* de tout mon cœur tout ce qu'il a pu dire, et ce qui m'a attiré cette cruelle visite. Je crois qu'étant bien persuadé, comme il l'était, que je n'avais nulle part à cette édition, il

1734. a prévu que la visite qu'on ferait chez moi, ne servirait qu'à ma justification; et c'est ce qui est arrivé.

Pour lui, s'il est vrai qu'il soit associé avec quelque personne des pays étrangers, et qu'ils aient en effet une édition de ce livre, laquelle n'ait point encore paru, je l'en félicite de tout mon cœur; car il est sûr que son édition sera la meilleure, et que tôt ou tard il trouvera bien le moyen de s'en défaire avec avantage.

On vient de saisir à Paris une presse à laquelle on travaillait à réimprimer cet ouvrage; cette presse était chez un particulier. Le libraire qui devait débiter cette édition nouvelle est connu, et, je crois, arrêté. Cette découverte fera deux biens; elle servira, en premier lieu, à justifier *Jore*, et pourra même faire découvrir l'imprimeur de l'édition débitée dans Paris; en second lieu, elle intimidera les autres libraires qui n'oseront pas se charger d'imprimer le livre: et alors s'il arrivait que *Jore* eût des exemplaires des pays étrangers ou autrement, il gagnerait considérablement; ainsi, de façon ou d'autre, il ne peut se plaindre; car s'il a une édition, il la débitera; s'il n'en a point, il ne perd rien.

J'ai assuré qu'il n'en a point, et je l'assure encore tous les jours. C'est un principe, dont il ne faut plus s'écarter. Dans les commencemens de l'orage, je lui écrivis des choses assez ambigues: s'il m'avait fait un mot de réponse, il m'aurait rassuré, au lieu qu'il m'a laissé toujours dans l'inquiétude; et j'ai été incertain de ce qu'il ferait et de ce que je devais faire. Sa grande faute est

de ne m'avoir point écrit. Que lui coûtait-il de dire : *Je n'ai jamais vu ni connu cette édition ; et c'est ainsi que je parlerai toujours.*

1734.

Heureusement il a tenu aux magistrats ce discours dont il aurait d'abord dû m'instruire. Il n'y a donc plus à s'en dédire. Il n'a jamais eu la moindre part à aucune édition de ce livre : c'est ce que je crois et ce que je soutiens fermement ; mais cependant le ministère prétend qu'il faut que je lui remette cette prétendue édition que j'avais, dit-on, fait faire par *Jore*. A cela, je n'ai autre chose à répondre, sinon que je ne peux changer de langage, que je ne connais pas cette édition plus que *Jore*, que je l'ai toujours dit, et le dirai toujours. Il est bien vrai qu'il y a eu, pendant plus d'un an, des exemplaires imprimés des Lettres philosophiques, entre les mains de quelques particuliers de Paris ; mais ces exemplaires étaient d'une édition faite en Angleterre, de laquelle je ne suis pas le maître.

Je ne peux pas, pour contenter le ministère, trouver une édition qui n'existe point, et je peux encore moins me déshonorer en trouvant une édition que j'ai toujours assuré que je ne connaissais pas. Le résultat de tout ceci est, qu'il est absolument nécessaire que *Jore* m'instruise de tout ce qui s'est passé ; que de mon côté, je demeure convaincu qu'il n'a jamais pensé à faire une édition ; que du sien, il demeure tranquille ; mais sur-tout que je sache ce qu'il a dit à M. *Hérault*, afin que je m'y conforme en cas de besoin.

N.B. J'apprends dans le moment que mes

1734. affaires vont très-bien ; que la découverte de cet imprimeur qui fesait une nouvelle édition, a beaucoup servi à ma justification ; que tous les incrédules de la ville et de la cour se sont déchaînés contre les dévots. *Sæpè premente Deo, fert Deus alter opem.* Ecrivez-moi hardiment sous le couvert de l'abbé *Moussinot*, cloître Saint-Méri, à Paris.

LETTRE CXVI.

A M. DE FORMONT.

Ce 5 juin.

J'AI reçu votre lettre, mon cher ami. Je ne vous parlerai pas cette fois-ci de philosophie ; je ne vous dirai pas combien je me repens de n'avoir pas montré plus au long tous les faux raisonnemens et les suppositions plus fausses encore dont les Pensées de *Pascal* sont remplies. Je veux vous entretenir de ma situation présente au sujet de cette malheureuse édition qu'on m'a si indignement imputée.

Demoulin m'est venu trouver dans ma retraite, et m'a confirmé qu'il croyait l'homme que vous savez, coupable de cette trahison. Il n'a jamais osé vous écrire, me disait-il ; et il l'aurait fait, s'il n'avait craint de donner quelques armes contre lui. Par tous les discours qu'il m'a tenus, ajoutait-il, je suis certain qu'il a fait cette édition dont il aura tiré peu d'exemplaires, et qui n'étant pas tout-à fait conforme à l'autre, devait servir à sa justification, en cas de soupçon. Il voulait par

i se mettre à l'abri de vos justes plaintes et de la vérité du ministère. Il ne vous écrit point ; il a même eu l'insolence de dire à M. *Hérault*, que était chez vous qu'était cette édition qu'on dé- te dans Paris ; et c'est sur cette infame calomnie un scélérat d'imprimeur, ingrat à toutes vos bontés, qu'on est venu visiter chez vous. 1734.

Voilà les discours que me tient *Demoulin* ; et quand je songe que j'ai trouvé dans les exemplai- res qu'on vend à Paris, les mêmes fautes qui s'é- taient glissées dans les premières feuilles impri- mées autrefois, et depuis supprimées, je suis bien tenté d'être de l'avis de *Demoulin*.

D'un autre côté, j'apprends qu'un nommé *René Josse* fesait encore une édition de ce livre, laquelle a été découverte. Ce *René Josse* a été dénoncé à *Demoulin*, par *François Josse* son parent. Ce *François Josse* a bien l'air d'avoir fait lui-même, de concert avec son cousin *René*, l'édition qui a fait tant de vacarme. Il y a grande apparence que ce *François Josse*, qui a eu entre les mains un des trois exemplaires que j'avais, et qui me l'a fait relier, il y a deux mois et demi, en aura abusé, l'aura fait copier, et l'aura imprimé avec *René* ; que depuis, la jalousie qu'il aura eue de la deu- xième édition de *René*, l'aura porté à la dénon- cer. Voilà ce que je conjecture ; voilà ce que je vous prie de peser avec M. de *Cideville*. Vous pour- rez après cela avoir la bonté d'en parler à *Jore*. S'il n'est pas coupable, il doit être charmé d'avoir cette ouverture pour se justifier. Mais coupable ou non, il doit m'écrire ou me faire instruire des

1734. démarches qu'il a faites ; et s'il ne le fait pas, je suis dans la ferme résolution de le dénoncer au garde des sceaux, et je le perdrai assurément. Il est trop horrible d'être sa victime et sa dupe, et d'avoir soutenu et attesté son innocence, lorsqu'il en use avec tant d'indignité. C'est une des choses qui ont ajouté un poids plus insupportable à mon malheur. Je vous demande en grâce d'en conférer avec votre ami, et de me mander tous deux votre sentiment. J'attends vos réponses avec une extrême impatience, et je vous embrasse tendrement.

LETTRE CXVII.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 22 juin.

Je reçois, mon cher et judicieux et très-constant ami, trois lettres de vous à la fois, qui auraient dû me parvenir il y a près de trois semaines. D'abord je vais vous mettre au fait de ma situation avec *Jore*.

Dès le 3 mai, je fus averti que le livre paraissait et qu'il y avait une lettre de cachet. Mes amis de Paris me mandèrent qu'ils croyaient que j'apaiserais tout, si je livrais l'édition que le garde des sceaux supposait entre mes mains. Je fis réponse que je n'avais point d'édition, et je me mis en retraite.

Je fus extrêmement surpris que *Jore* ne m'eût point écrit pour m'instruire de ce qui se passait. Il devait bien s'attendre que la publication du livre,

livre, et ſon ſilence, le rendraient coupable dans mon eſprit. Ne ſachant s'il était libre ou à la baſtille, je lui écrivis ces propres paroles, par *Demoulin: S'il eſt vrai que vous ayez une édition de ce livre (ce que je ne crois pas), ou ſi vous en pouvez trouver une, portez-la chez M. Rouillé, et je la payerai au prix qu'il taxera.*

1734.

C'était lui faire entendre que je ne l'accuſais pas, et que je lui donnais un moyen de ſe ſauver et de ne rien perdre, s'il était coupable. J'ai fait plus; quand je fus certainement qu'il était à la baſtille, j'écrivis à M. *Rouillé* et à M. *Hérault* les lettres les plus fortes par leſquelles je leur atteſtais l'innocence du priſonnier. Je ne ſais pas quels indignes menſonges ont employé les interrogateurs, mais je ſais que l'interrogé m'a chargé contre toute raiſon, contre la vérité, contre ſon honneur et contre ſon intérêt, en un mot, en vrai libraire. Vous en verrez la preuve dans la lettre ci-jointe que je vous prie de brûler; elle eſt d'un conſeiller au parlement, ami de M. *Hérault* et de M. *Rouillé.*

Sur la dépoſition de ce miſérable, M. *Hérault* aſſura le cardinal de *Fleuri* et monſieur le garde des ſceaux, que c'était moi même qui étais l'auteur de l'édition débitée; et monſieur le cardinal écrivit, le 28 mai, à un de mes amis, qui m'a renvoyé la lettre du cardinal.

Cependant, madame d'*Aiguillon* et pluſieurs autres perſonnes avaient parlé vivement en ma faveur au garde des ſceaux; et ma liberté et la fin de mon affaire ne tenaient plus qu'à une lettre de déſaveu que l'on exigeait de

1734. moi. Tout le monde m'en écrivit, mais toutes les lettres allèrent à un endroit où je n'étais pas. Je n'en reçus aucune dans la retraite où j'étais. Cette erreur fut caufée par *Demoulin* qui fait mes affaires, mais qui eft un peu inattentif. Mon filence fit croire au garde des fceaux que je ne voulais pas plier; et fon opiniâtreté fe fâchant contre la mienne, il a fait rendre ce bel arrêt qui déshonore la grande chambre, et qui ne rend pas les Lettres philofophiques plus mauvaifes. Cependant j'étais prêt à obéir à monfieur le garde des fceaux, et il n'en favait rien.

Que conclure de tout ceci, et que faire? Premièrement, je conclus qu'il y a des événemens dans la vie qu'il faut fouffrir fans murmure, comme la fièvre; que la publication de ces Lettres eft une infidélité cruelle qu'on m'a faite, fans que j'en fache précifément l'auteur; que le grand tort de *Jore* eft de ne m'avoir point écrit, de ne m'avoir point informé de fes démarches, et furtout de m'avoir accufé fi lâchement et avec fi peu de bon fens. Vous lui ferez entendre raifon quand vous le verrez, et vous faurez de lui fes malheurs et fes fautes.

Je joins ici la copie d'une lettre à un de mes amis (*), au lieu de vous envoyer de nouvelles réflexions. Je viens de recevoir une lettre de notre ami *Formont*. J'allais lui répondre; mais voici des nouvelles fi affreufes qui me viennent, touchant M. de *Richelieu*, que la plume me

(*) M. de *la Condamine*.

tombe des mains (23). Je mourrais de douleur si elles étaient vraies. Mon Dieu, quel funeste mariage j'aurais fait!

1734.

Adieu, mon tendre ami; mes complimens à tous nos amis.

LETTRE CXVIII.

A M. DE LA CONDAMINE.

Le 22 juin.

Si la grand'chambre était composée, Monsieur, d'excellens philosophes, je serais très-fâché d'y avoir été condamné; mais je crois que ces vénérables magistrats n'entendent que très-médiocrement *Newton* et *Locke*. Ils n'en sont pas moins respectables pour moi, quoiqu'ils aient donné autrefois un arrêt en faveur de la physique d'*Aristote*, qu'ils aient défendu de donner l'émétique, etc.; leur intention est toujours très-bonne. Ils croyaient que l'émétique était un poison; mais depuis que plusieurs conseillers de la grand'chambre furent guéris par l'émétique, ils changèrent d'avis, sans pourtant réformer leur jugement; de sorte qu'encore aujourd'hui l'émétique demeure proscrit par un arrêt, et que M *Silva* ne laisse pas d'en ordonner à ces Messieurs, quand ils sont tombés en apoplexie. Il pourrait peut-être arriver à peu-près la même chose à mon livre;

(23) Plusieurs des princes de la maison de Lorraine avaient été mécontens de ce mariage; l'un d'eux (le prince de *Lixen*) le fit sentir durement à M. de *Richelieu*, au camp de Philipsbourg; ils se battirent sur le revers de la tranchée, et M. de *Lixen* fut tué.

1734. peut-être quelque conseiller pensant lira les Lettes philosophiques avec plaisir, quoiqu'elles soient proscrites par arrêt. Je les ai relues hier avec attention, pour voir ce qui a pu choquer si vivement les idées reçues. Je crois que la manière plaisante dont certaines choses y sont tournées, aura fait généralement penser qu'un homme qui traite si gaiement les quakers et les anglicans, ne peut faire son salut *cum timore et tremore*, et est un très-mauvais chrétien. Ce sont les termes et non les choses qui révoltent l'esprit humain. Si M. *Newton* ne s'était pas servi du mot d'*attraction* dans son admirable philosophie, toute notre académie aurait ouvert les yeux à la lumière ; mais il a eu le malheur de se servir à Londres d'un mot auquel on avait attaché une idée ridicule à Paris ; et sur cela seul, on lui a fait ici son procès avec une témérité qui fera un jour peu d'honneur à ses ennemis.

S'il est permis de comparer les petites choses aux grandes, j'ose dire qu'on a jugé mes idées sur des mots. Si je n'avais pas égayé la matière, personne n'eût été scandalisé ; mais aussi personne ne m'aurait lu.

On a cru qu'un français, qui plaisantait les quakers, qui prenait le parti de *Locke*, et qui trouvait de mauvais raisonnemens dans *Pascal*, était un athée. Remarquez, je vous prie, si l'existence d'un Dieu, dont je suis réellement très-convaincu, n'est pas clairement admise dans tout mon livre ? Cependant, les hommes qui abusent toujours des mots appelleront également athée celui qui

1734.

niera un Dieu, et celui qui diſputera ſur la néceſſité du péché originel. Les eſprits ainſi prévenus ont crié contre les Lettres ſur *Locke* et ſur *Paſcal*.

Ma lettre ſur *Locke* ſe réduit uniquement à ceci : La raiſon humaine ne ſaurait démontrer qu'il ſoit impoſſible à DIEU d'ajouter la penſée à la matière. Cette propoſition eſt, je crois, auſſi vraie que celle-ci : Les triangles qui ont même baſe et même hauteur ſont égaux.

A l'égard de *Paſcal*, le grand point de la queſtion roule viſiblement ſur ceci, ſavoir, ſi la raiſon humaine ſuffit pour prouver deux natures dans l'homme. Je ſais que *Platon* a eu cette idée, et qu'elle eſt très-ingénieuſe ; mais il s'en faut bien qu'elle ſoit philoſophique. Je crois le péché originel, quand la religion me l'a révélé ; mais je ne crois point les androgynes, quand *Platon* a parlé. Les misères de la vie, philoſophiquement parlant, ne prouvent pas plus la chute de l'homme, que les misères d'un cheval de fiacre ne prouvent que les chevaux étaient tous autrefois gros et gras, et ne recevaient jamais de coups de fouet ; et que, depuis que l'un d'eux s'aviſa de manger de l'avoine, tous ſes deſcendans furent condamnés à traîner les fiacres. Si la ſainte Ecriture me diſait ce dernier fait, je le croirais ; mais il faudrait du moins m'avouer que j'aurais eu beſoin de la ſainte Ecriture pour le croire, et que ma raiſon ne ſuffiſait pas.

Qu'ai-je donc fait autre choſe que de mettre la ſainte Ecriture au-deſſus de la raiſon ? Je défie,

encore une fois, qu'on me montre une proposi-
1734. tion répréhensible dans mes réponses à *Pascal*. Je vous prie de conférer sur cela avec vos amis, et de vouloir bien me mander si je m'aveugle.

Vous verrez bientôt madame *du Châtelet*. L'amitié dont elle m'honore ne s'est point démentie dans cette occasion. Son esprit est digne de vous et de M. de *Maupertuis*, et son cœur est digne de son esprit. Elle rend de bons offices à ses amis, avec la même vivacité qu'elle a appris les langues et la géométrie; et quand elle a rendu tous les services imaginables, elle croit n'avoir rien fait; comme avec son esprit et ses lumières elle croit ne savoir rien, et ignore si elle a de l'esprit. Soyez-lui bien attachés, vous et M. de *Maupertuis*, et soyons toute notre vie ses admirateurs et ses amis. La cour n'est pas trop digne d'elle; il lui faut des courtisans qui pensent comme vous. Je vous prie de lui dire à quel point je suis touché de ses bontés. Il y a quelque temps que je ne lui ai écrit et que je n'ai reçu de ses nouvelles, mais je n'en suis pas moins pénétré d'attachement et de reconnaissance.

Embrassez pour moi, je vous prie, l'électrique M. *du Fay*; et si vous embrassiez ma petite sœur, feriez-vous si mal? Mandez-moi, je vous prie, comment elle se porte. Mille respects à madame *du Fay* et à ces dames. Vous m'aviez parlé d'une lettre de Stamboul, etc.

LETTRE CXIX.

1734.

A M. DE FORMONT.

Ce 27 . . . .

Si ceux qui me font l'honneur de me perſécuter ont eu envie de me donner les mortifications les plus ſenſibles, ils ne pouvaient mieux faire, mon cher et aimable ami, que de me retenir loin de Paris dans le temps que vous y êtes. Je vous prie de ne point parler du voyage qu'a fait ma déſolée muſe tragique chez les Américains. C'eſt un nouveau projet dont *Linant* vit la première ébauche, et ſur quoi je voudrais bien qu'il me gardât le ſecret.

A l'égard du nom de poëme épique que vous donnez à des fantaiſies (*) qui m'ont occupé dans ma ſolitude, c'eſt leur faire beaucoup trop d'honneur.

Cui ſit mens grandior atque os
Magna ſonaturum, des nominis hujus honorem.

C'eſt plutôt dans le goût de l'*Arioſte*, que dans celui du *Taſſe* que j'ai travaillé. J'ai voulu voir ce que produirait mon imagination, lorſque je lui donnerais un eſſor libre, et que la crainte du petit eſprit de critique qui règne en France ne me retiendrait pas. Je ſuis honteux d'avoir tant avancé un ouvrage ſi frivole, et qui n'eſt point fait pour voir le jour; mais après tout, on peut encore plus mal employer ſon temps. Je veux que cet ouvrage ſerve quelquefois à divertir mes amis,

(*) La Pucelle.

1734.

mais je ne veux pas que mes ennemis puiſſent jamais en avoir la moindre connaiſſance. Au mot d'*ennemis*, je ne peux m'empêcher de faire une réflexion bien triſte ; c'eſt que leur haine, dont je n'ai jamais connu la cauſe, eſt la ſeule récompenſe que j'aye eue pour avoir cultivé les lettres pendant vingt années. Voilà tout ce que l'on gagne dans ce métier aimable et dangereux, une réputation chimérique et des perſécutions réelles. On eſt envié comme ſi on était puiſſant et heureux ; et dans le même temps, on eſt accablé ſans reſſource. La profeſſion des lettres, ſi brillante, et même ſi libre ſous *Louis XIV*, le plus deſpotique de nos rois, eſt devenue un métier d'intrigues et de ſervitude. Il n'y a point de baſſeſſe qu'on ne faſſe pour obtenir je ne ſais quelles places, ou au ſceau, ou dans des académies ; et l'eſprit de petiteſſe et de minutie eſt venu au point que l'on ne peut plus imprimer que des livres inſipides. Les bons auteurs du ſiècle de *Louis XIV*, n'obtiendraient pas de privilége. *Boileau* et *la Bruyère* ne feraient que perſécutés. Il faut donc vivre pour ſoi et pour ſes amis, et ſe bien donner de garde de penſer tout haut, ou bien aller penſer en Angleterre ou en Hollande. J'ai relu M. *Locke* depuis que je ne vous ai vu. Si cet homme-là avait eu le malheur d'être en France, nous n'aurions peut-être pas ce chef-d'œuvre de raiſon et de ſageſſe. C'eſt bien dommage qu'il n'ait pas encore pris plus de liberté, et que ſa modération ait étranglé des vérités qui ne demandaient qu'à ſortir de ſa plume. J'ai oſé

m'amuser à travailler après lui. J'ai voulu me rendre compte à moi-même de mon existence (*), et voir si je pouvais me faire quelques principes certains. Il serait bien doux, mon cher *Formont*, de marcher dans ces terres inconnues avec un aussi bon guide que vous, et de se délasser de ces recherches avec des poëmes dans le goût de l'*Arioste* : car, malheur à la raison si elle ne badine quelquefois avec l'imagination. Il y a une dame à Paris qui se nomme *Emilie*, et qui, en imagination et en raison, l'emporte sur bien des gens qui se piquent de l'une et de l'autre. Elle entend *Locke* bien mieux que moi. Je voudrais bien que vous rencontrassiez cette philosophe ; elle mérite que vous l'alliez chercher.

1734.

Je vous envoie une bonne leçon de l'épître à *Emilie*. Mandez-moi, je vous prie, si vous avez rencontré *Moncrif*, et pourquoi il s'est brouillé avec son prince. Adieu ; je vous aime pour la vie.

LETTRE CXX.

A MADAME LA COMTESSE DE LA NEUVILLE.

Au camp de Philipsbourg.

J'ai eu l'honneur, Madame, de rendre les lettres dont j'étais chargé. Je n'ai pu avoir encore celui de voir M. de *Champbonin*, parce que messieurs les dragons sont à la droite, à deux

(*) Voyez le traité de Métaphysique, tome I de la Philosophie.

1734. lieues de l'infanterie où je suis. Il y a apparence que le prince *Eugène* va occuper les Français à toute autre chose qu'à écrire des lettres dans leurs tentes. Les armées sont en présence ; on s'attend à tout moment à une bataille sanglante. Les Français se trouvent entre Philipsbourg, le Rhin et les Allemands. Les troupes marquent une grande ardeur ; elle est étonnante ; on jure qu'on battra le prince *Eugène* ; on ne le craint pas ; mais à bon compte on se retranche jusqu'aux dents ; on a des lignes, un fossé, des puits, et un avant-fossé ; c'est une invention nouvelle qui paraît fort jolie, et très-propre à faire casser le cou à des gens qui viennent attaquer des lignes. Toutes les apparences sont que le prince *Eugène* viendra se présenter au passage des puits et des fossés, vers les quatre heures du matin, demain vendredi, jour de la Vierge. On dit qu'il est fort dévot à *Marie*, et qu'elle pourra bien le favoriser contre M. d'*Asfeld*, qui est janséniste ; vous savez, Madame, que vous autres jansénistes êtes soupçonnés de n'avoir pas assez de dévotion pour la Vierge, vous vous êtes moqués de la congrégation des jésuites, et du *Paradis ouvert à Philagie par cent et une dévotions à la mère de* DIEU. Nous verrons demain pour qui se déclarera la victoire. En attendant, on se canonne à force ; les lignes de notre camp sont bordées de quatre-vingts pièces de canon, qui commencent à jouer. Hier on acheva d'emporter un certain ouvrage à corne, dont M. de *Belle-Isle* avait déjà gagné la moitié ; douze officiers aux gardes ont été blessés

à ce maudit ouvrage. Voilà, Madame, la folie humaine dans toute sa gloire et dans toute son horreur. Je compte quitter incessamment le séjour des bombes et des boulets, pour aller profiter des bontés dont vous m'honorez. Il me semble que je me sens mille fois plus de goût pour la vertu depuis que je vous ai fait ma cour.

1734.

LETTRE CXXI.

A M. DE FORMONT.

Ce 24 juillet.

Ah, que j'aime votre leçon!
Ah, qu'il est doux d'en faire usage,
Pâmé dans les bras de Manon,
Ou folâtrant avec un page;
De passer les jours doucement
A se contenter, à se plaire,
Plutôt que d'aller hautement
Choquer les erreurs du vulgaire!

Je n'irai pas plus loin, car voilà, mon cher ami, la trentième lettre que j'écris aujourd'hui. Je suis excédé des fatigues d'un voyage et de celle d'écrire. Je sens pourtant que mes forces reviennent avec vous. Votre lettre est datée d'un mercredi à Canteleu; mais comme il y a un mois que je mène une vie errante, je ne sais si ce mercredi était en juin ou en juillet. Votre ami, dont la dernière lettre est du 27 juin, ne me parle point de la brûlure du ballot. Il faut apparemment que ce grand exemple de justice n'ait été fait que depuis peu.

Parve, nec invideo, sine me, liber, ibis in ignem.

1734. Toute la terre me persécute. Il n'y a pas jusqu'au petit marquis, c'est le petit *Lezeau* que je veux dire, qui se mêle de vouloir que j'aille à la messe, en cas que je vienne passer quelque temps dans les terres de ce seigneur. Mon cher *Formont*, j'aimerais mieux entendre vêpres et la grand'messe avec vous, que d'entendre seulement un évangile chez lui. Je serais charmé de pouvoir aller dans quelque temps à Canteleu ; mais la chose me paraît bien difficile. Me voici bientôt excommunié dans toutes les paroisses, et brûlé dans tous les parlemens. Cela est beau, j'en conviens, mais cette gloire est un peu embarrassante ; je vous avoue que :

Nec vixit malè, qui natus moriensque fefellit ;
Et benè qui latuit, benè vixit.

Mais que voulez-vous que fasse un pauvre homme, quand on débite des livres sous son nom, qu'on l'excommunie, et qu'on le brûle malgré qu'il en ait ? Adieu, mon cher *Formont* ; je vous aime tendrement pour toute ma vie.

LETTRE CXXII.

A M. DE FORMONT.

DEPUIS que nous ne nous sommes écrits, mon cher *Formont*, j'aurais eu le temps de faire une tragédie et un poëme épique ; aussi ai-je fait, au moins en partie, et quelque jour vous entendrez parler de tout cela. Mais que fait à présent votre muse aimable et paresseuse ? Etes-vous à Rouen ou Canteleu ? On dit que notre ami *Cideville* est à

Paris ; mandez-moi donc l'endroit où il demeure, afin que je lui écrive. Eſt-il poſſible que je ne me trouve point à Paris pendant le ſeul voyage qu'il y a fait ? Que ſont devenus nos anciens projets de philoſopher un jour enſemble dans cette grande ville ſi peu philoſophe ? Quand eſt-ce donc que nous pourrons dire enſemble avec liberté, qu'il n'eſt pas ſûr que la matière ſoit néceſſairement privée de penſée, qu'il n'y a pas d'apparence que la lumière, pour éclairer la terre, ait été faite avant le ſoleil, et autres hardieſſes ſemblables, pour leſquelles certains fous ſe ſont fait brûler autrefois par certains ſots ?

1734.

Faites-moi l'amitié, je vous prie, de me mander ce qu'eſt devenu *Jore*. Sa famille eſt-elle encore à Rouen ? Ce miſérable *Jore* en a uſé bien indignement avec moi, et bien imprudemment avec lui-même. Cependant je crois que je ſerai à portée inceſſamment de lui rendre ſervice ; et je le ferai avec zèle, quelques ſujets que j'aie de me plaindre de lui.

Je ſuis bien étonné de n'avoir reçu aucune lettre de M. *Linant*, depuis qu'il a quitté le petit hermitage dont l'hermite était proſcrit. Il me ſemble que c'eſt pouſſer la pareſſe bien loin que de ne pas daigner, en trois mois, écrire un mot à quelqu'un à qui il devait un peu de ſouvenir. Mais je lui pardonne, ſi jamais il fait quelque bon ouvrage. Ecrivez moi, mon cher *Formont* ; ne ſoyez pas ſi pareſſeux que le gros *Linant*. Mandez-moi où eſt notre cher *Cideville* ; adreſſez votre lettre ſous le couvert de *Demoulin*, à Paris, vis-à-vis Saint-

1734. Gervais. Adieu ; vous ſavez que je vous ſuis attaché pour toute ma vie.

LETTRE CXXIII.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 24 juillet.

Je reviens à mon gîte après avoir erré pendant un mois. Cette vie vagabonde m'a empêché, mon cher ami, de recevoir plutôt les lettres qui m'étaient adreſſées depuis long-temps. J'en reçois trente à la fois ; mais les vôtres me ſont toujours les plus précieuſes. J'y vois toujours le cœur le plus tendre avec l'eſprit le plus juſte et le plus fin.

Vous ne pouvez blâmer le petit voyage que j'ai fait à l'armée. Pourriez-vous condamner ce que le cœur fait faire ? Tout mon chagrin eſt de n'en avoir pas fait autant que vous (*). Vous ſavez que depuis long-temps tous mes déſirs et toutes mes eſpérances ſont de paſſer avec vous quelques jours dans les douceurs de l'amitié, et dans une jouiſſance entière des belles-lettres que nous aimons tous deux également ; de vous montrer mes ouvrages nouveaux, de les corriger ſous vos yeux, de raſſembler toutes ces petites pièces fugitives, dont j'ai de quoi vous faire un petit recueil ; enfin, de vous parler et de vous entendre. Je ne haïrais pas de paſſer quelques ſemaines à Canteleu, ſi on pouvait n'y voir que vos amis, et n'y être point décelé par les domeſtiques.

(*) M. de *Cideville* venait de faire un voyage à Paris.

J'irais même chez le Marquis, malgré les conditions dures qu'il m'impose. Quel barbare que monsieur le Marquis! Il ne veut point laisser aux gens liberté de conscience.

1734.

Je ne connais point ce petit libelle que quelque honnête dévot et quelque bon citoyen aura pieusement fait contre moi; mais je crains plus les lettres de cachet que tous les ouvrages qu'on peut faire contre les Lettres philosophiques.

Parmi les lettres qui m'ont été renvoyées de Strasbourg, j'en vois une de M. de *Formont*, dans laquelle il me mande que votre parlement s'est signalé aussi; mais il ne me mande point qu'on ait rendu un arrêt contre ceux qui ont vu et corrigé l'édition. Je plains bien ces pauvres gens qui ont part à la brûlure: si ce saint zèle continue, cela va faire le tour du royaume, et on sera brûlé douze fois. Cela est assez honorable entre nous; mais il faut avoir de la modestie.

Pour *Jore*, je le crois en cendres. Je n'entends point parler de lui. A l'égard de la copie de la lettre que je vous envoyai, il y a un mois, c'était uniquement pour vous amuser, vous et deux ou trois honnêtes gens, avez-vous pu penser un moment que ces augustes mystères soient faits pour les profanes? *odi profanum vulgus, et arceo.*

Mille tendres complimens à tous nos amis. Adieu; je vous embrasse mille fois; adieu, mon cher ami.

1734.

LETTRE CXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Septembre.

J'AVAIS, ô adorable ami, entièrement abandonné mon héros à mâchoire d'âne, ſur le peu de cas que vous faites de cet Hercule groſſier, et du bizarre poëme qui porte ſon nom. Mais *Rameau* crie, *Rameau* dit que je lui coupe la gorge, que je le traite en philiſtin, que ſi l'abbé *Pellegrin* avait fait un Samſon pour lui, il n'en démordrait pas; il veut qu'on le joue; il me demande un prologue. Vous me paraiſſez vous-même un peu raccommodé avec mon ſamſonet. Allons donc; je vais faire le petit *Pellegrin*, et mettre l'Eternel ſur le théâtre de l'opéra, et nous aurons de beaux pſaumes pour ariettes. On m'a condamné comme fort mauvais chrétien cet été. Je vais être un dévot feſeur d'opéra cet hiver; mais j'ai bien peur que ce ne ſoit une pénitence publique. Excommunié, brûlé, et ſifflé, n'en eſt-ce point trop pour une année? J'ai envie de faire de cela un petit prologue. Je voudrais bien chanter, en un fade prologue, nos céſars à quatre ſous par jour, et la bataille de Parme, et cette formidable place de Philipsbourg; mais cette cacade de Dantzick retient mon enthouſiaſme. Il me ſemble que je ferais un beau prologue à Pétersbourg. La czarine n'eſt point dévote, et elle donne des royaumes. Nous ferions un beau chœur du quatrain de *la Condamine*.

Voici

Voici une petite épître que je vous supplie de rendre à madame de *Bolingbroke*. On dit qu'elle a engagé *Matignon le furnois* à parler au garde des sceaux. Ce garde des sceaux donne eau bénite de cour; un excommunié en a toujours besoin. Mais, s'il vous plaît, quel si grand mal trouveriez-vous si on allait dans un faubourg passer huit jours sans paraître? on y souperait avec vous, on serait caché comme un trésor, et on décamperait de son trou à la première alarme. On a des affaires après tout; il faut y mettre ordre, et ne pas s'exposer à voir tout d'un coup sa petite fortune au diable. Mais cela n'est rien; le cœur me conduit, et mon cœur n'entend point raison. Ecrivez-moi, de grâce, vos petites réflexions sur ce. Avez-vous eu la bonté de dire quelque chose pour moi au porteur de drapeaux ? Avez-vous dit à M. de *Pont-de-Vesle* combien je lui suis attaché? Voyez-vous quelquefois madame *du Châtelet?* Ecrivez-moi, mon cher ami; je suis enchanté de vos bontés; mais ne mettez mon nom ni sur ni dans votre lettre. Votre écriture ressemble, comme deux gouttes d'eau, à celle d'un homme qui m'écrit quelquefois. Signez un *D.* ou un *F.* Adieu; je vous aime comme on aime sa maîtresse.

1734.

1734.

LETTRE CXXV.

A M. LE DUC DE RICHELIEU.

A Cirey, ce 30 ſeptembre.

Vous attendez apparemment, Meſſieurs du Rhin, que l'Italie ſoit nettoyée d'Allemands, pour que vous faſſiez enfin quelque beau mouvement de guerre, ou peut-être pour que vous publiez la paix à la tête de vos armées. Le pacifique philoſophe dont vous vous moquez eſt cependant entre ſes montagnes, feſant pénitence comme don *Quichotte*, et attendant ſa *Dulcinée*. J'ai appris, dans ma ſolitude, que madame de *Richelieu* devient tous les jours une grande philoſophe, et qu'elle a berné et confondu publiquement un ignorant prédicateur de jéſuite, qui s'eſt aviſé de diſputer contre elle ſur l'attraction et ſur le vide. Vous allez de votre côté devenir un grand aſtronome, quand vous aurez le gnomon univerſel que *Varinge* a promis de faire pour la ſomme de trois cents cinquante livres. Vous pouvez écrire à votre ſavante épouſe de preſſer ledit *Varinge* qui doit travailler à cet ouvrage inceſſamment, et le livrer au mois d'octobre. Croyez, monſieur le Duc, que mon reſpect pour la phyſique et pour l'aſtronomie ne m'ôte rien de mon goût pour l'hiſtoire. Je trouve que vous faites à merveille de l'aimer. Il me ſemble que c'eſt une ſcience néceſſaire pour les ſeigneurs de votre ſorte, et qu'elle eſt bien plus de reſſource dans la ſociété, plus amuſante et bien moins

fatigante que toutes les ſciences abſtraites. Il y a dans l'hiſtoire, comme dans la phyſique, certains faits généraux très-certains; et pour les petits détails, les motifs ſecrets, etc., ils font auſſi difficiles à deviner que les reſſorts cachés de la nature. Ainſi, il y a par-tout également d'incertitude et de clarté. D'ailleurs, ceux qui, comme vous, aiment les anecdotes en hiſtoire, font aſſez comme ceux qui aiment les expériences particulières en phyſique. Voilà tout ce que j'ai de mieux à vous dire en faveur de l'hiſtoire que vous aimez, et que madame *du Châtelet* mépriſe un peu trop. Elle traite *Tacite* comme une bégueule qui dit des nouvelles de ſon quartier. Ne viendrez-vous pas diſputer un peu contre elle quelque jour à Cirey? Je vais vite vous faire bâtir un appartement. Je crois que vous reviendrez des bords du Rhin

1734.

Un peu las de votre campagne,
Très-affamé de jeunes...
Et pour des... fermes et ronds:
Oubliant toute l'Allemagne.
Vous m'avoûrez pour le certain
Que votre bonté paſſagère
Se ſaiſira de la première
Honnête bégueule, ou catin,
Sage ou folle, facile ou fière,
Qui vous tombera ſous la main.
Mais s'il vous peut reſter encore
Quelque pitié pour le prochain,
Epargnez dans votre chemin
La beauté que mon cœur adore.

1734.

LETTRE CXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Dans un cabaret hollandais ſur le chemin de Bruxelles, le 4 novembre.

MON cher et reſpectable ami, voilà horriblement de bruit pour une omelette. On ne peut être ni moins coupable ni plus vexé. Je n'ai pas manqué une poſte. Ce n'eſt pas ma faute ſi elles ſont très-infidelles dans les chemins de traverſe de l'Allemagne ; et puiſqu'on envoya en Touraine une de vos lettres adreſſée en Hollande, on peut avoir fait de plus grandes mépriſes dans la Franconie et dans la Veſtphalie. J'ai été un mois entier ſans recevoir de nouvelles de votre amie (*) ; mais j'ai été affligé ſans colère, ſans croire être trahi, ſans mettre toute l'Allemagne en mouvement. Je vous avoue que je ſuis très-fâché des démarches qu'on a faites. Elles ont fait plus de tort que vous ne penſez ; mais il n'y a point de fautes qui ne ſoient bien chères quand le cœur les fait commettre. J'ai les mêmes raiſons pour pardonner, qu'on a eues de ſe mal conduire. Vous auriez grand tort, mon cher ange, de m'avoir condamné ſans m'entendre. Et quel beſoin même aviez-vous de ma juſtification? votre cœur ne devait-il pas deviner le mien ? et n'eſt-ce pas au maître à répondre du diſciple? Je me flatte que vous me reverrez bientôt à l'ombre de vos ailes, que vous me rendrez plus de juſtice, et que vous apprendrez à votre amie à ne point

(*) Madame la marquiſe *du Châtelet*.

obſcurcir par des orages un ciel auſſi ſerein que le nôtre. Mille tendres reſpects à tous les anges.

Ce 6 novembre.

J'ARRIVE à Bruxelles où je jouis du bonheur de voir votre amie en bien meilleure ſanté que moi; je me croirai parfaitement heureux, quand l'un et l'autre nous aurons la conſolation de vous embraſſer.

Je ſens ma joie toute troublée par la maladie de madame d'*Argental*. J'ai reçu ici une ancienne lettre de monſieur le commandeur de *Solar*. Je vais lui répondre. Je me flatte que l'un de mes deux anges l'aſſurera bien qu'il n'eſt pas fait pour être oublié. Tous ces miniſtres de Sardaigne ſont aimables; j'en ai vu deux dont je ſuis preſque auſſi content que de M. de *Solar*. Adieu, couple charmant; adieu, divinités de la ſociété et de mon cœur.

LETTRE CXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Novembre.

J'AI mené une vie un peu errante, mon adorable ami, depuis près d'un mois; voilà ce qui m'a empêché de vous écrire. Je crois que je touche enfin à la paix que vos négociations et vos bontés m'ont procurée. Voilà madame de *Richelieu* qui va enfin être préſentée. Elle ne quittera point votre garde des ſceaux qu'elle n'ait obtenu la paix, et j'eſpère qu'enfin cette infame perſécution, pour

1734. un livre innocent, cetera. Pour moi, je vous avoue qu'il faudra que je sois bien philosophe pour oublier la manière indigne dont j'ai été traité dans ma patrie. Il n'y a que des amis tels que vous, et tels que ceux qui m'ont si bien servi, qui puissent me faire rester en France. Voulez-vous, si je ne reviens pas sitôt, que je vous envoye certaine tragédie fort singulière, que j'ai achevée dans ma solitude? C'est une pièce fort chrétienne, qui pourra me réconcilier avec quelques dévots; j'en serai charmé, pourvu qu'elle ne me brouille pas avec le parterre. C'est un monde tout nouveau, ce sont des mœurs toutes neuves. Je suis persuadé qu'elle réussirait fort à Panama et à Fernambouc. Dieu veuille qu'elle ne soit pas sifflee à Paris. J'avais commencé cet ouvrage, l'année passée, avant de donner Adélaïde, et j'en avais meme lu la première scène au jeune *Crébillon* et à *Dufresne*. Je suis assez sûr du secret de *Dufresne*, mais je doute fort de *Crébillon*. En tout cas, je lui ferai demander le secret, sauf a lui à le garder s'il veut. Vous pourriez toujours faire donner la pièce à *Dufresne*, sans que *Crebillon* ni personne en sût rien. Le pis qui pourrait arriver serait d'être reconnu après la première représentation; mais nous aurions toujours prevenu les cabales. Les examinateurs, ne sachant pas que l'ouvrage est de moi, le jugeraient avec moins de rigueur, et passeraient une infinité de choses que mon nom seul leur rendrait suspectes. Est-il vrai que M. *Palu* a passé de l'intendance de Moulins à celle de Besançon?

Peut-être eſt-ce une fauſſe nouvelle; mais un pauvre reclus comme moi peut-il en avoir d'autres? Eſt-il vrai qu'on parle de paix? Mandez-moi, je vous prie, ce qu'on en dit. Il n'y a point de particulier qui ne doive s'y intéreſſer, en qualité d'âne à qui on fait porter double charge pendant la guerre. 1734.

Adieu; je vous aime comme vous méritez d'être aimé.

LETTRE CXXVIII.

A M. ***.

A Cirey, le 12 de janvier.

Vous ne ſauriez croire, Monſieur, combien je ſuis flatté de voir que vous ne m'oubliez point au milieu des devoirs et des occupations dont vous êtes ſurchargé. Vous me faites voir par votre dernière lettre que M. de *Laclède* eſt placé auprès de M. le maréchal de *Coigny*. Je ne le ſavais pas; c'eſt ſans doute M. d'*Argental* qui lui aura procuré cette place. Si cela eſt, voilà M. d'*Argental* bien aiſe; c'eſt un nouveau ſervice rendu de ſa part. Il eſt né pour faire plaiſir, comme *Rameau* pour faire de bonne muſique. 1735.

N'avez-vous point vu M. de *Moncrif*? S'obſtine-t-il à ſe tenir ſolitaire, parce qu'il n'eſt plus dans une cour? Eh! ne peut-on pas vivre heureux avec des hommes, quoiqu'on n'ait pas l'avantage d'être auprès des princes?

Voudriez-vous me faire l'amitié de me mander quand on fera l'oraiſon funèbre de M. le maréchal

1735. de *Villars*? Celui qui eſt chargé de l'éloge de M. de *Bervick* eſt un homme de mérite, qui me fait l'honneur d'être de mes amis. Je ne ſais qui ſera le *Fléchier* de notre dernier *Turenne*. Le père *Tournemine* avait entrepris ce diſcours, mais il a remercié. N'eſt-ce point l'abbé *Ségui* qui lui a ſuccédé? Il eſt déjà connu par un très-beau panégyrique de St *Louis*. Le ſujet de St *Louis* était épuiſé, et celui-ci eſt tout neuf. Que ne dira-t-il pas d'un homme qui, à quatre-vingts ans, prenait le Milanais et entretenait des filles?

Adieu, Monſieur; vous ſavez combien je vous ſuis attaché.

LETTRE CXXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Amſterdam, ce 27 janvier.

RESPECTABLE ami, je vous dois compte de ma conduite; vous m'avez conſeillé de partir, et je ſuis parti: vous m'ávez conſeillé de ne point aller en Pruſſe, et je ne n'y ai point été: voici le reſte que vous ne ſavez pas. *Rouſſeau* apprit mon paſſage par Bruxelles, et ſe hâta de répandre et de faire inſérer dans les gazettes que je me réfugiais en Pruſſe, que j'avais été condamné à Paris à une priſon perpétuelle, etc. Cette belle calomnie n'ayant pas réuſſi, il s'aviſe d'écrire que je prêche l'athéiſme à Leyde; là-deſſus il forge une hiſtoire, et on envoie ces contes bleus à Paris, où ſans doute la bonté du prochain ne les laiſſera pas tomber par terre. On m'a renvoyé de Paris une des

lettres

lettres circulaires qu'il a fait écrire par un moine défroqué, qui eſt ſon correſpondant à Amſterdam. Ces calomnies ſi réitérées, ſi acharnées et ſi abſurdes, ne peuvent ici me porter coup, mais elles peuvent beaucoup me nuire à Paris; elles m'y ont déjà fait des bleſſures, elles rouvriront les cicatrices. Je ſais, par expérience, combien le mal réuſſit dans une belle et grande ville comme Paris, où l'on n'a guère d'autre occupation que de médire. Je ſais que le bien qu'on dit d'un homme ne paſſe guère la porte de la chambre où on en parle, et que la calomnie va à tire d'ailes juſqu'aux miniſtres. Je ſuis perſuadé que ſi ces miſérables bruits parviennent à vous, vous en verrez aiſément la ſource et l'horreur, et que vous préviendrez l'effet qu'ils peuvent faire. Je voudrais être ignoré, mais il n'y a plus moyen. Il faut ſe réſoudre à payer toute ma vie quelques tributs à la calomnie. Il eſt vrai que je ſuis taxé un peu haut; mais c'eſt une ſorte d'impôt fort mal réparti. Si l'abbé de *Saint-Pierre* a quelque projet pour arrêter la médiſance, je le ferai volontiers imprimer à mes dépens.

1735.

Du reſte, je vis aſſez en philoſophe, j'étudie beaucoup, je vois peu de monde, je tâche d'entendre *Newton*, et de le faire entendre. Je me conſole avec l'étude, de l'abſence de mes amis. Il n'y a pas moyen de refondre à préſent l'Enfant prodigue. Je pourrais bien travailler à une tragédie le matin, et à une comédie le ſoir; mais paſſer en un jour de *Newton* à *Thalie*, je ne m'en ſens pas la force.

1735.

Attendez le printemps, Messieurs, la poésie servira son quartier; mais à présent c'est le tour de la physique. Si je ne réussis pas avec *Newton*, je me consolerai bien vîte avec vous. Mille tendres respects, je vous en prie, à monsieur votre frère. Je suis bien tenté d'écrire à *Thalie* (*); je vous prie de lui dire combien je l'aime, combien je l'estime. Adieu; si je voulais dire à quel point je pousse ces sentimens-là pour vous, et y ajouter ceux de mon éternelle reconnaissance, je vous écrirais des in-folio de bénédictin.

LETTRE CXXX.

A M. DE FORMONT.

Le 13 février.

Si madame *du Deffant*, mon cher ami, avait toujours un secrétaire comme vous, elle ferait bien de passer une partie de sa vie à écrire. Faites souvent, je vous en prie, en votre nom ce que vous avez fait au sien; consolez-moi de votre absence et de la sienne par le commerce aimable de vos lettres.

Je n'ai point encore vu les mémoires d'*Hector* (**); mais vrais ou faux, je doute qu'ils soient bien intéressans; car, après tout, que pourront-ils contenir que des siéges, des campemens, des villes prises et perdues, de grandes défaites, de petites victoires? On trouve de cela par-tout; il n'y a point de siècle qui n'ait sa demi-douzaine

(*) Mademoiselle *Quinault*.

(**) *Hector de Villars*.

de *Villars* et de princes *Eugène*. Les contemporains qui ont vu une partie de ces événemens les liront pour les critiquer, et la postérité s'embarrassera peu qu'un général français ait gagné la bataille de Fridelingue, et ait perdu celle de Malplaquet. Le maréchal de *Villars* avait l'humeur un peu romanesque ; mais sa conduite et ses aventures ne tiennent pas assez du roman pour divertir son lecteur.

1735.

Qu'un prince comme *Charles II*, qui a vu son père sur l'échafaud, et qui a été contraint lui-même de fuir à travers son royaume, déguisé en postillon ; qui a demeuré deux jours dans le creux d'un chêne (lequel chêne, par parenthèse, est mis au rang des constellations) ; qu'un tel prince, dis-je, fasse des mémoires, on les lira plus volontiers que les Amadis. Il en est des livres comme des pièces de théâtre ; si vous n'intéressez pas votre monde, vous ne tenez rien. Si *Charles XII* n'avait pas été excessivement grand, malheureux et fou, je me serais bien donné de garde de parler de lui. J'ai toujours eu envie de faire une histoire du siècle de *Louis XIV* ; mais celle de ce roi, sans son siècle, me paraîtrait assez insipide.

Le père de la *Bletterie*, en écrivant la vie de *Julien*, a fait un superstitieux de ce grand homme. Il a adopté les sots contes d'*Ammien-Marcellin*. Me dire que l'auteur des *Césars* était un païen bigot, c'est vouloir me persuader que *Spinosa* était bon catholique. La *Bletterie* devait prendre avec soi le peloton de M. de *Saint-Aignan*,

1735.

et s'en ſervir pour ſe tirer du labyrinthe où il s'eſt engagé. Il n'appartient point à un prêtre d'écrire l'hiſtoire ; il faut être déſintéreſſé ſur tout, et un prêtre ne l'eſt ſur rien.

J'aimerais preſque autant l'hiſtoire des papillons et des chenilles que M. de *Réaumur* nous donne, que l'hiſtoire des hommes dont on nous ennuie tous les jours ; d'ailleurs, je ſuis dans un pays où il y a bien moins d'hommes que de chenilles. Il y a long-temps que je n'ai rien vu qui reſſemble à l'eſpèce humaine, et je commence à oublier ces animaux-là. Exceptez-en un très-petit nombre à la tête deſquels vous êtes, je ne fais pas grand cas de mes confrères les humains; mais j'en uſe avec vous à peu-près comme DIEU avec Sodôme. Ce bon Dieu voulait pardonner à ces... là, s'il avait trouvé cinq honnêtes gens dans le pays; vous êtes aſſurément un de ces cinq ou ſix qui me font encore aimer la France. *Cideville* eſt de cette demi-douzaine ; il m'écrit toujours de jolie proſe et de jolis vers.

LETTRE CXXXI.

A M. DESFORGES-MAILLARD.

A Vaſſi en Champagne, le... février.

Dona puer ſolvit quæ fœmina voverat Iphis.

VOTRE changement de ſexe, Monſieur, n'a rien altéré de mon eſtime pour vous. La plaiſanterie que vous avez faite eſt un des bons tours dont on ſe ſoit aviſé, et cela ſeul ferait auprès de moi un grand mérite. Mais vous en avez d'autres

que celui d'attraper le monde ; vous avez celui de plaire, soit en homme, soit en femme. Vous êtes actuellement sur les bords du Lignon, et de nymphe de la mer vous voilà devenu berger d'Astrée. Si ce pays-là vous inspire quelques vers, je vous prie de m'en faire part ; pour moi j'ai un peu abandonné la poésie dans la campagne où je suis :

1735.

Non eadem ætas, non vis.
Olim poteram cantando ducere noctes ;

Mais à présent je songe à vivre :

Quid verum atque decens curo et rogo, et omnis in hoc sum.

Un peu de philosophie, l'histoire, la conversation partagent mes jours.

Duco sollicitæ jucunda oblivia vitæ.

Cette vie sera plus heureuse encore si vous me donnez part des fruits de votre loisir. Je suis fâché que la Champagne soit si loin du Lignon ; mais c'est véritablement vivre ensemble que de se communiquer les productions de son esprit et les sentimens de son ame.

LETTRE CXXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, 1 mars.

Je profite, mon cher et respectable ami, du voyage de M. le marquis *du Châtelet*, pour répandre mon cœur dans le vôtre avec liberté. Je n'ai osé vous écrire depuis que je suis à Cirey, et

vous croyez bien que je n'ai écrit à perſonne.
1735. Vous ſentez, ſans doute, combien il en coûte de garder le ſilence avec quelqu'un à qui je voudrais parler toute ma vie de ma tendre reconnaiſſance.

Je n'ai pu reconnaître toutes vos bontés qu'en ſuivant vos ordres à la lettre lorſque j'étais en Hollande. Je trouvai en arrivant une cabale établie par *Rouſſeau* contre moi, et une foule de libelles imprimés depuis long-temps pour me noircir, de ſorte que je me voyais à la fois perſécuté en France et calomnié dans toute l'Europe. Je ne pris d'autre parti que de vivre aſſez retiré, et de chercher des conſolations dans l'étude et dans la ſociété de quelques amis que je m'attirai malgré les efforts de mes ennemis. Le haſard me fit connaître une ou deux de ces perſonnes que *Rouſſeau* avait animées contre moi. J'eus le bonheur de les voir détrompées en peu de temps. Loin de vouloir continuer cette malheureuſe guerre d'injures, je retranchai de l'édition qu'on fait de mes ouvrages tout ce qui ſe trouve contre *Rouſſeau:*

Je vous envoie la lettre d'un homme de lettres d'Amſterdam, qui vous inſtruira mieux de tout cela que je ne pourrais faire, et qui vous fera voir en même temps ce que c'eſt que *Rouſſeau.* Je vous prie de lire cette lettre d'Amſterdam, et la copie de l'écrit qu'elle contient. Je crois qu'il eſt bon que ce nouveau crime de *Rouſſeau* ſoit public. Peut-être ceux qu'il anime à me perſécuter en France rougiront-ils de prendre ſon parti, et imiteront ceux qu'il avait ſéduits en Hollande, qui ſont tous revenus à moi, et m'aiment autant u'ils le déteſtent.

Vous n'ignorez peut-être pas qu'en dernier lieu ce fcélérat, croyant aplanir fon retour en France, a fait imprimer contre le vieux *Saurin* les calomnies les plus atroces. Vous favez que c'eft lui qui écrivait et qui fefait écrire que j'étais venu prêcher l'athéifme en Hollande, que j'avais foutenu une thèfe d'athéifme à Leyde contre M. *s'Gravefende*, qu'on m'avait chaffé de l'univerfité, etc. Vous êtes inftruit de la lettre de M. *s'Gravefende*, dans laquelle cette indigne et abfurde calomnie eft fi pleinement confondue; l'original eft entre les mains de M. de *Richelieu*; je ne fais quel ufage il en a fait; ni même s'il en doit faire ufage. Je fouhaiterais fort pourtant que M. de *Maurepas* en fût informé; ne pourrait-il pas dans l'occafion en parler au cardinal, et ne dois-je pas le fouhaiter?

Je vous avoue que fi l'amitié, plus forte que tous les autres fentimens, ne m'avait pas rappelé, j'aurais bien volontiers paffé le refte de mes jours dans un pays où du moins mes ennemis ne peuvent me nuire, et où le caprice, la fuperftition et l'autorité d'un miniftre ne font point à craindre. Un homme de lettres doit vivre dans un pays libre, ou fe réfoudre à mener la vie d'un efclave craintif, que d'autres efclaves jaloux accufent fans ceffe auprès du maître. Je n'ai à attendre en France que des perfécutions; ce fera là toute ma récompenfe. Je m'y verrais avec horreur, fi la tendreffe et toutes les grandes qualités de la perfonne qui m'y retient ne me fefaient oublier que j'y fuis. Je fens que je ferai toujours la victime du premier calomniateur. *Hérault* eft celui qui

1735.

m'a le plus nui auprès du cardinal. Faut-il qu'un homme qui pense comme moi ait à craindre un homme comme *Hérault!* Eh, qui me répondra que m'ayant desservi avec malice il ne me poursuive pas avec acharnement? J'ai beau me cacher dans l'obscurité, j'ai beau n'écrire à personne, on saura où je suis, et mon obstination à me cacher rendra peut-être encore ma retraite coupable. Enfin, je vis dans une crainte continuelle, sans savoir comment je peux parer les coups qu'on me porte tous les jours. C'est une chose bien inouie que la manière dont on en use avec moi; mais enfin je la souffre, je me fais esclave volontiers, pour vivre auprès de la personne auprès de qui tout doit disparaître. Il n'y a pas d'apparence que je revienne jamais à Paris m'exposer encore aux fureurs de la superstition et de l'envie. Je vivrai à Cirey ou dans un pays libre. Je vous l'ai toujours dit: si mon père, mon frère, ou mon fils était premier ministre dans un état despotique, j'en sortirais demain; jugez ce que je dois éprouver de répugnance en m'y trouvant aujourd'hui. Mais enfin madame *du Châtelet* est pour moi plus qu'un père, un frère et un fils.

Je ne demande qu'à vivre enseveli dans les montagnes de Cirey, et je n'y désirerai jamais rien que de vous y voir. Adieu, les deux frères aimables; je vous embrasse tendrement. Voici une lettre pour M. de *Maurepas*, que vous donnerez, si vous le jugez à propos; mais il faut qu'il sache d'où viennent les deux chevreuils.

Je ne peux vous rien dire des Elémens de la philosophie de *Newton*. Je n'ai point reçu de nouvelles de mes libraires de Hollande. Ce sont de bonnes gens, mais très-peu exacts. Je ne refuse point de la faire imprimer en France, quelque juste aversion que j'aye pour la douane des pensées. Au reste, c'est un ouvrage purement physique, où le plus imbécille fanatique et l'hypocrite le plus envenimé ne saurait rien entendre ni rien trouver à redire. J'ai un beau sujet de tragédie, je le travaillerai à loisir, et je ne donnerai l'ouvrage que quand les comédiens auront repris Zaïre et Brutus.

1735.

Je n'ai point de termes pour vous dire à quel point mon cœur est à vous.

LETTRE CXXXIII.

A M. DE CIDEVILLE. (24)

A Paris, le 31 mars.

EMILIE permet, mon cher ami, que j'ajoute quelques petits mots à sa lettre. Cela est bien hardi

(24) Cette lettre commence par quelques lignes de la main de madame la Marquise *du Châtelet*. Les voici :

Je dérobe à votre ami, Monsieur, le plaisir de vous apprendre lui-même son retour ; je sens et je partage votre joie. J'ai eu un plaisir extrême à le revoir ; son affaire a traîné si long-temps que je n'en espérais presque plus la fin ; mais enfin il nous est rendu ; il faut espérer qu'il ne nous donnera plus des alarmes aussi vives. Je ne sais si vous avez reçu une lettre de moi dont M. de Formont *a bien voulu se charger. Je veux toujours me flatter que je vous rassemblerai un jour dans une campagne où je médite de passer quelque temps. Vous devez être bien persuadé que je désire avec empressement de connaître une personne pour qui j'ai conçu une estime que l'amitié a fait naître, et que j'espère qu'elle cimentera.*

1735. à moi. Peut-on lire quelque autre chose après qu'on a lu ce qu'elle vous mande ? Elle vous assura de son amitié. Vous devriez, en vérité, venir à Paris prendre possession de ce qu'elle vous offre; je connais les charmes de cette amitié et j'en sens tout le prix. Si j'étais assez heureux pour vous voir dans sa cour, que de vers, mon cher *Cideville !* que de conversations charmantes ! M. de *Formont* a eu le bonheur de la voir, et j'avais le malheur d'être bien loin ; enfin, me voici revenu, mais me voici loin de vous. Il manque toujours quelque-chose au bonheur des hommes. J'ai reçu un paquet que je n'ai pas encore eu le temps d'ouvrir. J'y verrai tous les charmes de votre esprit ; ce sera l'aimant de mon imagination. J'ai vu le gros *Linant*, mais je n'ai pas encore vu sa pièce. Je souhaite qu'elle se porte aussi bien que lui.

Adieu, mon cher ami ; je vous embrasse bien tendrement. Notre cher *Formont* devrait bien regretter Paris, si vous n'étiez point à Rouen. Je me flatte que M. du *Bourgtroulde* veut bien se souvenir de moi. Pour M. de *Brévedent*, s'il savait que j'existe, j'ambitionnerais bien son amitié. Adieu ; ne vous verrai-je donc jamais ?

LETTRE CXXXIV.

A M. DE CIDEVILLE.

Paris, ce 16 avril.

VRAIMENT, mon cher ami, je ne vous ai point encore remercié de cet aimable recueil que vous

m'avez donné. Je viens de le lire avec un nouveau plaisir. Que j'aime la naïveté de vos peintures! Que votre imagination est riante et féconde! Et ce qui répand sur tout cela un charme inexprimable, c'est que tout est conduit par le cœur. C'est toujours l'amour ou l'amitié qui vous inspire. C'est une espèce de profanation à moi de ne vous écrire que de la prose, après les beaux exemples que vous me donnez; mais, mon cher ami,

Carmina secessum scribentis, et otia quærunt.

Je n'ai point de recueillement dans l'esprit; je vis de dissipation depuis que je suis à Paris: *tendunt extorquere poemata;* mes idées poëtiques s'enfuient de moi. Les affaires et les devoirs m'ont appesanti l'imagination; il faudra que je fasse un tour à Rouen pour me ranimer.

Les vers ne sont plus guère à la mode à Paris. Tout le monde commence à faire le géomètre et le physicien. On se mêle de raisonner. Le sentiment, l'imagination et les grâces sont bannis. Un homme, qui aurait vécu sous *Louis XIV*, et qui reviendrait au monde, ne reconnaîtrait plus les Français; il croirait que les Allemands ont conquis ce pays-ci. Les belles-lettres périssent à vue d'œil. Ce n'est pas que je sois fâché que la philosophie soit cultivée, mais je ne voudrais pas qu'elle devînt un tyran qui exclût tout le reste. Elle n'est en France qu'une mode qui succède à d'autres, et qui passera à son tour; mais aucun art, aucune science ne doit être de mode. Il faut qu'ils se tiennent tous par la main; il faut qu'on les cultive en tout temps.

Je ne veux point payer de tribut à la mode; je

1735. veux paſſer d'une expérience de phyſique à un opéra ou à une comédie, et que mon goût ne ſoit jamais émouſſé par l'étude. C'eſt votre goût, mon cher *Cideville*, qui ſoutiendra toujours le mien; mais il faudrait vous voir; il faudrait paſſer avec vous quelques mois; et notre deſtinée nous ſépare quand tout devrait nous réunir.

J'ai vu *Jore* à votre ſemonce; c'eſt un grand écervelé. Il a cauſé tout le mal pour s'être conduit ridiculement. Il n'y a rien à faire pour *Liniant*, ni auprès de la préſidente, ni au théâtre. Il faut qu'il ſonge à être précepteur. Je lui fais apprendre à écrire; après quoi il faudra qu'il apprenne le latin, s'il le veut montrer. Ne le gâtez point ſi vous l'aimez. *Vale*.

LETTRE CXXXV.

A M. DE FORMONT.

Ce 17 avril.

MON cher *Formont*, vous me pardonnerez ſi vous voulez; mais je ne me rends point encore ſur *Julien*. Je ne peux croire qu'il ait eu les ridicules qu'on lui attribue; qu'il ſe ſoit fait débaptiſer et taurboliſer de bonne foi. Je lui pardonne d'avoir haï la ſecte dont était l'empereur *Conſtance* ſon ennemi; mais il ne m'entre point dans la tête qu'il ait cru ſérieuſement au paganiſme. On a beau me dire qu'il aſſiſtait aux proceſſions, et qu'il immolait des victimes: *Cicéron* en feſait autant, et *Julien* était dans l'obligation de paraître dévot au paganiſme; mais je ne peux juger

1735.

d'un homme que par ses écrits ; je lis les *Césars*, et je ne trouve dans cette satire rien qui sente la superstition. Le discours même qu'on lui fait tenir à sa mort n'est que celui d'un philosophe. Il est bien difficile de juger d'un homme après quatorze cents ans, mais au moins n'est-il pas permis de l'accuser sans de fortes preuves ; et il me paraît que le bien qu'on peut dire de *Julien* est prouvé par les faits, et que le mal ne l'est que par ouï-dire et par conjectures. Après tout, qu'importe ? Pourvu que nous n'ayons aucune sorte de superstition, à la bonne heure que *Julien* en ait eu.

Vous savez que nos philosophes argonautes sont partis enfin pour aller tracer une méridienne et des parallèles dans l'Amérique. Nous saurons enfin quelle est la figure de la terre, et ce que vaut précisément chaque degré de longitude. Cette entreprise rendra service à la navigation, et fera honneur à la France. Le conseil d'Espagne a nommé quelques petits philosophes espagnols pour apprendre leur métier sous les nôtres. Si notre politique est la très-humble servante de la politique de Madrid, notre académie des sciences nous venge. Les Français ne gagnent rien à la guerre, mais ils toisent l'Amérique. Savez-vous que l'académie des belles-lettres s'est chargée de faire une belle inscription pour la besogne de nos argonautes ? Toute cette académie en corps, après y avoir mûrement réfléchi, a conclu que ces Messieurs allaient mesurer un arc du méridien sous un arc de l'équateur. Vous remarquerez que les méridiens vont du nord au sud, et que par con-

1735. féquent l'acdémie des belles-lettres en corps a fait la plus énorme bévue du monde. Cela reffemble à celle de l'académie françaife qui fit imprimer, il y a quelques années, cette belle phrafe : *Depuis les pôles glacés jufqu'aux pôles brûlans.*

Le papier manque. *Vale.*

LETTRE CXXXVI.

A M. BERGER.

A Cirey, le 24 avril.

Vos lettres ajoutent un nouveau charme à la douceur dont je jouis dans la folitude où je me fuis retiré loin du monde bruyant méchant et miférable ; loin des mauvais poëtes et des mauvaifes critiques. J'aime mille fois mieux favoir par vous des nouvelles de tout ce qui fe paffe, que d'en être le témoin. Il y a une infinité d'événemens qui ennuient le fpectateur, et qui deviennent intéreffans quand ils font bien contés. Vous m'embelliffez, par vos lettres, les fottifes de mon fiècle. Je les lis à une perfonne refpectable et bien aimable, dont le goût eft univerfel ; vos lettres lui plaifent infiniment. Je fuis bien aife de vous faire cette petite trahifon, afin de vous engager à m'écrire plus fouvent. S'il n'y avait que moi qui luffe vos lettres, je vous prierais encore de m'en favorifer chaque jour par le feul intérêt de mon plaifir ; mais puifqu'elles font les délices d'une perfonne à qui tout le monde voudrait plaire, c'eft votre amour-propre qui y eft intéreffé à préfent.

Mandez-moi donc fi le grand muficien *Rameau*

eſt auſſi *maximus in minimis*, et ſi, de la ſublimité de ſa grande muſique, il deſcend avec ſuccès aux grâces naïves du ballet. J'aime les gens qui ſavent quitter le ſublime pour badiner. Je voudrais que *Newton* eût fait des vaudevilles; je l'en eſtimerais davantage. Celui qui n'a qu'un talent peut être un grand génie; celui qui en a pluſieurs eſt plus aimable. C'eſt apparemment parce que je ſuis le très-humble ſerviteur de ceux qui touchent à la fois aux deux extrémités, qu'on m'a gravé à côté de M. de *Fontenelle*. Mon ami *Thiriot* s'eſt fait peindre avec la Henriade à la main. Si j'ai une copie de ce portrait, j'aurai ma maîtreſſe et mon ami dans un cadre. Mandez-moi ſi vous le voyez quelquefois à l'opéra, et aiguillonnez un peu la pareſſe qu'il a d'écrire. Adieu; je vous embraſſe tendrement.

LETTRE CXXXVII.

A M. DESFORGES-MAILLARD.

Le . . . avril.

Les fréquentes maladies dont je ſuis accablé, Monſieur, m'ont empêché de répondre à votre proſe et à vos vers; mais elles ne m'ôtent rien de ma ſenſibilité pour tout ce qui vous regarde. Je me ſouviens toujours des coquetteries de mademoiſelle *Malcrais*, malgré votre barbe et la mienne; et s'il n'y a pas moyen de vous faire des déclarations, je cherche celui de vous rendre ſervice. Je compte voir cet été monſieur le contrôleur général. Je chercherai *mollia fandi tem-*

1735. *pora*, et je me croirai trop heureux si je puis obtenir quelque chose du *Plutus* de Verſailles, en faveur de l'*Apollon* de Bretagne. Pardonnez à un pauvre malade de ne pouvoir vous écrire de ſa main.

Je ſuis, etc.

LETTRE CXXXVIII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, 29 avril.

LINANT n'a encore que la parole de madame *du Châtelet*; cependant il apprend à écrire; il ſavait faire de beaux vers, mais il faut commencer par ſavoir former ſes lettres. A l'égard de ſa tragédie, j'oſe encore vous répéter qu'elle n'a pas forme d'ouvrage à être préſenté à noſſeigneurs les comédiens, et qu'il lui faudra encore bien du temps pour faire une pièce de cet aſſemblage de ſcènes. Ce ſerait un grand avantage d'être pendant une année au moins à la campagne avec madame *du Châtelet*, auprès d'un enfant qui ne demande pas une grande aſſiduité. Il aurait le temps de travailler et de s'inſtruire; et il y aurait à cela une choſe aſſez plaiſante, c'eſt que la mère ſait bien mieux le latin que *Linant*, et qu'elle ſerait le régent du précepteur.

J'allai hier à Inès; la pièce me fit rire, mais le cinquième acte me fit pleurer. Je crois qu'elle ſera toujours au nombre de ces pièces médiocres et mal écrites qui ſubſiſtent par l'intérêt. Il court ici beaucoup de ſatires en proſe et en vers; elles ſont ſi mauvaiſes que toutes ſatires qu'elles ſont, elles

ne

ne plaisent point. Que dites-vous d'une petite troupe de comédiens qui jouent à huis clos des parades de *Gilles*, trois fois par semaine? Les acteurs sont... devinez qui? le prince *Charles* de Lorraine, âgé de plus de cinquante ans; il fait le rôle de *Gilles*. Le duc de *Nevers*, goutteux, amant de l'infidelle et impertinente *Quinault*, d'*Orléans*, *Pont-de-Vesle*, d'*Argental*, le facile d'*Argental*, etc.

J'ai vu votre petit *Brébant*, il est charmant; il est digne de votre amitié; et de petits vers qu'il m'a montrés sont dignes de vous. Adieu, mon cher ami; mille complimens aux *Formont*, aux du*Bourgtroulde*, et même aux *Brévedent*. Je voudrais bien savoir comment le métaphysicien *Brévedent* a trouvé les Lettres philosophiques.

Vale, et ama me.

LETTRE CXXXIX.

A M. DE FORMONT.

Le 6 mai.

Je pars, mon cher ami; je n'ai point vu le ballet des Grâces. On dit que l'auteur, j'entends le poëte (*), qui a toujours été brouillé avec elles, ne s'est pas bien remis dans leur cour; je m'en rapporte aux connaisseurs, mais il y en a peu par le temps qui court. Les suivans de ces trois déesses sont à présent à Rouen. C'est donc à Rouen qu'il faudrait voyager, mais je vais en Lorraine demain. Adieu, mon cher philosophe, poëte aimable,

(*) Roi.

1735. plein de grâce et de raison. Vous avez donc fait un poëte français de l'abbé *Franquini*. En vérité, il est plus aisé à présent de tirer des vers français d'un italien que de nos compatriotes. Tout tombe, tout s'en va dans Paris. Je m'en vais aussi, car ni vous ni les Muses n'êtes là. Adieu, mon cher ami.

LETTRE CXL.

A M. L'ABBÉ ASSELIN,

PROVISEUR DU COLLEGE D'HARCOURT.

Mai.

En me parlant de tragédie, Monsieur, vous réveillez en moi une idée que j'ai depuis long-temps de vous présenter la mort de César, pièce de ma façon, toute propre pour un collége où l'on n'admet point de femmes sur le théâtre. La pièce n'a que trois actes, mais c'est de tous mes ouvrages celui dont j'ai le plus travaillé la versification. Je m'y suis proposé pour modèle votre illustre compatriote (*), et j'ai fait ce que j'ai pu pour imiter de loin

La main qui crayonna
L'ame du grand Pompée et l'esprit de Cinna.

Il est vrai que c'est un peu la grenouille qui s'enfle pour être aussi grosse que le bœuf; mais enfin, je vous offre ce que j'ai. Il y a une dernière scène à refondre, et, sans cela, il y a long-temps que je vous aurais fait la proposition. En un mot *César*, *Brutus*, *Cassius* et *Antoine* sont à votre

(*) L'abbé *Asselin* était de Normandie.

service quand vous voudrez. Je suis bien sensible à la bonne volonté que vous voulez bien témoigner pour le petit *Champbonin* que je vous ai recommandé. C'est un jeune enfant qui ne demande qu'à travailler, et qui peut, je crois, entrer tout d'un coup en rhétorique ou en philosophie. Nous sommes bon gentilhomme et bon enfant, mais nous sommes pauvre. Si l'on pouvait se contenter d'une pension modique, cela nous accommoderait fort; et elle serait au moins payée régulièrement, car les pauvres sont les seuls qui payent bien.

Enfin, Monsieur, si vous saviez quelque débouché pour ce jeune homme, je vous aurais une obligation infinie. Je voudrais qu'il fût élevé sous vos yeux, car il aime les bons vers.

Adieu, Monsieur; comptez sur l'amitié, sur l'estime, sur la reconnaissance de *V.* Point de cérémonie; je suis quaker avec mes amis. Signez-moi un *A.*

LETTRE CXLI.

A M. THIRIOT, *à Paris.*

Lunéville, le 15 mai.

MON cher correspondant, me voici dans une cour sans être courtisan. J'espère vivre ici comme les souris d'une maison, qui ne laissent pas de vivre gaiement sans jamais connaître le maître ni la famille. Je ne suis pas fait pour les princes, encore moins pour les princesses. *Horace* a beau dire :

Principibus placuisse viris non ultima laus est.

1735.

Je ne mériterai point cette louange. Il y a ici un excellent physicien nommé M. de *Varinge*, qui, de garçon serrurier, est devenu un philosophe estimable, grâce à la nature et aux encouragemens qu'il a reçus de feu M. le duc de *Lorraine*, qui déterrait et qui protégeait tous les talens. Il y a aussi un *Duval* bibliothécaire, qui, de paysan, est devenu un savant homme, et que le même duc de *Lorraine* rencontra un jour gardant les moutons et étudiant la géographie. Vous croyez bien que ce seront-là les grands de ce monde à qui je ferai ma cour. Joignez-y un ou deux anglais pensans qui sont ici, et qui, dit on, s'humanisent jusqu'à parler. Je ne crois pas qu'avec cela j'aye besoin de princes, mais j'aurai besoin de vos lettres. Je vous prie de ne pas oublier votre philosophe lorrain, qui aime encore les rabâchages de Paris, sur-tout quand ils passent par vos mains.

LETTRE CXLII.

A M. THIRIOT, *à Paris.*

Lunéville, le 12 juin.

OUI, je vous injurierai jusqu'à ce que je vous aye guéri de votre paresse. Je ne vous reproche point de souper tous les soirs avec M. de la *Poplinière*, je vous reproche de borner là toutes vos pensées et toutes vos espérances. Vous vivez comme si l'homme avait été créé uniquement pour souper, et vous n'avez d'existence que depuis dix heures du soir jusqu'à deux heures après minuit. Il n'y a soupeur qui se couche ni bégueule qui se lève plus

tard que vous. Vous reftez dans votre trou jufqu'à l'heure des fpectacles à diffiper les fumées du fouper de la veille ; ainfi vous n'avez pas un moment pour penfer à vous et à vos amis. Cela fait qu'une lettre à écrire devient un fardeau pour vous. Vous êtes un mois entier à répondre. Et vous avez encore la bonté de vous faire illufion au point d'imaginer que vous ferez capable d'un emploi et de faire quelque fortune, vous qui n'êtes pas capable feulement de vous faire dans votre cabinet une occupation fuivie, et qui n'avez jamais pu prendre fur vous d'écrire régulièrement à vos amis, même dans les affaires intéreffantes pour vous et pour eux. Vous me rabâchez *de feigneurs et de dames les plus titrés :* Qu'eft-ce que cela veut dire ? Vous avez paffé votre jeuneffe, vous deviendrez bientôt vieux et infirme ; voilà à quoi il faut que vous fongiez. Il faut vous préparer une arrière-faifon tranquille, heureufe, indépendante. Que deviendrez-vous quand vous ferez malade et abandonné ? Sera-ce une confolation pour vous de dire : J'ai bu du vin de Champagne autrefois en bonne compagnie ! Songez qu'une bouteille qui a été fêtée, quand elle était pleine d'eau des Barbades, eft jetée dans un coin dès qu'elle eft caffée, et qu'elle refte en morceaux dans la pouffière ; que voilà ce qui arrive à tous ceux qui n'ont fongé qu'à être admis à quelques foupers ; et que la fin d'un vieil inutile, infirme, eft une chofe bien pitoyable. Si cela ne vous donne pas un peu de courage, et ne vous excite pas à fecouer l'engourdiffement dans lequel vous laiffez votre ame, rien ne vous guérira. Si

1735. je vous aimais moins, je vous plaisanterais sur votre paresse; mais je vous aime, et je vous gronde beaucoup.

Cela posé, songez donc à vous, et puis songez à vos amis; buvez du vin de Champagne avec des gens aimables, mais faites quelque chose qui vous mette en état de boire un jour du vin qui soit à vous. N'oubliez point vos amis, et ne passez pas des mois entiers sans leur écrire un mot. Il n'est point question d'écrire des lettres pensées et réfléchies avec soin, qui peuvent un peu coûter à la paresse; il n'est question que de deux ou trois mots d'amitié, et quelques nouvelles, soit de littérature, soit des sottises humaines, le tout courant sur le papier sans peine et sans attention. Il ne faut pour cela que se mettre un demi-quart d'heure vis-à-vis son écritoire. Est-ce donc là un effort si pénible? J'ai d'autant plus d'envie d'avoir avec vous un commerce régulier, que votre lettre m'a fait un plaisir extrême. Je pourrai vous demander de temps en temps des anecdotes concernant le Siècle de *Louis XIV*. Comptez qu'un jour cela peut vous être très-utile, et que cet ouvrage vous vaudrait vingt volumes de Lettres philosophiques.

J'ai lu le Turenne (*); le bon homme a copié des pages entières du cardinal de *Retz*, des phrases de *Fénélon*; je le lui pardonne, il est coutumier du fait; mais il n'a point rendu son héros intéressant. Il l'appelle *grand*, mais il ne le rend pas tel; il le loue en rhétoricien. Il pille les orai-

(*) Histoire de M. de *Turenne*, par M. de *Ramsay*.

sons funèbres de *Mascaron* et de *Fléchier*, et puis il fait réimprimer ces oraisons funèbres parmi les preuves. Belle preuve d'histoire qu'une oraison funèbre !

1735.

Je ne suis surpris ni du jugement que vous portez sur la pièce de l'abbé *le Blanc* (*), ni de son succès. Il se peut très-bien faire que la pièce soit détestable et applaudie.

Ecrivez-moi, et aimez toute votre vie un homme vrai qui n'a jamais changé.

P. S. Qu'est-ce que c'est qu'un portrait de moi en quatre pages, qui a couru ? Quel est le barbouilleur ? Envoyez-moi cette enseigne à bière.

Faites souvenir de moi les *Froulai*, les *Desalleurs*, les *Pont-de-Vesle*, les *du Deffant*; *et totam hanc suavissimam gentem*.

LETTRE CXLIII.

A M. DE FORMONT.

A Vassi en Champagne, ce 25 juin.

Eh bien, mon cher philosophe, il y a bien du temps que je ne me suis entretenu avec vous. J'ai été à la cour de Lorraine, mais vous vous doutez bien que je n'y ai point fait le courtisan. Il y a là un établissement admirable pour les sciences, peu connu et encore moins cultivé. C'est une grande salle toute meublée des expériences nouvelles de physique, et particulièrement de tout ce qui confirme le système newtonien. Il y a pour environ dix mille écus de machines de toute espèce. Un

(*) Abensaïd, tragédie.

1735. ſimple ſerrurier devenu philoſophe, et envoyé en Angleterre par le feu duc *Léopold*, a fait de ſa main la plupart de ces machines, et les démontre avec beaucoup de netteté. Il n'y a en France rien de pareil à cet établiſſement, et tout ce qu'il a de commun avec tout ce qui ſe fait en France, c'eſt la négligence avec laquelle il eſt regardé par la petite cour de Lorraine. La deſtinée des princes et des courtiſans eſt d'avoir le bon auprès d'eux, et de ne le pas connaître. Ce ſont des aveugles au milieu d'une galerie de peintures. Dans quelque cour que l'on aille on retrouve Verſaillès. Il faut pourtant vous dire à l'honneur de notre cour de Verſailles, et à l'honneur des femmes, que madame de *Richelieu* a fait un cours de phyſique dans cette ſalle des machines; qu'elle eſt devenue une aſſez bonne newtonienne, et qu'elle a confondu publiquement certain prédicateur jéſuite qui ne ſavait que des mots, et qui s'aviſa de diſputer en bavard contre des faits et contre de l'eſprit. Il fut hué avec ſon éloquence, et madame de *Richelieu* d'autant plus admirée qu'elle eſt femme et ducheſſe.

J'ai lu le Turenne. Je ne ſais pas trop ſi ce *Turenne* était un ſi grand homme; mais il me paraît que *Ramſay* ne l'eſt pas. Il pille des ſtyles, il en a une douzaine; tantôt ce ſont des phraſes du cardinal de *Retz*, tantôt du Télémaque, et puis du *Fléchier* et du *Maſcaron*. Il n'eſt point *ens per ſe*, il eſt *ens per accidens*; et qui pis eſt, il vole des pages entières. Tout cela ne ſerait rien s'il m'avait intéreſſé; mais il trouve le ſecret de me refroidir pour ſon héros, en voulant toujours

toujours me faire voir *Ramſay*. Il va me parler de l'origine du calviniſme ; il ferait bien mieux de me dire que le vicomte s'eſt fait catholique pour faire ſon neveu cardinal. Son livre eſt un gros panégyrique, et il fait réimprimer de vieilles oraiſons funèbres pour ſervir de preuves.

1735.

Que dites-vous des petits mémoires du roi *Jacques ?* Ne vous ſemblent-ils pas comme ce roi, un peu plats ? Et puis, voulez-vous que je vous diſe tout ? je crois qu'il n'y a homme ſur terre qui mérite qu'on faſſe ſur lui deux volumes in-4°. C'eſt tout ce que peut contenir l'hiſtoire du ſiècle de *Louis XIV* ; car tout ce qui a été fait ne mérite pas d'être écrit ; et ſi nous n'avions que ce qui en vaut la peine, nous ſerions moins aſſommés de livres. *Vale, et ama me.*

LETTRE CXLIV.

A M. DE CIDEVILLE.

A Vaſſi en Champagne, 26 juin.

En voici bien d'une autre ! je reviens dans ma campagne chérie, après avoir couru un grand mois ; je fouille par haſard dans les poches d'un habit que *Demoulin* m'avait envoyé de Paris, je trouve une lettre de mon cher *Cideville*, du mois de mars dernier, avec la Déeſſe des ſonges. J'ai lu avec avidité ce petit acte digne de celui de Daphnis et de Chloé. J'ai jeté par terre des livres de mathématiques dont ma table était couverte, et je me ſuis écrié :

1735.

Que ces agréables mensonges
Sont au-dessus des vérités !
Et que votre reine des songes
Est la reine des voluptés !

Je vous demande en grâce, mon adorable ami, de m'envoyer cet acte de Daphnis et Chloé. Si vous avez quelqu'un qui puisse le transcrire menu, envoyez-le-moi tout simplement par la poste. Il faudra bien un jour faire un ballet complet de tout cela, et je veux le faire mettre en musique quand je serai de retour à Paris. En attendant, il charmera *Emilie*, et *Emilie* vaut tout le parterre. Je crois qu'elle vous a écrit de Paris, il y a quelque temps, et qu'elle vous a mandé qu'elle avait pris *Linant* pour précepteur de son fils. Il sera à la campagne avec nous, et aura tout le loisir de faire, s'il veut, une tragédie ; car en vérité, il s'en faut beaucoup que la sienne soit faite.

J'en ai fait une aussi, moi qui vous parle, et je ne vous l'envoie point, parce que je pense de mon ouvrage comme de celui de *Linant* : je ne crois point qu'il soit fait. Je ne veux donner cette pièce qu'après un long et rigoureux examen. Je la laisse reposer long-temps pour la revoir avec des yeux désintéressés, et pour la corriger avec la sévérité d'un critique qui n'a plus la faiblesse de père.

Jeanne la pucelle a déjà neuf chants ; c'est un amusement pour les entr'actes des occupations plus sérieuses.

La métaphysique, un peu de géométrie et de physique, ont aussi leurs temps réglés chez moi ;

mais je les cultive ſans aucune vue marquée, et par conſéquent avec aſſez d'indifférence. Mon principal emploi à préſent eſt le Siècle de *Louis XIV*, dont je vous ai parlé il y a quelques années. C'eſt la ſultane favorite, les autres études ſont des paſſades. J'ai apporté avec moi beaucoup de matériaux, et j'ai déjà commencé l'édifice; mais il ne ſera achevé de long-temps. C'eſt l'ouvrage de toute ma vie.

1735.

Voilà, mon cher ami, un compte exact de ma conduite et de mes deſſeins. Je ſuis tranquille, heureux et occupé; mais vous manquez à mon bonheur. Grand merci de l'épithalame que je n'avais point, mais vous en aviez une bien mauvaiſe copie.

> Je vous ſouhaite un vrai bonheur,
> Mais *c'eſt une choſe impoſſible.*

Il y a

> Mais voilà la choſe impoſſible. (25)

Cela eſt bien différent à mon gré.

Adieu; ne vous point aimer, voilà la choſe impoſſible.

(25) Voyez l'épître à madame la princeſſe de *Guiſe*, ſur ſon mariage avec M. le duc de *Richelieu*, vol. d'Epîtres.

1735.

LETTRE CXLV.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le... juin.

MON cher *Thiriot*, je suis revenu à Cirey sur la parole de M. le duc de *Richelieu*, et même sur celle du garde des sceaux, qui a écrit à monsieur et madame *du Châtelet* de manière à dissiper mes craintes présentes, mais à m'en laisser pour l'avenir.

Vraiment, vous ne m'aviez pas dit que vous aviez environ quinze cents livres par an pour la peine de souper tous les jours en bonne compagnie. Et moi qui sais que toutes les choses de ce monde passent, je craignais que vous ne perdissiez un jour vos soupers, et que vous ne vous trouvassiez sans vin de Champagne et sans fortune. Mais puisque vous avez l'utile et l'agréable, je n'ai plus qu'à vous féliciter. Mais j'ai toujours à vous exhorter à ménager votre santé et surmonter votre paresse. Je suis bien content de vous pour le présent. Vous voilà un peu à votre aise, vous vous portez bien, et vous m'écrivez de grandes lettres ; mais continuez dans ce régime, et ne vous relâchez sur rien de tout cela. Sur-tout écrivez souvent à votre ami, et souvenez-vous qu'après la maison de *Pollion*, celle de *Minerve-Emilie* est celle où vous devriez être.

Tâchez de vous assurer dans votre chemin de tout ce que vous trouverez qui concernera l'histoire des hommes sous *Louis XIV*, de tout ce qui regardera le progrès des arts et de l'esprit.

Songez que c'eſt l'hiſtoire des choſes que nous aimons. Vous ne me parlez plus de cette tragédie indienne (*) qui a eu un ſi beau ſuccès à la première repréſentation. Qu'eſt devenu ce ſuccès? n'eſt-il pas arrivé la même choſe qu'à Guſtave-Vaſa? et le public n'a-t-il point infirmé ſon premier jugement? Je vous remercie du barbouillage que vous m'avez envoyé ſous le nom de mon portrait. Il me paraît que ce prétendu peintre a tort de dire que je finis bien vîte avec mes égaux par le dégoût. Il y a vingt ans que notre amitié donne une preuve du contraire.

1735.

Je ſuis charmé que vous ayez été content d'*Emilie*. Si vous la connaiſſiez davantage, vous l'admireriez. Son amie, madame la ducheſſe de *Richelieu*, ſuit un peu ſes traces, quoique d'aſſez loin. Elle a très-bien profité des excellentes leçons de phyſique qu'un artiſte, nommé *Varinge*, fait à Lunéville. Un célèbre prédicateur jéſuite, qu'on appelle père *Dallemant*, s'eſt aviſé de venir à ces leçons, et de diſputer contre elle ſur le ſyſtème de *Newton*, qu'elle commence à entendre et qu'il n'entend point du tout. Le pauvre prêtre a été confondu et hué en preſence de quelques anglais, qui ont conçu de cette affaire beaucoup d'eſtime pour nos dames, et un peu de mépris pour la ſcience de nos moines. Cette aventure valait la peine de vous être contée. Envoyez-moi l'épître imprimée de *Formont*, et quelques chanſons de *Mécénas la Poplinière*, ſi vous en avez. Adieu, je vous embraſſe.

(*) Abenſaïd.

1735.

LETTRE CXLVI.

A M. THIRIOT, *à Paris.*

15 juillet.

Je n'ai point été intempérant, mon cher *Thiriot*, et cependant j'ai été malade. Je suis un juste à qui la grâce a manqué. Je vous exhorte à vous tenir ferme, car je crois être encore au temps où nous étions si unis que vous aviez le frisson quand j'avais la fièvre.

Vous voilà donc vengé de votre nymphe ; elle a perdu sa beauté. Elle sera dorénavant plus humaine, et trouvera peu de gens humains. Vous pourrez lui dire :

> Les Dieux ont vengé mon outrage,
> Tu perds, à la fleur de ton âge,
> Taille, beautés, honneurs et bien.

Mais avec tout cela, je crains bien que quand elle aura repris un peu d'embonpoint, et dansé quelque belle chaconne, vous ne redeveniez son chevalier plus enchanté que jamais. J'ai reçu une lettre charmante de votre ancien rival, où plutôt de votre ancien ami M. *Balot ;* mais vraiment je suis trop languissant à présent pour lui répondre.

Quand je vous ai demandé des anecdotes sur le siècle de *Louis XIV*, c'est moins sur sa personne que sur les arts qui ont fleuri de son temps. J'aimerais mieux des détails sur *Racine* et *Desfréaux*, sur *Quinault*, *Lulli*, *Molière*, *le Brun*, *Bossuet*, *Poussin*, *Descartes*, etc., que sur la

1735.

bataille de Steinkerque. Il ne reſte plus rien que le nom de ceux qui ont conduit des bataillons et des eſcadrons. Il ne revient rien au genre-humain de cent batailles données. Mais les grands hommes dont je vous parle ont préparé des plaiſirs purs et durables aux hommes qui ne ſont point encore nés. Un écluſe du canal qui joint les deux mers, un tableau du *Pouſſin*; une belle tragédie, une vérité découverte, ſont des choſes mille fois plus précieuſes que toutes les annales de cour, que toutes les relations de campagne. Vous ſavez que chez moi les grands hommes vont les premiers, et les héros les derniers. J'appelle grands hommes tous ceux qui ont excellé dans l'utile ou dans l'agréable. Les ſaccageurs de provinces ne ſont que héros. Voici une lettre d'un homme moitié héros, moitié grand homme, que j'ai été bien étonné de recevoir, et que je vous envoie. Vous ſavez que je n'avais pas prétendu m'attirer des remercîmens de perſonne, quand j'ai écrit l'Hiſtoire de *Charles XII*; mais je vous avoue que je ſuis auſſi ſenſible aux remercîmens du cardinal *Alberoni*, qu'il l'a pu être à la petite louange très-méritée que je lui ai donnée dans cette hiſtoire. Il a vu apparemment la traduction italienne qu'on en a faite à Veniſe. Je ne ſerais pas fâché que monſieur le garde des ſceaux vît cette lettre, et qu'il sût que ſi je ſuis perſécuté dans ma patrie, j'ai quelque conſidération dans les pays étrangers. Il fait tout ce qu'il peut pour que je ne ſois pas prophète chez moi.

Continuez, je vous en prie, à faire ma cour aux

1735. gens de bien qui peuvent se souvenir de moi. Je voudrais bien que *Pollion de la Poplinière* pensât de moi plutôt comme les étrangers que comme les Français.

On m'a dit que ce portrait est imprimé. Je suis persuadé que les calomnies dont il est plein seront crues quelques temps, et je suis encore plus sûr que le temps les détruira.

Adieu, je vous embrasse tendrement. Le temps ne détruira jamais mon amitié pour vous.

LETTRE CXLVII.

A M. LE CARDINAL ALBERONI.

Juillet.

MONSEIGNEUR,

La lettre dont votre Eminence m'a honoré, est un prix aussi flatteur de mes ouvrages, que l'estime de l'Europe a dû vous l'être de vos actions. Vous ne me deviez aucun remercîment, Monseigneur, je n'ai été que l'organe du public en parlant de vous. La liberté et la vérité qui ont toujours conduit ma plume, m'ont valu votre suffrage. Ces deux caractères doivent plaire à un génie tel que le vôtre. Quiconque ne les aime pas, pourra bien être un homme puissant, mais ne sera jamais un grand homme.

Je voudrais être à portée d'admirer de plus près celui à qui j'ai rendu justice de si loin. Je ne me flatte pas d'avoir jamais le bonheur de voir votre Eminence; mais si Rome entend assez ses intérêts, pour vouloir au moins rétablir les arts,

le commerce, et les remettre en quelque ſplendeur dans un pays qui a été autrefois le maître de la plus belle partie du monde, j'eſpère alors que je vous écrirai ſous un autre titre que ſous celui de votre Eminence, dont j'ai l'honneur d'être avec autant d'eſtime que de reſpect, etc.

1735.

LETTRE CXLVIII.

A M. THIRIOT, *à Paris.*

Cirey, le... juillet.

Je vous envoie, mon cher ami, ma réponſe au cardinal *Alberoni*; vous ferez de ſa lettre et de la mienne l'uſage que vous croirez le plus propre *ad majorem rei litterariæ gloriam.* Vous n'avez pas entendu parler, ſans doute, d'un certain Jules-Céſar qui a été joué aſſez bien, dit-on, au collége d'Harcourt. C'eſt une tragédie de ma façon, dont je ne ſais ſi vous avez le manuſcrit. Je ne ſuis plus qu'un poëte de collége. J'ai abandonné deux théâtres qui ſont trop remplis de cabales, celui de la comédie françaiſe et celui du monde. Je vis heureux dans une retraite charmante, fâché ſeulement d'être heureux loin de vous. Il me paraît que nous ſommes l'un et l'autre aſſez contens de notre deſtinée. Vous buvez du vin de Champagne avec *Pollion-Poplinière*; vous aſſiſtez à de beaux concerts italiens; vous voyez les pièces nouvelles; vous êtes dans le tourbillon du monde, des belles-lettres et des plaiſirs; moi je goûte, dans la paix la plus pure et dans le loiſir le plus occupé, les douceurs de l'amitié et de l'étude, avec une femme

——— unique dans fon efpèce, qui lit Ovide et Euclide,
1735. et qui a l'imagination de l'un et la jufteffe de l'autre. Je donne tous les jours quelque coup de pinceau à ce beau fiècle de *Louis XIV*, dont je veux être le peintre et non l'hiftorien. La poéfie et la philofophie m'amufent dans les intervalles. J'ai corrigé cette Mort de Jules-Céfar, et j'aurais grande envie que vous la viffiez. J'ai la vanité de penfer que vous y trouveriez quelques vers tels qu'on en fefait il y a foixante ans.

Souvenez-vous, fi vous rencontrez en chemin quelque bonne anecdote fur l'hiftoire des arts, de m'en faire part. Tout ce qui peut caractérifer le fiècle de *Louis XIV*, eft de mon reffort et eft digne de votre attention.

Qu'eft-ce que c'eft qu'un nouveau portrait de moi qui paraît? Tout le monde attribue le premier au jeune comte de *Charoft*. J'ai bien de la peine à croire qu'un jeune feigneur qui ne m'a jamais vu, ait pu faire cette fatire; mais le nom de M. de *Charoft*, qu'on met à la tête de ce petit écrit, me confirme dans le foupçon où j'étais que l'ouvrage eft d'un jeune abbé de *Lamare*, qui doit entrer auprès de M. de *Charoft*. C'eft un jeune poëte fort vif et peu fage. Je lui ai fait tous les plaifirs qui ont dépendu de moi. Je l'ai reçu de mon mieux, et j'avais même chargé *Demoulin* de lui donner des fecours effentiels. Si c'eft lui qui m'a déchiré, il doit être au rang des gens de lettres ingrats. On n'en trouve que trop de cette efpèce qui déshonorent la littérature et l'efprit; mais je fufpends mon

jugement, parce qu'il ne faut accuſer perſonne ſans être ſûr de ſon fait : et d'ailleurs, dans la félicité dont je jouis, mon premier plaiſir eſt d'oublier les injures.

1735.

Mandez-moi des nouvelles, mon cher ami, s'il y en a qui valent la peine d'être ſues. Le ballet de *Rameau* ſe joue-t-il? la *Sallé* y danſe-t-elle? y a-t-il à Paris de nouveaux plaiſirs? mais ſurtout, comment va votre ſanté?

LETTRE CXLIX.

A M. BERGER.

A Cirey, le 4 auguſte.

Vous me mandez, Monſieur, que je dois vous tenir compte de votre ſilence; c'eſt pourtant le plus grand dépit que vous puiſſiez me faire. Vous ſavez combien vos lettres me font de plaiſir, et à quel point votre commerce m'eſt précieux. N'attendez donc pas, pour me donner de vos nouvelles, que vous receviez des vers de Marſeille. J'ai lu ceux de M. *Sinetti*. Je ſavais bien qu'il était tout aimable; mais je ne ſavais pas qu'il fût poëte. Il y a, en vérité, de très-belles choſes dans ce petit poëme. J'y ai trouvé ce que j'aime, beaucoup d'images, *ut pictura poëſis*. Il ne m'appartient pas de donner des coups de pinceau à ſon tableau. Il y a peut-être pluſieurs endroits qui mériteraient d'être retouchés; mais c'eſt toujours à la main du maître à corriger ſon ouvrage. Je pourrais prendre des libertés qu'il n'approuverait pas. Il faut parler à un auteur, et

1735. examiner avec lui les fautes dont on veut le faire convenir ; il faut connaître sa docilité et ses ressources. Je vois, par la facilité qui règne dans ses vers, qu'il les corrigerait sans peine ; mais pour cela il faut se voir et se parler. Je lui soumettrais mes critiques, comme il a bien voulu me confier son poëme ; mais quelque chose que je lui proposasse sur son ouvrage, il verrait en moi plus d'estime que de critique. Dans l'impossibilité où nous sommes de nous rencontrer, je ne peux à présent que l'assurer du cas que je fais de son génie.

J'ai vu le portrait qu'on a fait de moi. Il n'est pas, je crois, ressemblant. J'ai beaucoup plus de défauts qu'on ne m'en reproche dans cet ouvrage, et je n'ai pas les talens qu'on m'y attribue ; mais je suis bien certain que je ne mérite point les reproches d'insensibilité et d'avarice que l'on me fait. Mon amitié pour vous me justifie de l'un, et mon bien prodigué à mes amis me met à couvert de l'autre. Quiconque est tant soit peu homme public, est sûr d'être calomnié : c'est un privilége dont je jouis depuis long-temps. On m'a dit que quelque bonne ame avait fait un portrait un peu moins méchant, mais qu'on s'est bien donné de garde de le laisser imprimer. On a raison : les critiques empêchent les gens de broncher, et on se gâte par les louanges. Aimez-moi toujours, écrivez-moi souvent, et soyez sûr que votre amitié me console bien de ces misères. Si jamais je vous suis bon à quelque chose, vous pouvez compter sur moi.

LETTRE CL.

1735.

A M. THIRIOT.

A Cirey, 1 septembre.

MON cher ami, il faut toujours que de près ou de loin je reçoive quelque taloche de la fortune. J'avais eu la condefcendance de donner ma petite tragédie de Jules-Céfar à l'abbé *Affelin*, pour la faire jouer à fon collége, avec promeffe de fa part que copie n'en ferait point tirée : c'était une fidélité qu'on m'avait religieufement gardée à l'hôtel Saffenage. Je n'ai pas été auffi heureux au collége d'Harcourt. J'apprends que non-feulement on vient d'imprimer cet ouvrage, mais qu'on l'a honoré de plufieurs additions et corrections qu'un régent de collége y a faites. Je fuis perfuadé qu'on ne manquera pas encore de dire que c'eft moi qui l'ai fait imprimer ; ainfi, me voilà calomnié et ridicule. Ne pourriez-vous point me fauver une partie de l'opprobre, en publiant et en fefant mettre dans les journaux que je ne fuis en aucune manière refponfable, mais bien très-affligé de cette miférable édition ?

Autre misère ; on m'envoie une Ramfaïde, maudite rapfodie, infame calotte ; et mon nom eft à la tête. Dites-moi franchement, le monde eft-il affez fot pour m'attribuer cet ouvrage ? Confolez-moi en m'écrivant. Je croyais, en ayant renoncé au monde, avoir renoncé à fes tracafferies comme à fes pompes ; mais il eft dur

1735.

LETTRE CXLVI.

A M. THIRIOT, *à Paris.*

15 juillet.

Je n'ai point été intempérant, mon cher *Thiriot*, et cependant j'ai été malade. Je suis un juste à qui la grâce a manqué. Je vous exhorte à vous tenir ferme, car je crois être encore au temps où nous étions si unis que vous aviez le frisson quand j'avais la fièvre.

Vous voilà donc vengé de votre nymphe ; elle a perdu sa beauté. Elle sera dorénavant plus humaine, et trouvera peu de gens humains. Vous pourrez lui dire :

> Les Dieux ont vengé mon outrage,
> Tu perds, à la fleur de ton âge,
> Taille, beautés, honneurs et bien.

Mais avec tout cela, je crains bien que quand elle aura repris un peu d'embonpoint, et dansé quelque belle chaconne, vous ne redeveniez son chevalier plus enchanté que jamais. J'ai reçu une lettre charmante de votre ancien rival, où plutôt de votre ancien ami M. *Balot ;* mais vraiment je suis trop languissant à présent pour lui répondre.

Quand je vous ai demandé des anecdotes sur le siècle de *Louis XIV*, c'est moins sur sa personne que sur les arts qui ont fleuri de son temps. J'aimerais mieux des détails sur *Racine* et *Despréaux*, sur *Quinault*, *Lulli*, *Molière*, *le Brun*, *Bossuet*, *Poussin*, *Descartes*, etc., que sur la

1735.

bataille de Steinkerque. Il ne reſte plus rien que le nom de ceux qui ont conduit des bataillons et des eſcadrons. Il ne revient rien au genre-humain de cent batailles données. Mais les grands hommes dont je vous parle ont préparé des plaiſirs purs et durables aux hommes qui ne ſont point encore nés. Un écluſe du canal qui joint les deux mers, un tableau du *Pouſſin*; une belle tragédie, une vérité découverte, ſont des choſes mille fois plus précieuſes que toutes les annales de cour, que toutes les relations de campagne. Vous ſavez que chez moi les grands hommes vont les premiers, et les héros les derniers. J'appelle grands hommes tous ceux qui ont excellé dans l'utile ou dans l'agréable. Les ſaccageurs de provinces ne ſont que héros. Voici une lettre d'un homme moitié héros, moitié grand homme, que j'ai été bien étonné de recevoir, et que je vous envoie. Vous ſavez que je n'avais pas prétendu m'attirer des remercîmens de perſonne, quand j'ai écrit l'Hiſtoire de *Charles XII*; mais je vous avoue que je ſuis auſſi ſenſible aux remercîmens du cardinal *Alberoni*, qu'il l'a pu être à la petite louange très-méritée que je lui ai donnée dans cette hiſtoire. Il a vu apparemment la traduction italienne qu'on en a faite à Veniſe. Je ne ſerais pas fâché que monſieur le garde des ſceaux vît cette lettre, et qu'il sût que ſi je ſuis perſécuté dans ma patrie, j'ai quelque conſidération dans les pays étrangers. Il fait tout ce qu'il peut pour que je ne ſois pas prophète chez moi.

Continuez, je vous en prie, à faire ma cour aux

1735. examiner avec lui les fautes dont on veut le faire convenir ; il faut connaître sa docilité et ses ressources. Je vois, par la facilité qui règne dans ses vers, qu'il les corrigerait sans peine ; mais pour cela il faut se voir et se parler. Je lui soumettrais mes critiques, comme il a bien voulu me confier son poëme ; mais quelque chose que je lui proposasse sur son ouvrage, il verrait en moi plus d'estime que de critique. Dans l'impossibilité où nous sommes de nous rencontrer, je ne peux à présent que l'assurer du cas que je fais de son génie.

J'ai vu le portrait qu'on a fait de moi. Il n'est pas, je crois, ressemblant. J'ai beaucoup plus de défauts qu'on ne m'en reproche dans cet ouvrage, et je n'ai pas les talens qu'on m'y attribue ; mais je suis bien certain que je ne mérite point les reproches d'insensibilité et d'avarice que l'on me fait. Mon amitié pour vous me justifie de l'un, et mon bien prodigué à mes amis me met à couvert de l'autre. Quiconque est tant soit peu homme public, est sûr d'être calomnié : c'est un privilége dont je jouis depuis long-temps. On m'a dit que quelque bonne ame avait fait un portrait un peu moins méchant, mais qu'on s'est bien donné de garde de le laisser imprimer. On a raison : les critiques empêchent les gens de broncher, et on se gâte par les louanges. Aimez-moi toujours, écrivez-moi souvent, et soyez sûr que votre amitié me console bien de ces misères. Si jamais je vous suis bon à quelque chose, vous pouvez compter sur moi.

LETTRE CL.

1735.

A M. THIRIOT.

A Cirey, 1 ſeptembre.

MON cher ami, il faut toujours que de près ou de loin je reçoive quelque taloche de la fortune. J'avais eu la condeſcendance de donner ma petite tragédie de Jules-Céſar à l'abbé *Aſſelin*, pour la faire jouer à ſon collége, avec promeſſe de ſa part que copie n'en ſerait point tirée : c'était une fidélité qu'on m'avait religieuſement gardée à l'hôtel Saſſenage. Je n'ai pas été auſſi heureux au collége d'Harcourt. J'apprends que non-ſeulement on vient d'imprimer cet ouvrage, mais qu'on l'a honoré de pluſieurs additions et corrections qu'un régent de collége y a faites. Je ſuis perſuadé qu'on ne manquera pas encore de dire que c'eſt moi qui l'ai fait imprimer ; ainſi, me voilà calomnié et ridicule. Ne pourriez-vous point me ſauver une partie de l'opprobre, en publiant et en feſant mettre dans les journaux que je ne ſuis en aucune manière reſponſable, mais bien très-affligé de cette miſérable édition ?

Autre miſère ; on m'envoie une Ramſaïde, maudite rapſodie, infame calotte ; et mon nom eſt à la tête. Dites-moi franchement, le monde eſt-il aſſez ſot pour m'attribuer cet ouvrage ? Conſolez-moi en m'écrivant. Je croyais, en ayant renoncé au monde, avoir renoncé à ſes tracaſſeries comme à ſes pompes ; mais il eſt dur

1735. de se voir d'un côté père putatif d'enfans supposés, et de l'autre, père malheureux d'enfans barbouillés.

Si je ne suis pas heureux en famille, au moins le suis-je en amis. Savez-vous bien, à propos d'amis que notre *Fakener* est ambassadeur en Turquie ? Un marchand, homme d'esprit, est quelque chose, comme vous voyez, chez les Anglais ; mais parmi nous, il vend son drap et paye la capitation. *Vale*, *scribe*, *ama*.

LETTRE CLI.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 11 septembre.

Vos lettres me font un plaisir extrême. Je vois que l'amitié vous donne des forces. Vous écrivez des dix pages à votre ami, d'une main tremblante. Vous me traitez comme le vin de Champagne, dont vous buvez beaucoup avec un estomac faible.

> Puisses-tu lorsque le destin,
> Le soir, pour t'éprouver, t'engage
> Chez ta maîtresse ou ta catin,
> Trouver en toi-même courage ?

Je vous envoie ma réponse au cardinal *Alberoni*. Elle m'avait échappé dernièrement dans mes paquets ; je lui ai écrit, comme je fais à tout le monde, tout naturellement ce que je pense. Si celui qui demanda, *quid est veritas*, s'était adressé à moi, je lui aurais répondu : *veritas est* ce que j'aime. Ce style contraint et fardé, qui règne dans presque tous les livres qu'on fait depuis

cinquante ans, eſt la marque des eſprits faux, et porte un caractère de ſervitude que je déteſte. 1735.
Il y a long-temps que j'ai parcouru ces Mémoires du jeune d'*Argens*. Ce petit drôle-là eſt libre. C'eſt déjà quelque choſe, mais malheureuſement cette bonne qualité, quand elle eſt ſeule, devient un furieux vice. Il me vient inceſſamment un ballot de Pour et Contre, d'obſervations, de petits libelles nouveaux; Vert-vert y ſera; mais j'attends cette cargaiſon ſans impatience entre *Emilie* et le Siècle de *Louis XIV*, dont j'ai déjà fait trente années. Il n'y a rien dans tout ce ſiècle de ſi admirable qu'elle. Elle lit *Virgile*, *Pope* et l'algèbre comme on lit un roman. Je ne reviens point de la facilité avec laquelle elle lit les eſſais de *Pope on man*. C'eſt un ouvrage qui donne quelquefois de la peine aux lecteurs anglais. Si je n'étais pas auprès d'elle, je ſerais auprès de vous, mon cher ami. Il eſt ridicule que nous ſoyons heureux ſi loin l'un de l'autre. Vraiment je ſuis charmé que *Pollion de la Poplinière* penſe un peu favorablement de moi.

C'eſt à de tels lecteurs que j'offre mes écrits.

Je ſuis toujours très-indigné de l'édition de Jules-Céſar; je ne l'ai point encore vue.

On dit que dans les Indes l'opéra de *Rameau* (*) pourrait réuſſir. Je crois que la profuſion de ſes doubles croches peut révolter les *lulliſtes;* mais à la longue, il faudra bien que le goût de *Rameau* devienne le goût dominant de la nation, à meſure qu'elle ſera plus ſavante. Les oreilles ſe forment

(*) Les Indes galantes.

1735. petit à petit. Trois ou quatre générations changent les organes d'une nation. *Lulli* nous a donné le sens de l'ouie que nous n'avions point; mais les *Rameau* le perfectionneront. Vous m'en direz des nouvelles dans cent cinquante ans d'ici. Adieu; j'ai cent lettres à écrire.

LETTRE CLII.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 24 septembre.

DEPUIS que je vous ai écrit, mon cher ami, j'ai lu force fadaises nouvelles; une cargaison de petites pièces comiques, d'opéra, de feuilles volantes, m'est venue. Ah, mon ami, quelle barbarie, et quelle misère! la nature est épuisée. Le siècle de *Louis XIV* a tout pris pour lui. *Vergimus ad feces*. Je suis si ennuyé que je n'ai pas la force de m'indigner contre l'abbé *Desfontaines*. Mais vous, qui avez de l'amitié pour moi, et qui savez ce que j'ai fait pour lui, pouvez-vous souffrir la manière pleine d'ingratitude et d'injustice dont il parle de moi dans ses feuilles? Je n'avais pas lu ses impertinences hebdomadaires quand je le priai, il y a quelques jours, de vouloir bien me rendre un petit service: c'était au sujet de cette misérable édition de la Mort de César. Je le priais d'avertir le public que non-seulement je n'ai aucune part à cette impression, mais que mon ouvrage est tout-à-fait différent. Je ne sais s'il aura eu assez de probité pour s'acquitter auprès du public de cette petite commission, sans

mêler

méler dans son avertissement quelque trait de satire et de calomnie. Cependant il m'est important qu'on sache la vérité, et je vous prie d'engager soit l'abbé *Desfontaines*, soit le Mercure, soit le Pour et Contre, à me rendre en deux mots cette justice.

J'ai lu la nouvelle critique des Lettres philosophiques; c'est l'ouvrage d'un ignorant, incapable d'écrire, de penser et de m'entendre. Je ne crois pas qu'il y ait un honnête homme qui ait pu achever cette lecture. Vous croyez bien que je ne tire pas même vanité des injures que me dit ce misérable; mais j'avoue que je suis blessé des calomnies personnelles que ces gredins répètent sans cesse. Les cris de la canaille ne peuvent rien contre la réputation d'un écrivain qui a les suffrages du public; mais les accusations infamantes désolent toujours un honnête homme. De quel front ces lâches calomniateurs osent-ils dire que j'ai trompé mon libraire dans l'édition des Lettres philosophiques à Londres? N'êtes-vous pas intéressé à réfuter cette accusation? Qu'on me dise un peu par quelle rage les gens de lettres s'acharnent à me reprocher ma fortune et l'usage que j'en fais, à moi qui ai prêté et donné tout mon bien, à moi qui ai nourri, logé et entretenu comme mes enfans deux gens de lettres, pendant tout le temps que j'ai demeuré à Paris, après la mort de madame de *Fontaine-Martel*. Qu'on me dise quel est le libraire qui peut se plaindre de moi. Il n'y en a aucun de tous ceux que j'ai employés, à qui je n'aye fait gagner de l'argent,

1735. et à qui je n'aye remis partie de ce qu'ils me devaient. Je ſuis honteux d'entrer dans ces détails; mais la lâcheté avec laquelle on cherche à me diffamer, doit exciter le courage de mes amis, et c'eſt à eux à parler pour moi. En voilà trop ſur un chapitre auſſi déſagréable.

Si vous connaiſſez quelque livre où l'on puiſſe trouver de bons mémoires ſur le commerce, je vous prie de me l'indiquer, afin que je le faſſe venir de Paris. Faites-moi connaître auſſi tous les livres où l'on peut trouver quelques inſtructions touchant l'hiſtoire du dernier ſiècle et le progrès des beaux arts : je vous répéterai toujours cette antienne. Adieu, mon ami. Entonnez-vous toujours beaucoup de vin deChampagne ? Avez-vous revu la cruelle bégueule, jadis et peut-être encore reine de votre cœur ? Je comptais que mon ami *Fakener* viendrait me voir en paſſant par Calais; mais il s'en va par l'Allemagne et par la Hongrie.

Si je n'étais pas à Cirey, je vous avoue que dans deux mois je ferais ſur la Propontide avec mon ami, plutôt que de revoir une ville où je ſuis ſi indignement traité; mais quand on eſt à Cirey, on ne le quitte point pour Conſtantinople; et puis, que ferais-je ſans vous? *Vale et me ama, ſcribe ſæpe, ſcribe multùm.*

LETTRE CLIII.

1735.

A M. BERGER.

Septembre.

VOUS savez le plaisir que me font vos lettres, mon cher Monsieur; elles me servent d'antidote contre toutes ces misérables brochures qui m'inondent. Tous ces petits insectes d'un jour piquent un moment et disparaissent pour jamais. Parmi les sottises qu'on imprime, j'ai vu avec douleur une certaine tragédie de moi, nommée la Mort de César. Les éditeurs ont massacré ce *César* plus que n'ont jamais fait *Brutus* et *Cassius*. J'admire l'abbé *Desfontaines* de m'imputer toutes les pauvretés, les mauvais vers, les phrases inintelligibles, les scènes tronquées et transposées qui sont dans cette misérable édition! Un homme de goût distingue aisément la main de l'ouvrier; il sait qu'il y a certains défauts dont un auteur qui connaît les premières règles de son art est incapable; mais il paraît que l'abbé *Desfontaines* sait bien mal les règles du goût, de l'équité, de la raison, de la société, et sur-tout de la reconnaissance. Il n'y a point de lecteur qui ne doive être indigné quand cet abbé compare les stoïciens aux quakers. Il ne sait pas que les quakers sont des gens pacifiques, les agneaux de ce monde; que c'est un point de la religion chez eux de ne jamais aller à la guerre, de ne porter pas même d'épée. C'est avec autant d'erreur qu'il prononce que *Brutus* était un particulier;

1735. tout le monde fait assez qu'il était sénateur et préteur ; que tous les conjurés étaient sénateurs, etc. Je ne relèverai point toutes les méprises dans lesquelles il tombe ; mais je vous avoue que toute ma patience m'abandonne, quand il ose dire que la Mort de César est une pièce contre les mœurs. Est-ce donc à lui à parler de mœurs ? Pourquoi fait-il imprimer une lettre que je lui ai écrite avec confiance ? Il trahit le premier devoir de la société. Je le priais de garder le secret sur ma lettre et sur le lieu où je suis, et de dire seulement en deux mots que cette impertinente édition de la Mort de César n'a presque rien de commun avec mon ouvrage. Au lieu de faire ce que je lui demande, il imprime une satire où il n'y a ni raison ni équité, et au bout de cette satire il donne ma lettre au public. On croirait peut-être, à ce procédé, que c'est un homme qui a beaucoup à se plaindre de moi, et qui cherche à se venger à tort et à travers ; c'est cependant ce même homme pour qui je me traînai à Versailles, étant presque à l'agonie, pour qui je sollicitai toute la cour, et qu'enfin je tirai de bicêtre. C'est ce même homme quele ministère voulait faire brûler, contre qui les procédures étaient commencées ; c'est lui à qui j'ai sauvé l'honneur et la vie ; c'est lui que j'ai loué comme un assez bon écrivain, quoiqu'il m'eût fort faiblement traduit ; c'est lui enfin qui, depuis ces services essentiels, n'a jamais reçu de moi que des politesses, et qui, pour toute reconnaissance, ne cesse de me déchirer. Il veut, dans les feuilles qu'il donne toutes les semaines, tourner la Henriade en ridicule.

Savez-vous bien qu'il en a fait une édition clandestine à Evreux, et qu'il y a mis des vers de sa façon? C'etait bien la meilleure manière de rendre l'ouvrage ridicule. Je vous avoue que ce continuel excès d'ingratitude est bien sensible. J'avais cru ne trouver dans les belles-lettres que de la douceur et de la tranquillité, et certainement ce devrait être leur partage; mais je n'y ai rencontré que trouble et qu'amertume. Que dites-vous de l'auteur d'une brochure contre les Lettres philosophiques, qui commence par assurer que non-seulement j'ai fait imprimer cet ouvrage en Angleterre, mais que j'ai trompé le libraire avec qui j'ai contracté, moi qui ai donné publiquement cet ouvrage à M. *Thiriot* pour qu'il en eût seul tout le profit: Peut-on m'accuser d'une bassesse si directement opposée à mes sentimens et à ma conduite? Qu'on m'attaque comme auteur, je me tais; mais qu'on veuille me faire passer pour un mal-honnête homme, cette horreur m'arrache des larmes. Vous voyez avec quelle confiance je répands ma douleur dans votre sein. Je compte sur votre amitié autant que j'ambitionne votre estime.

LETTRE CLIV.

A M. THIRIOT.

Cirey, le 4 octobre.

Je vous avoue, mon cher ami, que je suis indigné des brochures de l'abbé *Desfontaines*. C'est déjà le comble de l'ingratitude dans lui de prononcer mon nom, malgré moi, après les obli-

1735. gations qu'il m'a ; mais ſon acharnement à payer, par des ſatires continuelles, la vie et la liberté qu'il me doit, eſt quelque choſe d'incompréhenſible. Je lui avais écrit pour le prier d'avertir le public, comme il eſt vrai, que la pièce de Jules-Ceſar, telle qu'elle eſt imprimée, n'eſt point mon ouvrage. Au lieu de me répondre, que fait-il? une critique, une ſatire infame de ma pièce, et au bout de ſa ſatire il fait imprimer ma lettre ſans m'en avoir averti ; il joint à cet indigne procédé, celui de mettre la date du lieu où je ſuis, et que je voulais qui fût ignoré du public. Quelle fureur poſſède cet homme, qui n'a d'idées dans l'eſprit que celles de la ſatire, et de ſentimens dans le cœur que ceux de la plus lâche ingratitude? Je ne lui ai jamais fait que du bien, et il ne perd aucune occaſion de m'outrager. Il joint les imputations les plus odieuſes aux critiques d'un ignorant et d'un homme ſans goût. Il dit que Céſar eſt une pièce contre les bonnes mœurs, et il ajoute que *Brutus* a les ſentimens d'un quaker plutôt que d'un ſtoïcien. Il ne ſait pas qu'une quaker eſt un religieux au milieu du monde, qui fait vœu de patience et d'humilité, et qui, loin de venger les injures publiques, ne venge jamais les ſiennes, et ne porte pas même d'épée. Il avance avec la même ignorance que *Brutus* était un particulier ſans caractère, oubliant qu'il était préteur. C'eſt avec le même eſprit que ce prétendu critique, en condamnant le Temple du Goût, veut juſtifier la reſſemblance de la plupart des caractères des héros de *Racine*,

tels que *Bajazet*, *Xipharès*, *Hippolyte*, que je nomme expreſſément. Je dis qu'ils paraiſſent un peu courtiſans français, et il parle du caractère de *Pyrrhus* dont je n'ai pas dit un mot. Il met enſuite la Henriade à côté des ouvrages de mademoiſelle *Malcrais*. Il veut faire l'extrait d'un ouvrage anglais, intitulé Alciphron, du docteur *Barclai*, qui paſſe pour un ſaint dans ſa communion. Ce livre eſt un dialogue en faveur de la religion chrétienne. Il y a un interlocuteur qui eſt un incrédule. L'abbé *Desfontaines* prend les ſentimens de cet interlocuteur pour les ſentimens de l'auteur, et traite hardiment *Barclai* d'athée. Il loue les plus mauvais ouvrages du même fonds d'iniquité et de mauvais goût dont il condamne les bons. Je crois bien que le public éclairé me vengera de ſes impertinentes critiques; mais je voudrais bien que l'on ſût qu'au moins la tragédie de Jules-Céſar n'eſt point de moi telle qu'elle eſt imprimée. Peut-on m'imputer de vers ſans rime, ſans meſure et ſans raiſon, dont cette miſérable édition eſt parſemée? Vous êtes des amis de l'auteur du Pour et Contre; engagez-le, je vous en prie, à me rendre juſtice dans cette occaſion. A l'égard de l'abbé *Desfontaines*, ne pourriez-vous pas lui faire ſentir l'infamie de ſon procédé, et à quoi il s'expoſe? Que dira-t-il quand il verra à la tête de la Henriade, ou de mes autres ouvrages, l'hiſtoire de ſon ingratitude?

1735.

J'ai lu auſſi cette indigne critique des Lettres philoſophiques. Vous croyez bien que je la regarde avec le profond mépris qu'elle mérite; mais

1735. je vois que les calomnies s'accréditent toujours. Ce méchant livre n'eſt que l'écho des cris des miſérables auteurs qui ne ceſſent d'aboyer contre moi. Que de baſſeſſe et que d'horreurs chez les gens de lettres! Eux qui devraient apprendre à penſer aux autres hommes, et enſeigner la raiſon et la vertu, ne ſervent qu'à déshonorer l'eſpèce humaine. Un miſérable auteur famélique, qui imprime ſes ſottiſes ou celles des autres pour vivre, s'imagine que c'eſt dans ce deſſein que j'ai donné des ouvrages au public. Il oſe dire que j'ai trompé mon libraire au ſujet de ces Lettres que vous connaiſſez. Quelle indignité et quelle miſère! Devez-vous ſouffrir, mon cher *Thiriot*, une accuſation pareille? Vous pour qui ſeul ces Lettres ont été imprimées en Angleterre, ſupportez-vous qu'on m'accuſe d'avoir travaillé pour moi? La probité ne vous engage-t-elle pas à réfuter, une bonne fois pour toutes, ces odieuſes imputations? Engagez un peu l'abbé *Prévoſt* à entrer ſagement dans ce détail, en parlant de la critique des Lettres philoſophiques. J'ai extrêmement à cœur que le public ſoit déſabuſé des bruits injurieux qui ont couru ſur mon caractère. Un homme qui néglige ſa réputation eſt indigne d'en avoir; j'en ſuis jaloux, et vous devez l'être, vous qui êtes mon ami. Il vous ſera très-aiſé de faire inſérer dans le Pour et Contre quelques réflexions générales ſur les calomnies dont les gens de lettres ſont ſouvent accablés. L'auteur pourrait, après avoir cité quelques exemples, parler de l'accuſation générale que j'ai eſſuyée au ſujet des ſouſcriptions de la Henriade, que j'ai

toutes

toutes remboursées de mon argent aux souscripteurs français qui ont négligé d'envoyer à Londres ; de sorte que la Henriade, qui m'a valu quelque avantage en Angleterre, m'a coûté beaucoup en France, et je suis assurément le seul homme à qui cela soit arrivé. Il pourrait ensuite réfuter les autres calomnies qu'on a entassées dans mon prétendu portrait en disant ce que j'ai fait en faveur de plusieurs gens de lettres, lorsque j'étais à Paris. Ces faits avérés sont une réponse définitive à toutes les calomnies. On y pourrait ajouter que l'abbé *Desfontaines*, qui m'outrage tous les huit jours, est l'homme du monde qui m'a le plus d'obligations. Tout cela dicté par la bonté de votre cœur et par la sagesse de votre esprit, arrangé par la plume de l'auteur du Pour et Contre, ne pourrait faire qu'un très-bon effet ; après quoi, tout ce que je souhaiterais, ce serait d'être oublié de tout le monde, hors des personnes avec qui je vis, et de vous que j'aimerai toute ma vie.

1735.

LETTRE CLV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Octobre.

Je vous envoie, mon charmant ami, une tragédie (*) au lieu de moi. Si elle n'a pas l'air d'être l'ouvrage d'un bon poëte, elle aura celui d'être au moins d'un bon chrétien ; et par le temps qui court, il vaut mieux faire sa cour à la religion qu'à

(*) Alzire.

1735. la poésie. Si elle n'est bonne qu'à vous amuser quelques momens, je ne croirai pas avoir perdu ceux que j'ai passés à la composer : elle a servi à faire passer quelques heures à madame *du Châtelet*. Elle et vous me tenez lieu du public ; vous êtes seulement l'un et l'autre plus éclairés et plus indulgens que le parterre. Si, après l'avoir lue, vous la jugez capable de paraître devant ce tribunal dangereux, c'est une aventure périlleuse que j'abandonne à votre discrétion, et que j'ose recommander à votre amitié : sur-tout laissez-moi goûter le plaisir de penser que vous avez seul, avec madame *du Châtelet*, les prémices de cet ouvrage. Je ne peux pas assurément exclure monsieur votre frère de la confidence ; mais hors lui, je vous demande en grâce que personne n'y soit admis. Vous pourriez faire présenter l'ouvrage à l'examen, secrétement et sans qu'on me soupçonnât. Je consens qu'on me devine à la première représentation ; je serais même fâché que les connaisseurs s'y pussent méprendre ; mais je ne veux pas que les curieux sachent le secret avant le temps, et que les cabales, toujours prêtes à accabler un pauvre homme, aient le temps de se former. De plus, il y a bien des choses dans la pièce qui passeraient pour des sentimens très-religieux dans un autre, mais qui chez moi seraient impies, grâce à la justice qu'on a coutume de me rendre.

Enfin, le grand point est que vous soyez content ; et si la pièce vous plaît, le reste ira tout seul : trouvez seulement mon enfant joli, adoptez-et je réponds de sa fortune. Je n'ai point lu

le conte du jeune *Crébillon*. On dit que si je l'avais fait, je serais brûlé : c'est tout ce que j'en sais. Je n'ai point lu les Mécontens, et ne sais même s'ils sont imprimés. J'ai vécu, depuis deux mois, dans une ignorance totale des plaisirs et des sottises de votre grande ville. Je ne sais autre chose sinon que je regrette votre commerce charmant, et que j'ai bien peur de le regretter encore long-temps. Voilà ce qui m'intéresse ; car je vous serai attaché toute ma vie, et j'en mettrai le principal agrément à en passer quelques années avec vous. Parlez de moi, je vous en prie, à la philosophe qui vous rendra cette lettre ; elle est comme vous, l'amitié est au rang de ses vertus ; elle a de l'esprit sans jamais le vouloir ; elle est vraie en tout. Je ne connais personne au monde qui mérite mieux votre amitié. Que ne suis-je entre vous deux, mon cher ami ? et pourquoi suis-je réduit à écrire à l'un et à l'autre ?

1735.

Adieu ; je vous embrasse ; adieu, aimable et solide ami.

1735.

LETTRE CLVI.

A M. L'ABBÉ ASSELIN.

A Cirey, 4 octobre.

M. *Demoulin*, Monsieur, a dû vous remettre un papier qui contient la dernière scène de Jules-César, telle que je l'ai traduite de *Shakespeare*, ancien auteur anglais. Je ne vous en donnai qu'une partie, parce que j'avais supprimé pour votre théâtre l'assassinat de *Brutus*. Je n'avais osé être ni romain ni anglais à Paris. Cette pièce n'a d'autre mérite que celui de faire voir le génie des Romains, et celui du théâtre d'Angleterre; d'ailleurs, elle n'est ni dans nos mœurs, ni dans nos règles; mais l'abbé *Desfontaines* aurait dû faire, à cette étrangère, les honneurs du pays un peu mieux. Il me semble que c'est enrichir la république des lettres, que de faire connaître le goût de ses voisins; et peut-on faire connaître les poëtes autrement qu'en vers? C'était-là un beau champ pour l'abbé *Desfontaines*. Il est bien étonnant qu'il ait parlé de cet ouvrage comme s'il eût critiqué une pièce de notre théâtre. Vous lui ferez, sans doute, faire cette réflexion, si vous le voyez. J'ai beaucoup de sujets de me plaindre de lui, et j'en suis très-fâché, parce qu'il a du mérite. Je ne veux avoir de guerre littéraire avec personne. Ces petits débats rendent les lettres trop méprisables. L'abbé *Desfontaines* m'avertit que j'en vais soutenir une sur son théâtre, au sujet des ouvrages de *Campistron*.

Il y a du temps qu'il l'a commencé, et bien injuſtement. Je proteſte en homme d'honneur, que je n'ai jamais rien écrit contre cet auteur, et que je n'ai jamais vu l'écrit dont l'abbé *Desfontaines* parle. Faites-lui ſentir, Monſieur, combien il eſt odieux de me faire jouer, malgré moi, un perſonnage qui me déplaît, et de me mêler dans une querelle où je ne ſois jamais entré. Il me menace d'inſérer dans ſon Journal des pièces déſagréables contre moi. Sur cette matière, tout ce que je répondrai ſera une proteſtation ſolennelle que je ne ſais ce dont il s'agit. Pourquoi veut-il toujours s'acharner à me piquer et à me nuire? Eſt-ce-là ce que je devais attendre de lui? Je vous prie, Monſieur, de joindre à vos bontés, celle de lui parler. Il a trop de mérite, et j'oſe dire qu'il m'a trop d'obligations pour que je veuille être ſon ennemi. Pour vous, Monſieur, je n'ai que des grâces à vous rendre, et je vous ſerai attaché toute ma vie, avec toute l'eſtime et toute la reconnaiſſance que je vous dois.

1734.

LETTRE CLVII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, ce 3 novembre.

La divine *Emilie*, mon cher ami, n'eſt pas trop pour *Anacréon*. C'eſt la première fois que je n'ai pas été de ſon avis; je tiens que c'eſt à vous à le faire parler. Je ſuis perſuadé que dans quarante ans vous aimerez comme lui; vous l'imitez déjà dans ſa vie et dans ſes vers aimables: mais

Anacréon n'était pas confeiller au parlement, et n'aurait jamais quitté un opéra pour aller juger.

1735.

Il y a peu de chofes à corriger aux Songes et à Daphnis et Chloé pour les rendre propres au théâtre. L'acte d'Anacréon vous coûtera encore moins; la conformité du ftyle et des mœurs vous foutiendra. Vous n'avez rien de l'ignorance de *Daphnis*, vos plaifirs ne font point des fonges; mais quand il s'agit d'*Anacréon*, vous ferez un dévot qui fêterez votre patron. Trouveriez-vous mauvais qu'*Anacréon* aimât la même perfonne que le roi, et qu'il fût préféré ? Je ne haïrais pas de voir le chanfonnier des Grecs l'emporter fur un monarque.

Je vous envoie, mon cher ami, la dernière fcène de Jules-Céfar ; c'eft de toutes les fcènes de cette pièce, celle qui a été imprimée avec le plus de fautes. Elle a, ce me femble, une très-grande fingularité, c'eft qu'elle eft une traduction affez fidelle d'un auteur anglais qui vivait il y a cent cinquante ans; c'eft *Shakefpeare*, le *Corneille* de Londres, grand fou d'ailleurs, et reffemblant plus fouvent à *Gilles* qu'à *Corneille*; mais il a des morceaux admirables. Mandez-moi ce que vous penfez de celui-ci.

Je vous ai déjà mandé les impertinences de l'abbé *Desfontaines* au fujet de ce Jules-Céfar. Il appelle la fcène que je vous envoie, une controverfe; c'eft la moindre de fes critiques. Il ne faut pas exiger de goût de lui ; mais je devais en attendre au moins plus de reconnaiffance. Les auteurs faméliques font pardonnables ; s'ils déchirent

leurs amis, ce n'eſt que par néceſſité. Ce ſont des anthropophages qui réſervent pour le dernier celui à qui ils ont le plus d'obligations. Envoyez la ſcène de *Shakeſpeare* à notre ami *Formont*, et qu'il m'en diſe un peu ſon avis.

1735.

Adieu, mon aimable ami; il faudrait, pour que je fuſſe entièrement heureux, que vous vinſſiez quelque jour à Cirey. *Emilie* vous fait mille complimens. *Linant* commence une tragi-comédie; puiſſe-t-il l'achever!

P. S. Que dites-vous des ſcélérats de commis de la poſte? Nous avions, *Linant* et moi, mis bien proprement deux louis d'or, bien entourés de cire, dans un gros paquet adreſſé à ſa pauvre ſœur; et nous avions pris ce parti parce que le beſoin était preſſant. La malheureuſe a bien reçu la lettre d'avis, mais point la lettre à argent. Pour remédier à cette violation cruelle du droit des gens, je m'adreſſe à monſieur le marquis. Ce monſieur le marquis me doit des monts d'or; il vous remettra les deux louis. Je m'adreſſe à vous pour cette petite commiſſion, ne ſachant en quel endroit du monde il ſe carre pour le préſent.

LETTRE CLVIII.

A M. L'ABBÉ ASSELIN.

A Cirey, 4 novembre.

DEMOULIN a bien mal fait, Monſieur, de ne vous avoir pas envoyé cette dernière ſcène complète. Je viens de lui écrire et de lui recommander de vous la porter ſur le champ. C'eſt, comme je

1735. vous l'ai dit, une traduction assez fidelle de la dernière scène du Jules-César de *Shakespeare*. Ce morceau devient par là un morceau singulier et assez intéressant dans la république des lettres. Voilà le point de vue dans lequel un journaliste devait examiner ma tragédie. Elle donne une véritable idée du goût des Anglais. Ce n'est pas en traduisant des poëtes en prose qu'on fait connaître le génie poétique d'une nation, mais en imitant en vers leur goût et leur manière. Une dissertation sur ce goût, si différent du nôtre, était ce qu'on devait attendre de l'abbé *Desfontaines*. Il sait l'anglais; il doit avoir lu *Shakespeare*; il était à portée de donner sur cela des lumières au public. Si, au lieu de s'écrier, en parlant de ma pièce, *que de mauvais vers! que de vers durs!* il avait voulu distinguer entre l'éditeur et moi, et s'attacher à faire voir en critique sage les différences qui se trouvent entre le goût des nations, il aurait rendu un service aux lettres, et ne m'aurait point offensé. Je me connais assez en vers, quoique je n'en fasse plus, pour assurer que cette tragédie, telle qu'on l'imprime à présent en Hollande, est l'ouvrage le plus fortement versifié que j'aye fait. Tous les étrangers, qui retrouvent d'ailleurs dans cette pièce les hardiesses qu'on prend en Italie et à Londres, et qu'on prenait autrefois à Athènes, me rendent un peu plus de justice que l'abbé *Desfontaines* et mes ennemis ne m'en ont rendu. Ils distinguent entre le goût des nations et celui des Français; ils savent par cœur une partie de ces vers que l'abbé *Desfontaines* trouve si durs

et si faibles; ils disent que *Brutus* doit parler en *Brutus*; ils savent que ce romain a écrit à *Cicéron* et à *Antoine*, qu'il aurait tué son père pour le salut de l'Etat; ils ne me reprochent point un tutoiement qui est si noble en poésie, que c'est la seule manière dont on parle à DIEU; ils ne traitent point de controverse l'admirable scène de *Shakespeare*, dont on n'a joué chez vous qu'une petite partie, et qu'on a imprimée si ridiculement. Quand ils voient des vers tels que celui-ci:

1735.

A vos tyrans Brutus ne parle qu'au sénat,

ils savent bien, pour peu qu'ils aient de connaissance de la langue française, qu'un tel vers ne peut être de moi.

Je pardonne de tout mon cœur à l'abbé *Desfontaines* si, dans les choses désagréables qu'il a semés contre moi dans vingt de ses feuilles, il n'a point eu l'intention de m'outrager. Cependant, Monsieur, je vous enverrai, si vous voulez, vingt lettres de mes amis qui me parlent de son procédé avec beaucoup plus de chaleur que je n'en ai parlé moi-même. Enfin, Monsieur, quoi qu'il en soit, j'oublierai tout. Les disputes des gens de lettres ne servent qu'à faire rire les sots aux dépens des gens d'esprit, et à déshonorer les talens qu'on devrait rendre respectables. Je puis vous assurer qu'il y a plus d'un ennemi de l'abbé *Desfontaines* qui m'a écrit pour me proposer des vengeances que j'ai rejetées. Je souhaite qu'il revienne à moi avec l'amitié que j'avais droit d'attendre de lui; mon amitié ne sera pas altérée

1735. par la différence de nos opinions. Vous pouvez lui communiquer cette lettre.

Je vous suis attaché pour toute ma vie avec bien de la reconnaissance.

LETTRE CLIX.

A L'ABBÉ DESFONTAINES,

Sur une rétractation de ce journaliste.

A Cirey, le 14 novembre.

Si l'amitié vous a dicté, Monsieur, ce que j'ai lu dans la feuille trente-quatrième que vous m'avez envoyée, mon cœur en est bien plus touché que mon amour-propre n'avait été blessé des feuilles précédentes. Je ne me plaignais pas de vous comme d'un critique, mais comme d'un ami, car mes ouvrages méritent beaucoup de censure; mais moi je ne méritais pas la perte de votre amitié. Vous avez dû juger à l'amertume avec laquelle je m'étais plaint à vous-même, combien vos procédés m'avaient affligé; et vous avez vu, par mon silence sur toutes les autres critiques, à quel point j'y suis insensible. J'avais envoyé à Paris à plusieurs personnes la dernière scène traduite de *Shakespeare*, dont j'avais retranché quelque chose pour la représentation d'Harcourt, et que l'on a encore beaucoup tronquée dans l'impression. Cette scène était accompagnée de quelques réflexions sur vos critiques. Je ne sais si mes amis les feront imprimer ou non; mais je sais que quoique ces

réflexions aient été faites dans la chaleur de mon reſſentiment, elles n'en étaient pas moins modérées. Je crois que M. l'abbé *Aſſelin* les a; il peut vous les montrer, mais il faut regarder tout cela comme non avenu.

1735.

Il importe peu au public que la Mort de Céſar ſoit une bonne ou une méchante pièce; mais il me ſemble que les amateurs des lettres auraient été bien aiſes de voir quelques diſſertations inſtructives ſur cette eſpèce de tragédie qui eſt ſi étrangère à notre théâtre: vous en avez parlé et jugé comme ſi elle avait été deſtinée aux comédiens français. Je ne crois pas que vous ayez voulu en cela flatter l'envie et la malignité de ceux qui travaillent dans ce genre; je crois plutôt que, rempli de l'idée de notre théâtre, vous m'avez jugé ſur les modèles que vous connaiſſez. Je ſuis perſuadé que vous auriez rendu un ſervice aux belles-lettres ſi, au lieu de parler en peu de mots de cette tragédie comme d'une pièce ordinaire, vous aviez ſaiſi l'occaſion d'examiner le théâtre anglais et même le théâtre d'Italie, dont elle peut donner quelque idée. La dernière ſcène et quelques morceaux traduits mot pour mot de *Shakeſpeare*, ouvraient une aſſez grande carrière à votre érudition et à votre goût. Le Giulio-Céſare de l'abbé *Conti*; noble vénitien, imprimé à Paris il y a quelques années, pouvait vous fournir beaucoup. La France n'eſt pas le ſeul pays où l'on faſſe des tragédies; et notre goût, ou plutôt notre habitude de ne mettre ſur le théâtre que de longues converſations d'amour, ne plait pas

chez les autres nations. Notre théâtre eſt vide d'ac-
1735. tion et de grands intérêts, pour l'ordinaire. Ce qui fait qu'il manque d'action, c'eſt que le théâtre eſt offuſqué par nos petits-maîtres; et ce qui fait que les grands intérêts en ſont bannis, c'eſt que notre nation ne les connaît point. La politique plaiſait du temps de *Corneille*, parce qu'on était tout rempli des guerres de la fronde; mais aujourd'hui on ne va plus à ſes pièces. Si vous aviez vu jouer la ſcène entière de *Shakeſpeare*, telle que je l'ai vue et telle que je l'ai à peu-près traduite, nos déclarations d'amour et nos confidentes vous paraîtraient de pauvres choſes auprès. Vous devez connaître à la manière dont j'inſiſte ſur cet article, que je ſuis revenu à vous de bonne foi, et que mon cœur, ſans fiel et ſans rancune, ſe livre au plaiſir de vous ſervir autant qu'à l'amour de la vérité. Donnez-moi donc des preuves de votre ſenſibilité et de la bonté de votre caractère; écrivez-moi ce que vous penſez et ce que l'on penſe ſur les choſes dont vous m'avez dit un mot dans votre dernière lettre. La pénitence que je vous impoſe eſt de m'écrire au long ce que vous croyez qu'il y ait à corriger dans mes ouvrages dont on prépare en Hollande une très-belle édition. Je veux avoir votre ſentiment et celui de vos amis. Faites votre pénitence avec le zèle d'un homme bien converti, et ſongez que je mérite par mes ſentimens, par ma franchiſe, par la vérité et la tendreſſe, qui ſont naturellement dans mon cœur, que vous vouliez goûter avec moi les douceurs de l'amitié et celles de la littérature.

LETTRE CLX.

1735.

A M. DE FORMONT.

A Cirey, 15 novembre.

POURQUOI vous rebuter d'un ouvrage si admirable, et auquel il manque si peu de chose pour être parfait? Nous n'avons dans notre langue que cette seule traduction du plus beau monument de l'antiquité; car je compte pour rien toutes les mauvaises qu'on a faites.

> Virgile, du sein du tombeau,
> Vous dit-il pas en son langage,
> Il faut achever ton ouvrage
> Quand je t'ai prêté mon pinceau?

Je viens d'apprendre que la Didon qui a fait tant de fracas sur notre théâtre, est une espèce de traduction d'un opéra italien de *Métastasio*, se disant poëte de l'empereur. Je tiens cette anecdote d'un jeune vénitien qui est ici. Personne ne sait cela en France, tant nous sommes bien instruits dans notre petit coin du Parnasse de ce qui se passe dans les autres coins.

Je n'ai point encore vu la traduction en prose de la première scène de la Cléopâtre de *Dryden*. Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'une traduction en prose d'une scène en vers est une beauté qui me montrerait son cu au lieu de me montrer son visage; et puis je vous dirai qu'il s'en faut beaucoup que le visage de *Dryden* soit une beauté. Sa Cléopâtre est un monstre, comme la plupart des pièces anglaises, ou plutôt comme toutes

1735. les pièces de ce pays-là, j'entends les pièces tragiques ; il y a seulement une scène de *Ventidius* et d'*Antoine* qui est digne de *Corneille*. C'est-là le sentiment de milord *Bolingbroke* et de tous les bons auteurs ; c'est ainsi que pensait *Addisson*.

Je n'ai point encore lu la traduction que l'abbé *du Resnel* a faite de l'Essai de *Pope* ; mais comme cela n'est point intitulé Réponse à *Pascal*, il n'a rien à craindre.

Je vais tâcher d'avoir ce Journal où vous dites que je trouverai des absurdités métaphysiques à propos des mes sentimens. Je sais qu'il est de l'essence d'un jésuite d'être mauvais philosophe ; ce sont gens à qui on dicte, à l'âge de quinze ou vingt ans, des mots qu'ils prennent ensuite pour des idées. Je ne sais pas si *Locke* a raison, mais il en a bien l'air. J'ai beau chercher, je ne vois pas qu'on puisse jamais prouver que la matière ne saurait penser ; mais, après tout, qu'importe, pourvu que nous pensions bien, c'est-à-dire, que nous pensions de façon à nous rendre heureux ? Je me trouve très-bien d'être matière, si j'ai des sensations et des idées agréables.

S'il vous vient quelque pensée sur cette chape à l'évêque dont les hommes se débattent, faites-m'en un peu part, s'il vous plaît, *candidus imperti*. Pour moi j'ai envoyé à notre ami *Cideville* la dernière scène de la Mort de César, qui est très-mal imprimée et toute tronquée dans la misérable édition qu'on en a faite ; je l'ai prié de vous en faire tenir une copie. Je vous envoie des bagatelles de ma façon, en attendant de vous des

idées et des lumières. Chacun donne ce qu'il a. Je vais grand train dans le Siècle de *Louis XIV*; je saute à pieds joints sur toutes les minuties que je trouve en mon chemin : c'est un taillis fourré où je me fais des grandes routes ; je voudrais bien m'y promener avec vous. La sublime, la légère, l'universelle *Emilie* vous fait mille complimens. *Linant* croit qu'il fera une pièce, et je n'en crois rien. *Vale*.

LETTRE CLXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce 18 novembre.

Je ne crois pas que mes sauvages puissent jamais trouver un protecteur plus poli que vous, et que je puisse jamais avoir un ami plus aimable. Il ne faut plus songer à faire jouer cela cet hiver ; plus j'attendrai, plus la pièce y gagnera. Je ne serai pas fâché d'attendre un temps favorable où le public soit avide de nouveautés. Je suis charmé qu'on m'oublie ; le secret d'ailleurs en sera mieux gardé sur la pièce, et le peu de gens qui ont su que j'avais envie de traiter ce sujet seront déroutés.

Puisque la conversion de *Gusman* vous plaît, il ira droit en paradis, et j'espère faire mon salut auprès du parterre.

La façon de tuer ce *Gusman* chez lui n'est pas si aisée que d'opérer sa conversion. *Zamore* avait pris déjà l'épée d'un espagnol pour ce beau chef-d'œuvre ; si vous voulez, il prendra encore les habits de l'espagnol. J'avais fait endormir la garde.

1735. peu nombreuse et fatiguée ; si vous voulez, je l'enivrerai pour la faire mieux ronfler.

Faire de *Montèze* un fripon, me paraît impossible : pour qu'un homme soit un coquin, il faut qu'il soit un grand personnage ; il n'appartient pas à tout le monde d'être fripon.

Montèze, quoique père de la signora, n'est qu'un subalterne dans la pièce ; il ne peut jamais faire un rôle principal ; il n'est là que pour faire sortir le caractère d'*Alzire*. Figurez-vous la mère de la *Gaussin* avec sa fille. J'en suis fâché pour *Montèze*, mais je n'ai jamais compté sur lui.

Les autres ordres que vous me donnez sont plus faciles à exécuter : *Patientiam habe in me, et ego omnia reddam tibi.* Je m'étais hâté d'envoyer à madame *du Châtelet* des changemens pour les derniers actes, mais il ne faut point se hâter quand on veut bien faire ; l'imagination harcelée et gourmandée devient rétive ; j'attendrai les momens de l'inspiration.

J'accable de mes respects et de mon amitié madame votre mère et le lecteur de *Louis XV*. Je vous supplie de faire ma cour à madame de *Bolingbroke*. Vraiment je serai fort aise que ce M. de *Matignon* tire un peu la manche du garde des sceaux en ma faveur. Il faut au bout du compte, ou être effacé du livre de proscription, ou enfin s'en aller hors de France, il n'y a pas de milieu ; et sérieusement l'état où je suis est très-cruel.

Je serais très-fâché d'être obligé de passer ma vie hors de France ; mais je serais aussi très-fâché qu'on crût que j'y suis, et sur-tout qu'on sût où je

je ſuis. Je me recommande ſur cela à votre tendre et ſage amitié. Dites bien a tout le monde que je ſuis à préſent en Lorraine.

1735.

J'ai envoyé un petit mémoire par *Demoulin* à M. *Hérault*; voudrez-vous bien lui en parler, et ſavoir de lui ſi ce mémoire peut produire quelque choſe?

Adieu; les miſérables ſont gens bavards et importuns.

LETTRE CLXII.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 30 novembre.

Vos fenêtres donnent donc à préſent ſur le Palais royal; j'aimerais mieux qu'elles donnaſſent ſur la prairie et ſur la petite rivière que je vois de mon lit; mais on ne peut pas tout avoir à la fois, et il faut bien que M. de *la Poplinière* ſoit récompenſé de ſon mérite, en ayant auprès de lui un homme auſſi aimable que vous. Vous êtes le lien de la ſociété; le nom de *compère* vous ſied à merveille en ce ſens-là, comme on appelait certain philoſophe, *la ſage-femme des penſées d'autrui.*

Je ſuis enchanté de la bonne fortune que vous avez depuis ſix mois avec *Locke*. Vous me charmez de lire ce grand homme qui eſt, dans la métaphyſique, ce que *Newton* eſt dans la connaiſſance de la nature. Quel eſt donc ce curé de village dont vous me parlez? Il faut le faire évêque du diocèſe de Saint-Urin. Comment, un curé et un français auſſi philoſophe que *Locke?* Ne pouvez-vous point

1735. m'envoyer le manufcrit? il n'y aurait qu'à l'envoyer, avec les lettres de *Pope*, dans un petit paquet à *Demoulin*; je vous le rendrais très-fidellement.

Si j'avais auprès de moi un domeftique qui sût écrire, je ferais copier quelques chapitres d'une métaphyfique que j'ai compofée (*), pour me rendre compte de mes idées; cela vous divertirait peut-être de voir quelle efpèce de philofophe c'eft que l'auteur de la Henriade et de *Jeanne* la pucelle. Vous auriez bien auffi quelques chants de *Jeanne*, car je fais que vous êtes difcret et fidelle.

Le corfaire *Desfontaines* a bien les vices que vous n'avez pas. Vous connaiffez cette guenille que j'avais écrite au comte *Algarotti* (**); l'abbé *Desfontaines* me demande la permiffion de l'imprimer. Je lui fais réponfe, au nom de monfieur et madame *du Châtelet*, qu'ils regarderont cette impreffion comme une offenfe perfonnelle; je le prie et je lui recommande de fe bien donner de garde de publier cette bagatelle; je lui fais fentir que ce qui eft bon entre amis, devient très-dangereux entre les mains du public. A peine a-t-il reçu ma lettre, qu'il imprime: ce qui m'étonne, c'eft que fon examinateur fache affez peu le monde pour fouffrir que le nom de madame *du Châtelet* foit livré indignement à la malignité d'un pamphletier. Si monfieur et madame *du Châtelet* fe plaignent à monfieur le garde des fceaux, comme ils devraient faire, je fuis perfuadé que l'abbé *Desfontaines* fe repentirait de fon imprudence.

(*) Voyez Philofophie, tome 1.

(**) Vol. d'Epîtres; Epître XXXIX.

On m'a envoyé une nouvelle édition de Jules-César. J'ai reconnu qu'elle était nouvelle à des différences considérables qui s'y trouvent. Il est donc absolument nécessaire de donner ce petit ouvrage tel qu'il est, puisqu'on l'a comme il n'est pas. L'abbé de *Lamare* se chargera de l'édition, et le peu de profit qu'on en pourra tirer sera pour lui. C'est une libéralité que vous lui ferez volontiers, sur-tout à présent que vous voilà grand seigneur.

1735.

Si vous connaissiez quelque domestique qui sût bien écrire, envoyez-le moi au plus vîte ; vous y gagnerez mille chiffons par an, vers, prose ; vous me tiendrez lieu du public. Adieu, mon ami.

P. S. Qu'est-ce qu'une estampe de moi qui se vend chez *Odieuvre*, près de la Samaritaine, cela veut dire, je crois, sur le Pont-neuf? Il est juste que je sois avec mon héros. Voyez si cette estampe ressemble.

LETTRE CLXIII.

AUX COMÉDIENS FRANÇAIS.

Au sujet de la tragédie d'Alzire.

Novembre.

JE ne sais, Messieurs, si vous avez lu une tragédie que j'avais composée il y a deux ans, et dont je lus même chez moi les premières scènes à M. *Dufresne*. Je n'aurais jamais osé la présenter au théâtre. La singularité du sujet, la défiance où je dois toujours être sur mes faibles ouvrages, et le nombre de mes ennemis, m'avaient fait prendre le parti de ne la jamais exposer au public.

1735.

J'ai appris que M. *le Franc* s'étant fait rendre compte, il y a un an, du sujet de ma pièce, en a depuis composé une à-peu-près sur le même plan, et qu'il s'est hâté de vous la lire. Vous sentez bien, Messieurs, que tout le mérite de ce sujet consiste dans la peinture des mœurs américaines, opposée au portrait des mœurs européanes : du moins c'est-là mon seul avantage. Je ne doute pas que M. *le Franc*, qui a au-dessus de moi les talens de l'esprit et l'imagination que donne la jeunesse, n'ait embelli son ouvrage par des ressources qui m'ont manqué ; mais il arriverait que si sa pièce était jouée la première, la mienne ne paraîtrait plus qu'une copie de la sienne ; au lieu que si sa tragédie n'est jouée qu'après, elle se soutiendra toujours par ses propres beautés. Je n'aurais jamais travaillé sur un plan choisi par M. *le Franc*. La considération et l'estime que j'ai pour lui m'en auraient empêché, autant que la crainte de me trouver son rival.

Il s'est dispensé d'un égard que j'aurais eu. Au reste, Messieurs, soyez persuadés que si je crains de passer après lui, c'est uniquement parce que ma pièce ne soutiendrait pas la comparaison avec la sienne. Votre intérêt s'accorde en cela avec le plaisir du public qui applaudira toujours à M. *le Franc*, en quelque temps que son ouvrage paraisse ; et la justice exige que celui qui a inventé le sujet passe avant celui qui l'a embelli. Je n'aurai que la préférence dangereuse et passagère d'être exposé le premier à la censure du public.

J'ai l'honneur d'être avec l'estime que j'ai pour

ceux qui cultivent les beaux arts, et avec la reconnaiſſance que je dois à ceux qui ont ſi ſouvent orné mes faibles productions et fait pardonner mes fautes (26), votre, etc.

1735.

LETTRE CLXIV.

A M. THIRIOT.

A Cirey, 8 décembre, à quatre heures du matin.

La date vous fera voir que je n'ai pas le temps de vous écrire une longue épître. On vient de m'avertir que pluſieurs chants de la Pucelle courent dans Paris; ou c'eſt quelque poëme qu'on met ſous mon nom, ou un copiſte infidelle a tranſcrit quelques-uns de ces chants. Dans l'un ou dans l'autre cas, il faut que je ſois inſtruit de bonne heure de la vérité. Je vous jure par cette même vérité que vous me connaiſſez, que je n'ai jamais prêté le manuſcrit à perſonne, puiſque je ne l'ai pas prêté à vous-même. Si quelqu'un m'a trahi, ce ne peut être qu'un nommé *Dubreuil*,

(26) M. de *Voltaire* obtint des comédiens ce qu'il leur demandait. M. *le Franc*, de ſon côté, leur écrivit auſſi pour le même ſujet; voici ſa lettre qui eſt d'un ſtyle bien différent de celui de M. de *Voltaire*.

Lettre de M. le Franc.

Je ſuis fort ſurpris, Meſſieurs, que vous exigiez une ſeconde lecture d'une tragédie telle que Zoraïde. Si vous ne vous connaiſſez pas en mérite, je me connais en procédés, et je me ſouviendrai aſſez long-temps des vôtres pour ne plus m'occuper d'un théâtre où l'on diſtingue ſi peu les perſonnes et les talens; je ſuis, Meſſieurs, autant que vous méritez que je le ſois, votre, etc.

1735. beau-frère de *Demoulin*, qui a copié l'ouvrage, il y a six mois. M. *Rouillé* prétend qu'il en court des copies. Voyez, informez-vous; que votre amitié se trémousse un peu. Il est d'une conséquence extrême que je sois averti. Il faudra enfin que j'aille mourir dans les pays étrangers; mais, en récompense, les *Hardion*, les *Danchet*, etc. prospèrent en France.

J'avais commencé une tragédie où je peignais un tableau assez singulier du contraste de nos mœurs avec les mœurs du nouveau monde (*) On a dit, il y a quelques mois, mon sujet au sieur *le Franc:* qu'a-t-il fait? Il a versifié dessus, il a lu sa pièce à nosseigneurs les comédiens qui l'ont euvoyée à la révision. Le petit bon homme est *un tantinetto* plagiaire; il avait pillé sa pauvre Didon tout entière d'un opéra italien de *Metastasio*. Mais il prospérera avec les *Danchet* et les *la Serre*, et moi j'irai languir à la Haie où à Londres. Adieu; réponse, et prompte.

LETTRE CLXV.

A M. THIRIOT.

A Circy, 17 décembre.

Vous êtes le plus aimable ami, le plus exact et le plus tendre qu'il y ait au monde. Vous écrivez aussi régulièrement qu'un homme d'affaires, et vous avez les sentimens d'une maîtresse. Par quel remercîment commencerai-je? J'accepte

(*) Alzire.

d'abord le valet de chambre écrivain, pourvu qu'il ne soit ni dévot ni ivrogne, deux qualités également abominables. Il copiera toutes mes guenilles que je corrige tous les jours et que je vous destine. J'ai envoyé à messieurs de *Pont-de-Vesle* et d'*Argental* la tragédie en question, avec cette clause qu'elle serait communiquée à vous, mon cher ami, et à vous seul. Ainsi, lorsque vous voudrez, passez chez ce M. d'*Argental*, chez cette aimable et bienfesante créature, qui ne cesse de me combler de ses bons offices. A présent que cette pièce envoyée me donne un peu de loisir, revenons à *Orphée-Rameau*. Je lui avais craché de petits vers pour un petit duo. On pourrait en allongeant la litanie, faire de cela un morceau très-musical. C'est la louange de la musique : on y peut fourrer tous ses attributs, tous ses caractères. Le génie de notre *Orphée* se trouverait au large. (*)

Je ferai de Samson tout ce qu'on voudra; c'est pour lui (*Rameau*) c'est pour sa musique mâle et vigoureuse que j'avais pris ce sujet.

Vous faites trop d'honneur à mes paroles, de dire qu'il y a trois personnages. Je n'en connais que deux, *Samson* et *Dalila*; car pour le roi, je ne le regarde que comme une basse-taille des chœurs. Je voudrais bien que *Dalila* ne fût point une *Armide*. Il ne faut point être copiste. Si j'en avais cru mes premières idées, *Dalila* n'eût été qu'une friponne, une *Judith*,

(*) Voyez une lettre à M. *Bergér*, du 1 décembre 1735; volume des Lettres en vers.

p.... pour la patrie, comme dans la fainte Ecriture ; mais autre chofe eft la bible, autre chofe eft le parterre. Je ferais encore bien tenté de ne point parler des cheveux plats de *Samfon*. Fefons-le marier dans le temple de *Vénus* la fidonienne : de quoi le Dieu des Juifs fera courroucé ; et les Philiftins le prendront comme un enfant, quand il fe fera bien épuifé avec la philiftine. Que dit à cela le petit *Bernard ?* J'ai corrigé et refondu le Temple du Goût et beaucoup de pièces fugitives ; et malgré vos leçons, je fuis à la bataille d'Hochftet. Je paffe mes jours dans les douceurs de la fociété et du travail, et je ne regrette guerre que vous. Je voudrais être auffi bien auprès de *Pollion*, que vous auprès d'*Emilie*.

1735.

LETTRE CLXVI.

A M. THIRIOT.

A Cirey, 25 décembre.

JE fuis toujours d'avis qu'il ne foit plus queftion des grands cheveux plats de *Samfon* ; je gagnerai à cela une fottife facrée de moins ; et ce fera encore une fcène de récitatif retranchée. Je n'entends pas trop ce qu'on veut dire par une *Dalila* intéreffante. Je veux que ma *Dalila* chante de beaux airs où le goût français foit fondu dans le goût italien. Voilà tout l'intérêt que je connais dans un opéra. Un beau fpectacle bien varié, des fêtes brillantes, beaucoup d'airs, peu de récitatifs, des actes courts, c'eft-là ce qui me plait. Une pièce ne peut être véritablement touchante que dans la

rue

rue des Fossés Saint-Germain (*). Phaéton, le plus bel opéra de *Lulli*, est le moins intéressant.

Je veux que le Samson soit dans un goût nouveau ; rien qu'une scène de récitatif à chaque acte, point de confident, point de verbiage. Est-ce que vous n'êtes pas las de ce chant uniforme et de ces *eu* perpétuels qui terminent, avec une monotonie d'antiphonaire, nos syllabes féminines ? C'est un poison froid qui tue notre récitatif. Mandez-moi sur cela l'avis de *Pollion* et de *Bernard*.

Ne pourriez-vous point savoir ce que le plagiaire de *Metastasio* et le mien a pris de mes Américains. J'aurais peut-être le temps de changer ce qu'il a imité. Je ferais comme les gens qu'on a volés, qui changent les gardes de la serrure. Si vous voyez M. le bailli de *Froulai* et M. le chevalier d'*Aydie*, dites, je vous en prie, à cette paire de loyaux chevaliers combien je suis reconnaissant de leurs bontés. M. de *Froulai* a parlé en vrai *Bayard* au garde des sceaux.

Qu'est-ce donc que cette mauvaise pièce intitulée le Tocsin de la Cour ? On dit que c'est le laquais de *la Serre* ou de *Roi* qui en est l'auteur. Monsieur le garde des sceaux a-t-il si peu de goût que de me soupçonner de ces bassesses et de ces misères ? Je suis bien las de toutes ces vexations ; et si je n'avais pas le bonheur de vivre à Cirey dans le sein de la vertu, des beaux arts, de l'esprit et de l'amitié, auprès de la personne la plus respectable qui soit au monde, je dénicherais bien vîte de France.

(*) Ancien emplacement du théâtre français.

1735.

LETTRE CLXVII.

A M. THIRIOT.

26 décembre.

J'AI reçu à la fois, mon cher et véritable ami, vos deux letttes. Vous savez bien que la seule amitié était le lien qui me retenait en France. Voilà la divinité à qui je sacrifiais ma liberté ; mais enfin la rage de mes ennemis l'emporte, et la calomnie m'arrache le seul bien où mon cœur était attaché. Je vais, par les conseils même des personnes qui daignaient passer leur vie avec moi, chercher dans une solitude plus profonde le repos qu'on m'envie. Je fais, par une nécessité cruelle, ce que *Descartes* fesait par goût et par raison ; je fuis les hommes, parce qu'ils sont méchans.

Quand vous m'écrirez, envoyez dorénavant vos lettres à *Demoulin* sans dessus, ou bien à M. *du Faure*, il me les fera tenir.

Je vous jure sur l'amitié que j'ai pour vous, que quiconque dira que j'ai laissé copier quatre vers de l'ouvrage en question, est un imposteur.

Si monsieur le garde des sceaux a dans son porte-feuille quelque pièce sous le nom de la Pucelle, c'est apparemment l'ouvrage de quelqu'un qui a voulu m'attribuer son style pour me déshonorer et pour me perdre.

J'attendais de monsieur le garde des sceaux qu'il me rendrait plus de justice. Peut-être le cardinal de *Richelieu*, *Louis XIV* et M. *Colbert* m'eussent

protégé. Quelque perfécution injufte et cruelle que j'aye effuyée de fa part, je ne me plaindrai jamais de lui ni de perfonne, pas même de l'abbé *Desfontaines* qui s'eft fignalé par de fi noires ingratitudes. J'achèverai en paix, fans murmure et fans baffeffe, le peu de jours que la nature voudra permettre que je vive loin des hommes dont je n'ai que trop éprouvé la méchanceté.

Je ferais inconfolable, fi vous n'en étiez pas plus affidu à m'écrire. Je ne me fens capable d'oublier tant d'injuftices des autres qu'en faveur de votre amitié.

Madame *du Châtelet* a lu la préface que m'a envoyée le petit *Lamare* (*). Nous en avons retranché beaucoup et fur-tout les louanges : mais pour les faits qui y font, nous ne voyons pas que je doive en empêcher la publication. C'eft une réponfe fimple, naïve et pleine de vérité à des calomnies atroces et perfonnelles imprimées dans vingt libelles. Il y aurait un amour-propre ridicule à fouffrir qu'on me louât ; mais il y aurait un lâche abandon de moi-même à fouffrir qu'on me déshonore. L'ouvrage de *Lamare* nous paraît à préfent très-fage et même intéreffant. Il me femble qu'il y règne un amour des arts et de la vertu, un efprit de juftice, une horreur de la calomnie, et un attendriffement fur le fort de prefque tous les gens de lettres perfécutés, qui ne peut révolter perfonne, et qui, même dans le temps de cette perfécution nouvelle, doit gagner les bons efprits en ma faveur. Il ne faut pas fonger aux autres.

(*) De la tragédie de la Mort de Céfar. Théâtre, tome II.

1735. Il eſt vrai que cette juſtification aurait plus de poids ſi elle était faite d'une main plus importante et plus reſpectée ; mais plus on a d'acquit dans le monde, moins on ſait défendre ſes amis. Il n'y a que vous qui ayez ce courage en parlant, et *Lamare* en écrivant. J'ajoute encore que cette marque publique de la reconnaiſſance de *Lamare* peut ſervir à lui faire des amis : on verra qu'il eſt digne d'en avoir.

Ne négligez pas d'aller voir *par amabile fratrum*, les dignes amis *Pont-de-Vesle* et d'*Argental.*

Je vous embraſſe tendrement, et vous aime comme vous méritez d'être aimé.

LETTRE CLXVIII.

A M. THIRIOT.

Le 28 décembre.

Je n'ai jamais, mon cher ami, parlé de l'abbé *Prévoſt* que pour le plaindre d'avoir une tonſure, des liens de moine, honteux pour l'humanité, et de manquer de fortune. Si j'ai ajouté quelque choſe ſur ce que j'ai lu de lui, c'eſt apparemment que j'ai ſouhaité qu'il eût fait des tragédies ; car il me paraît que le langage des paſſions eſt ſa langue naturelle. Je fais une grande différence entre lui et l'abbé *Desfontaines* ; celui-ci ne ſait parler que de livres, ce n'eſt qu'un auteur et encore un bien médiocre auteur, et l'autre eſt un homme. On voit par leurs écrits la différence de leurs cœurs ; et on pourrait parier, en les liſant, que l'un n'a jamais eu affaire qu'à des petits garçons, et que l'autre eſt un

homme fait pour l'amour. Si je pouvais rendre service à l'abbé *Prévost* du fond de ma retraite, il n'y a rien que je ne fisse; et si j'étais assez heureux pour revenir à Cirey en sureté, je tâcherais de l'y attirer.

1735.

Dans la douleur dont j'ai le cœur percé, il m'est bien difficile, mon ami, de songer à Samson. Je me souviens cependant que dans cette petite ariette des fleurs, il faut mettre,

Sensible image
Des plaisirs du bel âge:

au lieu de

Plaisir volage, etc.

Car *Dalila* ne doit pas prêcher l'inconstance à un héros dont la vigueur ne doit que trop le porter à ce vice abominable de l'infidélité.

Je suis actuellement sur les frontières de France avec une chaise de poste, des chevaux de selle et des amis, prêt à gagner le séjour de la liberté, s'il ne m'est plus permis de revoir celui du bonheur. La plus aimable, la plus spirituelle, la plus éclairée et la plus simple femme de l'univers m'a chargé, en me quittant, de vous dire qu'elle est charmée de vos lettres, et qu'elle vous regarde comme son intime ami. Je voudrais bien vous envoyer la copie d'une lettre qu'elle a pris sur elle d'écrire au garde des sceaux, à la suite d'une autre que son mari a écrite. Vous y admireriez l'éloquence tendre et mâle que donne l'amitié; vous y verriez le langage de la vertu courageuse. Ah, mon ami! il est plus doux d'avoir une pareille lettre écrite en sa faveur, qu'il n'est

1735. affreux d'être si indignement persécuté. Je vous l'enverrai cette lettre.

En attendant, la personne charitable qui a si généreusement parlé en ma faveur (*), ne pourrait-elle pas dire trois choses au garde des sceaux? La première, qu'il est très-faux qu'il ait des chants de mon ouvrage, ou qu'il a un ouvrage supposé par un traître; la seconde, que je n'ai jamais rien fait qui dût lui déplaire; la troisième, qu'il n'y a que de la honte à me persécuter. Voyez s'il pourrait confire au miel de la cour le fond de ces trois vérités.

Passons des horreurs de la persécution aux tracasseries de *le Franc*. Il est faux que l'abbé de *Voisenon* lui ait dit le détail de mon sujet. Il a su le fond en général par lui, et un peu de détail par un autre, et il s'est pressé de travailler. C'est un homme qui veut, à ce que je vois, aller à la gloire par le chemin de la honte, s'il est, comme on me le mande, le plagiaire des auteurs et le *busy-body* des comédiens.

Voyez avec *par nobile fratrum* si vous pensez que ma pièce puisse soutenir le grand jour après celle de *le Franc*. Au bout du compte, si mon ouvrage vous paraissait passable, y aurait-il tant d'inconvéniens à le laisser passer le dernier? Le public même, si revenu de son estime pour la Didon et pour l'auteur, ne prendrait-il pas mon parti, d'autant plus qu'on me persécute? Pourriez-vous savoir ce qu'en pense

(*) M. le bailli de *Froulai*.

Dufresne (*), et me le mander ? Adressez toujours vos lettres jusqu'à nouvel ordre chez *Demoulin*. 1735.

Adieu ; je vous embrasse bien tendrement et avec tous les sentimens que je vous dois, et que j'aurai pour vous toute ma vie.

P. S. J'oubliais de vous dire, mon cher ami, que j'ai fait mon examen de conscience au sujet de Pétersbourg. Tout ce que je sais, c'est que le duc de *Holstein*, héritier présomptif de la Russie, me voulut avoir, il y a un an, et me donner dix mille francs d'appointemens ; mais tout persécuté que j'étais, je n'aurais pas quitté Cirey pour le trône de la Russie même. Je répondis d'une manière respectueuse et mesurée. Tout ce que cela prouve, c'est que *Keeper* (**) devrait moins persécuter un homme qui refusa dans les pays étrangers de pareils établissemens.

(*) *Quinault Dufresne*, célèbre acteur.
(**) Le garde des sceaux.

Fin du Tome premier.

TABLE ALPHABETIQUE DES LETTRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

LETTRE VI.

C.

LETTRE XVII.

Fin de la Table du tome premier.



